

DUBOCHET Elea, MAHFOUZ Amira

Livret 1 - Etat De Destruction

ARCHITECTURE EN GUERRE - VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

ARCHITECTURE EN GUERRE

VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

Livret 1 - Etat De Destruction

image de couverture: Bombardement américain sur Courbevoie, 31 décembre 1943. Photo a été prise depuis un avion du Bomber Command.

ENONCE THEORIQUE DE PROJET DE MASTER
PROFESSEUR DE SUIVI YVES PEDRAZZINI

DUBOCHET ELEA ET MAHFOUZ AMIRA

ARCHITECTURE EN GUERRE

VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

Livret 1 - Etat De Destruction

EPFL, JANVIER 2017

TABLE DES MATIERES

00 Préambule	
01 Introduction - La destruction des villes et leurs enjeux de reconstruction	13
02 Détruire les villes, l'anéantissement de l'ennemi	14 - 37
La Deuxième Guerre mondiale	
<i>Pays-Bas</i>	
<i>Grande-Bretagne</i>	
<i>Allemagne</i>	
<i>France</i>	
<i>Bilan</i>	
03 Guerre ethnique, l'assassinat des villes	38 - 59
Les guerres de Yougoslavie	
<i>Slovénie</i>	
<i>Croatie</i>	
<i>Bosnie-Herzégovine</i>	
<i>Kosovo</i>	
<i>Bilan</i>	
04 Les conflits au Moyen-Orient	60 - 71
La guerre en Syrie et le terrorisme	
<i>La guerre en Syrie</i>	
<i>Les nouvelles technologies, une machine dangereuse?</i>	
<i>Bilan</i>	

00 Préambule

Démarrons les prémises d'un énoncé théorique tourné autour d'une problématique à laquelle fait face le monde architectural de toutes les époques ; *la destruction*. Une thématique aux multiples facettes que nous décidons d'orienter sous l'égide d'une notion à la fois passionnante et terrifiante qu'incarne la guerre. Il va de soi que la destruction signifie aussi la destruction économique, politique et sociale ainsi que les ravages causés par une catastrophe naturelle. Nous prenons le parti d'étudier ce sujet sous l'angle de la catastrophe créée par l'homme pour ainsi comprendre les répercussions qu'elle impose sur le paysage des villes.

Lorsque l'on s'interroge à propos de la guerre, nous prenons conscience de l'évidence qu'elle occupe dans nos esprits. C'est un élément omniprésent dans nos vies qui nous touche dès notre plus jeune âge dans la cour de récréation où l'on « jouait » à faire la guerre, puis qui se retrouve sous le regard du monde entier lorsque cette guerre se réincarne en carnage réel. Elle dépend donc de l'éducation mais varie d'une culture à une autre. C'est la concrétisation de la notion de violence qui est, d'après de nombreux philosophes et théoriciens, ancrée dans la nature humaine, une réaction innée. L'historien et polémologue Gaston Bouthoul nous rappelle bien dans son ouvrage *Le Phénomène-Guerre* que l'histoire s'est fondée chronologiquement selon ces repères conflictuels, formant les tournants majeurs des civilisations passées. Des querelles qui ont été génératrices des civilisations du monde entier. Effectivement, ces événements ont été source d'échanges, d'imitations, d'appropriations et d'innovations qui ont généré les sociétés dans lesquelles nous vivons aujourd'hui. D'après Françoise Héritier dans un séminaire qui s'appuie sur diverses études dont celle de Jean Courtin, les cultures fondées sur la violence sont survenues dès le remplacement des chasseurs-cueilleurs par les agriculteurs-

éleveurs guidés par cette nouvelle envie d'amasser les richesses. L'inéquitable répartition de ces richesses sera source de tensions nouvelles et formera un cercle vicieux où l'inégalité, créant de la violence, ne se voit résolue qu'à travers un acte de violence réciproque.

L'homme tend donc depuis bien des siècles au recours à la force comme le souligne Yves Michaud dans son livre intitulé *La Violence*: «*Les êtres humains ont presque toujours et partout utilisé la force au service de leurs buts et ils se sont organisés pour le faire.*»^[1] Effectivement, nous comprenons que l'apparition d'une guerre peut s'apparenter à la dégradation de conflits d'intérêts entre deux partis, qui sous la forme d'une décision ou d'une impulsion politique survient lorsque le dialogue n'est plus possible ou du moins n'est plus efficace. Elle vise à astreindre la volonté de l'opposant par la force d'une façon méthodique d'actions sans retour en arrière. L'homme a vite cherché à instaurer des règles afin de codifier ses agissements et par la même occasion de les raisonner par des conventions juridiques. Ainsi est né le droit international légitimant l'acte destructeur. La guerre possède plusieurs étapes successives, initiée par un ultimatum précédé d'une revendication, et démarre à la suite de la déclaration de guerre. Les hostilités peuvent être interrompues par des trêves et prend fin lorsque l'un des adversaires est vaincu et capitule. C'est en signant un traité qu'un retour à la paix devient avéré. La réalité des affrontements de ces derniers siècles est bien différente et souvent la clôture des hostilités reste incertaine puisque plus aucunes règles ne sont respectées.

Par contre nous ne pouvons pas le nier, la guerre est créatrice de nouveaux points de départ. Elle se distingue par son caractère collectif d'une part, ainsi que par son côté intentionnel de l'autre. Face à cette pulsion destructrice se dessine une certaine vision utopique de renaissance après la destruction. Parfois le recours à la violence survient par nécessité face à des menaces considérées initialement bien trop violentes. Cela représenterait en quelques sortes un idéalisme de force qui vise une paix prochaine. Le calme après la tempête. La violence serait inévitable au vu de reconstruire des principes idéaux de justice. C'est l'effet pervers de l'idéalisme. L'auteur Karl Popper s'appuie de la formule «I hate violence» de Philip Cohen pour soutenir cette utopie d'une modification du monde contrainte à passer par la guerre.

Dans le but de pouvoir comprendre ce qu'est devenu la guerre de nos jours, il nous faut retracer brièvement l'histoire de l'évolution de l'armement. Le tournant majeur ultime est sans aucun doute l'avènement de la Révolution Industrielle au milieu du 19ème siècle. Elle augmenta l'efficacité des armes, des moyens de communication et de transport. Survint ensuite la révolution des moyens techniques de gestion et d'approvisionnement, résultant

dans l'élaboration de la logistique militaire. L'arrivée des engins mécanisés donne un caractère nouveau à la mobilité, devenue rapide et fluide sur les champs de bataille, même s'il faut attendre la Première Guerre mondiale pour la construction des tanks et des avions militaires. La révolution scientifique du 20^{ème} siècle a permis les innovations en termes d'armements. C'est la Deuxième Guerre mondiale qui révolutionnera les stratégies liées aux moyens électroniques des radars, guidages radio, photographies aériennes par le biais des drones. Finalement, vers les années 1960 c'est le tour du développement des technologies informatiques qui prend place, rendant la transmission instantanée des données possible ainsi que l'automatisation des engins. La course à l'innovation du high-tech et à la démonstration des prouesses techniques doublées par cette obsession acharnée de vouloir gagner la guerre à tout prix, se ponctue par une perte de morale et d'humanité. En effet, on voit l'émergence aujourd'hui de méthodes d'attaques meurtrières à grande échelle aux armes antibiotiques, gaz asphyxiants, radioactifs ainsi que des explosifs nucléaires surpassant même la bombe à hydrogène et cobalt. C'est ce qu'explique Yves Michaud: «*Les progrès technologiques récents vont le plus souvent dans le sens d'une violence produite indirectement avec des moyens de plus en plus «propres» qui suppriment le contact direct en multipliant le nombre d'intermédiaires et les dispositifs techniques.*»^[2] L'homme atteint une mécanisation d'un tel niveau qu'il ne réalise plus l'impact de ses gestes sur la vie ou la mort d'un autre être, il s'en est détaché et devenu indifférent, aveuglé par cette frénésie de la destruction. Aujourd'hui, un paradigme ambiguë entre une capacité de destruction sans limite fait face à une tendance accrue à vouloir rationaliser et canaliser cette violence.

Notons tout de même que le nombre de guerres s'est réduit au fil du temps, car elles mobilisent beaucoup d'efforts et d'argent des pays en question. Ironiquement, malgré cette diminution, l'ampleur des nouvelles guerres a atteint un degré terrifiant de la destruction arborant une dimension meurtrière assourdissante. Gaston Bouthoul explique aussi que cet écart de siècles entre les guerres est lié aux traumatismes que les soldats ont subi sur le front. Effectivement, il s'appuie sur les vingt années séparant les deux Guerres Mondiales qu'il fallut pour qu'une nouvelle génération de guerrier puisse prendre place sans avoir le fardeau psychologique des anciens conflits.

Ainsi nous mettons d'ores et déjà en évidence que la manifestation de la guerre est atemporelle et qu'elle touche de ce fait les problèmes actuels au sein de la société. Le futur de nos villes se trouve constamment remis en question. L'histoire a été marquée par des guerres de natures différentes, qu'il s'agisse de guerres coloniales, internationales ou de désaccords internes

résultant en guerres civiles et plus récemment la réémergence des guerres ethniques revenues sur les devants de la scène. De nos jours la compréhension des enjeux des querelles est devenue floue. Les motifs sont confus et on ne sait plus distinguer s'il s'agit d'un conflit interne au pays ou plutôt d'altercations dissimulées entre les Etats servant leurs intérêts personnels. Avec le temps, les modes de guerre ont évolué en parallèle des nouveaux systèmes politiques. C'est en nous basant sur le livre *La violence* de Yves Michaud que l'on prend conscience de nouvelles dimensions de la guerre moderne. Il met en lumière l'émergence des guerres préventives, des guerres asymétriques, des guerres humanitaires, le terrorisme en expansion, l'hyperterrorisme ainsi que la guerre au terrorisme.

Cet Enoncé Théorique ne vise pas à devenir une retranscription historique de la destruction mais de sortir les enjeux de ces paysages et villes détruites. Le phénomène de la guerre devient l'outil primaire de l'étude dans l'objectif de théoriser la destruction à travers deux livrets, l'un théorisant et analysant la destruction par la guerre, l'autre esquissant un manifeste de la reconstruction. De ce fait, le premier livret se concentrera sur l'analyse de différents types de guerres passées à travers l'étude de cas sélectionnés de ces soixante dernières années. Chaque conflit sera classé, en étudiant les perturbations provoquées, les enjeux, les moyens mis en œuvre pour la destruction, les partis en cause, les changements provoqués dans chaque société ainsi que l'état de destruction qui en résulte. Puis le deuxième livret aura pour objectif d'établir un manifeste de cette destruction en mettant cette fois en exergue les modes de reconstruction des villes et les stratégies pouvant être mises en place. De nouveaux paradigmes modernes à travers de nouvelles notions seront abordés, comme celui de l'urbicide.

Pour mener à bien notre étude nous nous sommes plongées dans une base de données variée, de nombreux livres, des revues, des articles de journaux, des rapports, des inventaires photographiques, des forums ainsi que des sites internet.

Destruction [nf]

Action de détruire quelque chose ou quelqu'un, de jeter à bas : *Force de destruction d'une arme atomique.*

Chose détruite, construction détruite ; dégât, dommage : *Quel est l'ampleur des destructions ?*

Action d'anéantir, de faire disparaître quelque chose : *La destruction de l'État.*

Action d'ôter la vie, d'anéantir quelqu'un, un groupe ; extermination : *La destruction de tout un peuple.*

Reconstruction [nf]

Action de reconstruire ce qui a été détruit.

Action de rétablir dans son état premier.

Processus qui consiste, en partant des formes attestées d'une langue, à élaborer par comparaison des formes antérieures, non attestées, afin de retrouver le prototype de cette langue.

W.G. Sebald, *De la destruction* : « *La destruction totale n'apparaît donc pas comme l'issue effroyable d'une aberration collective mais comme la première étape de la reconstruction réussie.* »

Urbicide [nm]

Désigne les violences qui visent la destruction d'une ville non en tant qu'objectif stratégique, mais en tant qu'objectif identitaire

François Chaslin, *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie* : « *Comme si la ville était l'ennemi parce qu'elle permettait la cohabitation de populations différentes et valorisait le cosmopolitisme.* »

01 Introduction

Dans la société d'aujourd'hui, comme dans l'histoire, il est difficile de parler de « la » guerre. Eric Alliez et Maurizio Lazzarato abordent ce sujet dans la préface de leur livre *Guerre et Capital*, à propos du fondement de notre société capitaliste. «*L'histoire du capitalisme est, depuis l'origine (Ur-Sprung), traversée et constituée par une multiplicité de guerres : guerres de classe(s), de race(s), de sexe(s), guerres de subjectivité(s), guerres de civilisation (le singulier a donné sa capitale à l'Histoire).*»^[3] Comme explicité précédemment, nous allons aborder les guerres dans lesquelles une destruction de la ville intervient, qu'elle soit totale, partielle ou ponctuelle. Cette volonté de destruction, constamment présente dans les cas étudiés, peut être animée par diverses motivations que nous expliciterons dans le courant de notre rédaction. Dans un objectif comparatif, notre étude s'est orientée sur trois conflits situés dans des périodes et contextes différents, apparentés à des cultures spécifiques. Le choix géographique précis nous permettra de nous concentrer plus en profondeur sur les guerres choisies afin d'étudier pour chacune divers cas de villes ayant été touchées de manière différente et pour des raisons variées, stratégiques, politiques, symboliques, qui ressortiront au grès de l'analyse. Nous débiterons par la Deuxième Guerre mondiale, un tournant majeur intervenant dans les destructions urbaines massives, permis notamment par l'amélioration de l'armement et son industrialisation. Nous porterons ensuite notre regard vers l'ex-Yougoslavie et les conflits qui se sont déroulés dans les années 1990, sous l'aspect de la guerre ethnique et particulièrement de l'urbicide. Pour finir nous aborderons le thème, délicat mais nécessaire, des guerres actuelles qui se déroulent au Moyen-Orient aujourd'hui. Nous nous intéresserons par la même occasion à leurs impacts sur l'Europe en tant que cible et acteur dans ces conflits, ainsi que dans le combat contre le terrorisme qui s'étend bien au-delà des frontières d'un pays ou continent.



02 DETRUIRE LES VILLES

L'ANEANTISSEMENT DE L'ENNEMI

La Deuxième Guerre mondiale

1. Photo aérienne de Breslau en Allemagne. La photo a été prise en 1947. En 1945, elle fut bombardée par des raids aériens et d'artillerie, des combats et pillages eurent lieu dans la ville. Elle dû finalement se rendre à l'armée rouge.

02

Pays-Bas

Grande-Bretagne

Allemagne

France



2. ci-dessus: Débarquement des soldats américains à Omaha Beach le 6 juin 1944.
REUTERS/Robert F. Sargent/US National Archives

3. ci-contre: Patrouille de soldats canadiens à Caen en juillet 1944 après en avoir chassé les troupes allemandes.
REUTERS/National Archives of Canada

La Deuxième Guerre mondiale

La seconde Guerre mondiale s'étend officiellement du 1er septembre 1939, date de l'invasion allemande de la Pologne, au 2 septembre 1945, marquant la capitulation du Japon. Elle opposa deux camps, les Alliés constitués principalement des Etats-Unis, de l'Union Soviétique ainsi que du Royaume-Uni, contre les forces de l'Axe, regroupant entre autres l'Allemagne, l'Italie et le Japon. D'abord concentrée sur l'Europe, la guerre devient mondiale avec l'entrée en guerre de l'URSS, du Japon et des Etats-Unis.

Cette deuxième guerre est en partie déclenchée par la Première Guerre mondiale et le traité de Versailles, rédigé à sa suite, qui mettait l'Allemagne dans une situation difficile. L'ascension au pouvoir d'Hitler et la mise en place de la dictature nazie, avait comme objectif de s'affranchir du traité, de dominer l'Europe et de diffuser l'idéologie du national-socialisme.

La Deuxième Guerre mondiale est marquée architecturalement par une quantité très importante de destructions urbaines. Comme dit précédemment, l'avancée de la technologie militaire, notamment des bombes, l'avancée dans le domaine de l'aviation et l'industrialisation de l'armement y contribuent de manière prépondérante.

La guerre débute officiellement avec l'invasion allemande de la Pologne en 1939. La *Wehrmacht*^[4] utilise son armée de sol constituée de chars et de soldats mais également sa *Luftwaffe*^[5] afin de faire tomber Varsovie et de faire capituler la Pologne. Son attaque entraîna l'entrée en guerre de la France et de la Grande-Bretagne entre lesquels une alliance a été conclue. Au long de la guerre, les Allemands procédèrent par la stratégie de la *Blitzkrieg* (guerre-éclair) qui regroupait les forces terrestres et aériennes en une attaque puissante et

brutale pour déstabiliser et pénétrer les lignes ennemies très rapidement. Cette stratégie a notamment été utilisée à l'encontre de la Pologne, de la France, des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne même si le rapport avec cette dernière diffère étant donné qu'elle est située sur une île.

Entre 1939 et 1945, le ciel allemand fut le théâtre d'un ballet incessant d'avions militaires alliés, le nombre de bombardements s'intensifiant fortement dans les derniers mois de la guerre. Sebald recense dans son livre *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, en se basant sur les statistiques de la Royal Air Force, 1 million de tonnes de bombes larguées sur le sol allemand au cours d'environ 400'000 vols, touchant 131 villes du territoire, certaines à plusieurs reprises. Ceci a eu pour conséquences, outre le nombre important de victimes civiles, des millions de logements détruits, entraînant un nombre considérable de personnes déplacées sans-abris.

Cette guerre se caractérise par la technique du *tapis de bombes*, qui consiste au bombardement intensif, plusieurs avions larguant des bombes de manière simultanée sur une zone avec la volonté de la détruire entièrement. Elle vise tout autant des cibles militaires que des cibles stratégiques (incluant des civils). De nombreux civils se retrouvent donc dans la ligne de mire des destructions, ceci malgré l'appel de Roosevelt au début du conflit de ne pas les bombarder volontairement, appel auquel avaient répondu tous les belligérants. Il est pourtant clair qu'un tournant majeur s'est opéré dans le conflit, les bombardements visant volontairement des centres-villes habités avec la détermination de les réduire en cendres et de briser le moral de la population.

En toute connaissance de cause que la Deuxième guerre mondiale revêt un aspect ethnique autant qu'un aspect de guerre étatique, le choix a été fait de se concentrer sur ces relations entretenues entre des grandes puissances cherchant à s'anéantir par la mise en place de stratégies militaires de destructions massives des villes.

Pays-Bas

Rotterdam

Le 14 mai 1940, un nouveau palier fut franchi par les Allemands, avec l'attaque du centre-ville de Rotterdam, jusque-là les assauts ayant été contraints aux cibles militaires ou sur le front même. Cette agression est considérée comme un acte odieux à Londres, car Rotterdam venait

de se rendre lorsque les bombardiers l'ont pilonnée. Elle fut ravagée par les incendies.

Après l'offensive de Varsovie, celle de Rotterdam représentait la concrétisation que les Allemands allaient utiliser des bombardements de terreur pour forcer les ennemis à se rendre. Les Alliés utilisèrent cet acte considéré scandaleux pour leur propagande de dénonciation du régime nazi et de sa barbarie. En réalité, la reddition de Rotterdam ne parvient pas à temps, les bombardiers attaquèrent donc sans savoir que Rotterdam s'était rendue. Suite à cette altercation, les Britanniques décidèrent d'étendre les offensives et commencèrent à bombarder le territoire allemand pour détruire les réserves de carburant en premier lieu, puis les usines d'avions en deuxième temps maintenant leur volonté d'épargner les civiles au maximum.

La grande difficulté à effectuer des bombardements précis de cibles entraînera peu à peu le basculement vers des bombardements indiscriminés, ayant pour objectifs de saper le moral de la population allemande en visant directement les centres-villes résidentiels.

Grande-Bretagne

L'Angleterre subit des dommages importants dues par les attaques allemandes. Leur statut d'île empêcha le Reich de procéder à des offensives terrestres mais ils utilisèrent largement leur *Luftwaffe* afin de bombarder diverses villes anglaises dont Londres, Coventry, Plymouth. L'Allemagne, poussée par sa volonté de conquête, avait commencé par envahir les pays limitrophes tels que la Pologne. C'est cet acte qui précipita les nations françaises et britanniques à entrer en guerre à leur tour, les Etats-Unis ayant quant à eux dans un premier temps proclamé leur neutralité dans le conflit. L'Allemagne neutralisa d'abord la France du général Pétain, qui capitula rapidement. Les Allemands espéraient trouver un accord avec Londres mais faute d'avoir réussi, ils l'attaquèrent en août 1940. Ils cherchèrent à détruire l'aviation britannique afin d'assurer leur supériorité afin d'envahir la Grande-Bretagne. Ils bombardèrent donc les aérodromes et industries d'aviation.

Le 24 août Londres fut «accidentellement» bombardée. Cette attaque fut interprétée comme étant volontairement indiscriminée. Elle provoqua donc une opération de représailles contre Berlin le 25 août en ciblant des objectifs industriels dispersés dans la ville. Ceci entraîna à son tour une riposte allemande contre Londres le 7 septembre. Cet événement marqua le début du Blitz qui dura 6 mois, et contribua à la mort d'environ 400'000 Britanniques. Londres fut visée mais également d'autres villes telles que Liverpool, Southampton, Glasgow, Bristol.

Officiellement, les Allemands visaient les industries, mais l'usage de bombes incendiaires montre la volonté de détruire dans une plus large mesure en terrorisant la population au passage. Son attaque contre la Grande-Bretagne visait à l'envahir mais aussi à la dissuader de participer au combat. La *Blitzkrieg* lancée à son encontre avait pour but de détruire les secteurs industriels mais aussi de terroriser les civils en réduisant en cendres les zones résidentielles. Après le bombardement de diverses villes importantes, le 14 novembre 1940 ce fut Coventry, qui fut pratiquement rasée.

Coventry

Cette ville subit de graves destructions lors de l'attaque par bombardements massifs de la *Luftwaffe*, le 14 novembre 1940. Cette agglomération jouait un rôle important dans le contexte économique de la Grande-Bretagne. Centre industriel majeur de l'Angleterre de l'époque, elle abritait nombre d'industries sidérurgiques, dont des usines d'automobiles, d'avions et à partir de 1900 de munitions. Par conséquent, cette ville représentait une cible logique de la *Wehrmacht*, dans sa volonté d'affaiblir et dissuader l'adversaire de participer au conflit. L'Allemagne avait en effet commencé par attaquer les pays limitrophes dont la Pologne, qui engagée dans une alliance avec la Grande-Bretagne notamment provoquait l'entrée en guerre de ces alliés si elle était attaquée. La destruction de Coventry fut considérée comme le cas le plus représentatif de la violence des nazis. A la fin de la guerre, les villes allemandes étaient pour beaucoup dans un état similaire à la ville anglaise. Dans les réflexions de l'après-guerre, la question de la justification de tels bombardements par et à l'encontre des Allemands fut longtemps débattue. Cette attaque marqua un tournant car elle incita les Britanniques à bombarder ouvertement Mannheim en assumant son caractère indiscriminé, en représailles directes au traumatisme de la destruction de Coventry. Cette opération allemande du *Blitz* visait à réduire à néant la volonté des Britanniques de participer au conflit. En réalité, elle ne fit que la renforcer et effacer les scrupules moraux demeurant dans le bombardement des centres-villes résidentiels. Hitler n'ayant ni réussi à détruire la RAF ni à démoraliser le pays, il abandonna donc l'idée d'envahir l'île.

Allemagne

L'Allemagne procéda à de larges attaques terrestres et aériennes afin de mener à bien sa conquête territoriale. Malgré les destructions importantes dont elle a été l'auteure, elle a également subi des dommages de très grande ampleur. Les Alliés ont en effet systématiquement

bombardé la presque totalité des villes importantes du territoire allemand. Les Britanniques avaient répondu positif à l'initiative de Roosevelt mais changèrent de stratégie aux vues des pertes importantes subies au sein de l'aviation, tant humaines que matérielles. Le *Bomber Command* opta donc pour des attaques nocturnes ce qui, couplé à la distance de frappe importante, rendait impossible les bombardements de cibles précises. Leur tactique d'attaque de cibles militaires se mua en politique de l'*area bombing*, la destruction de cibles et de la zone alentour, à l'aide d'un nombre important de bombes explosives et incendiaires. Cette stratégie, comme explicité précédemment, cherchait à détruire le moral de la population allemande en plus de la destruction de ses installations, usines de guerre et autres cibles militaires. La flotte aérienne américaine elle aussi se tourna de plus en plus vers l'attaque de civils au fur et à mesure de l'intensification du combat, malgré la réticence du peuple américain. La technique de destruction des Britanniques fut de créer des feux par des bombes incendiaires et de les alimenter en continu (*area bombing*). Les bombardements étaient peu précis sur les cibles ce qui contribua à augmenter le nombre de *morale bombing*. Les techniques de *morale* et *area bombing* se mêlèrent car l'attaque de la population entraînait en partie des ouvriers, anéantissant leur moral et réduisant ainsi la productivité des usines. Les assauts étaient focalisés sur les voies de communication allemandes mais le choix des sites se concentra volontairement à proximité des zones industrielles et résidentielles ouvrières. La multiplication des bombardements dans une multitude de villes de différentes tailles participa aussi à démoraliser la population, leur sélection prétextée par une position le long des transports ferroviaires.

Les rapports montrèrent que les bombardements n'étaient pas très efficaces, il n'était donc pas possible de vaincre l'Allemagne de cette manière, mais pouvait tout de même servir à l'affaiblir au maximum, ceci étant de plus la seule stratégie envisageable à ce moment donné. La Grande-Bretagne suspendit les bombardements entre novembre 1941 et février 1942 de façon à ce qu'elle puisse se remettre à flots.

En 1942, le *morale bombing* devient l'objectif principal. S'il était autorisé, à l'encontre de l'Allemagne, de bombarder sa population, il n'était par contre pas question de le faire dans les pays occupés tel que la France.

Arthur Harris entra en fonction comme nouveau commandant du *Bomber Command* le 23 février 1942. Il était un partisan total de l'*area bombing*. Il voulait raser les villes allemandes mais sa mission n'était pas motivée par la haine ou la vengeance. Il était convaincu que c'était l'unique moyen de gagner la guerre. L'avènement de la technologie radar permis d'optimiser

le repérage des cibles, de trouver un meilleur positionnement, des nouveaux bombardiers furent également développés, certains plus légers et plus rapides utilisés comme éclaireurs, d'autres capables de charger davantage de bombes à leur bord qu'auparavant. Les techniques de bombardement évoluèrent également et devinrent de plus en plus efficace : trois vagues devaient se succéder. Ainsi il était d'abord primordial de marquer l'objectif avec des radars et fusées éclairantes, puis de larguer des bombes incendiaires suivit par des bombes explosives et incendiaires. Quand il était possible de concentrer une quantité très importante de bombes en combinant les différents types, ceci provoquait des "tempêtes de feu" qui enflammaient les villes pendant des jours. Ceci fut le cas de nombreuses cités dont la ville de Hambourg.

Lübeck

Harris, à la tête du *Bomber Command*, devait prouver que l'offensive aérienne était efficace face à une population et un gouvernement qui perdaient patience. Il utilisa la ville de Lübeck comme cobaye. C'était une cité industrielle certes, mais qui ne jouant pas de rôle majeur dans l'industrie de guerre allemande était peu défendue. Elle fut choisie car elle était facilement identifiable et construite de manière à être rapidement et efficacement détruite : un centre-ville dense et des maisons à colombages. « *Cela n'échappa pas à Harris qui commenta que l'agglomération ressemblait «plus à une allumette qu'à une cité humaine».* »^[6]

Elle fut bombardée la nuit du 28 au 29 mars 1942, à l'aide de 300 tonnes de bombes britanniques qui rasa la moitié de la ville. Ils visèrent le centre car l'objectif prioritaire était de détruire le moral de la population dont les ouvriers avant de raser les usines. Ceci entraîna plus de 300 morts et 15'000 sans-abris, ce fut un gros succès pour Harris.

Malgré son importance moyenne, cette ville fut choisie car il y avait plus de chance de la détruire que d'autres villes majeures, qui étaient mieux défendues : «*Lübeck ne fut pas attaquée parce qu'elle était une ville importante ; elle devint importante parce qu'elle pouvait être bombardée*»^[7]. Elle servi d'exemple à Harris afin de prouver l'intérêt de poursuivre l'offensive aérienne sur l'Allemagne. A long terme toutefois, l'attaque produit peu d'effets véritables sur l'industrie étant donné que la production fut reprise à 100% trois mois plus tard.

Cologne

Cologne fut bombardée dans la nuit du 30 au 31 mai 1942. Les grandes aspirations des offensives de Harris ouvrirent une nouvelle étape dans ce bombardement, en mobilisant un escadron de mille bombardiers pour en faire une «démonstration de force». Ceci avait pour but une fois encore de prouver l'efficacité de l'offensive aérienne et d'affaiblir au maximum la

confiance des Allemands en démontrant la puissance britannique. Le nombre d'avions était considérable et nécessita donc un effort de regroupement de ressources très important, de plus cela représentait des enjeux majeurs pour le *Bomber Command* car en cas d'échec de la mission cela aurait pu mettre un terme définitif à l'offensive aérienne britannique. La mission devait initialement être concentrée sur Hambourg, deuxième ville du Reich mais la météo les en empêcha. Le choix se porta sur Cologne. Le succès fut total pour l'opération. En somme 1'500 tonnes de bombes furent larguées, un tiers de ville rasée, tout cela en deux heures. En Grande-Bretagne un véritable succès retentit en faveur de l'offensive d'Arthur Harris même si une fois encore, ceci n'eut pas tant de conséquences pour Allemagne outre les destructions et incendies provoqués. Les industries furent vite remises à niveau et le moral resta au même niveau. Malgré ceci, le *Bomber Command* était dans un état d'esprit très positif car cette opération démontrait que les offensives permettaient d'atteindre les objectifs mis en place. Harris tenta par la suite de reproduire le *one thousand bomber raids* contre Essen puis Brême mais les deux furent plutôt décevants. En fin de compte les Britanniques abandonnèrent ce type d'offensive qui concentrait autant de bombardiers, car ils représentaient un trop gros risque de pertes.

Lord Cherwell, conseiller scientifique de Churchill à cette époque, lança l'idée après l'analyse des conséquences du bombardement sur les villes britanniques, de bombarder les principales agglomérations allemandes afin de détruire les centres-villes résidentiels et ainsi entraîner la majorité de la population allemande dans une situation de «sans-abri», toujours dans l'optique d'abattre le moral allemand. Selon lui la méthode du *dehousing* était très efficace sur les consciences car «*la destruction de sa maison nuit énormément au moral d'un individu*».^[8] Cherwell qui intervenait en tant que scientifique, donnait ainsi la légitimité à la définition du moral de la population comme objectif prioritaire et justifiait donc la destruction systématique des centres urbains résidentiels. On ne cherchait plus ici à affaiblir la production industrielle ou casser le moral des ouvriers mais à briser la nation toute entière. Cherwell confirma en quelque sorte la position de commandant du *Bomber Command* au sujet de l'anéantissement des villes allemandes dans l'objectif de victoire de la guerre.

Dresde

La ville de Dresde fut détruite par deux offensives alliées successives les 13 et 14 février 1945, alors que la guerre était presque achevée. Plusieurs hypothèses sont avancées sur les raisons mêmes de ce bombardement, sur sa réelle justification. Certains prétendent qu'il s'agissait d'un objectif stratégique, la ville étant considérée comme potentiel nœud logistique de transport

4. Hohe Strasse à Cologne en 1945.
Hermann Claasen,
Coll. Museum Ludwig, Cologne





ferroviaire. D'autres défendent l'opinion de la volonté des Alliés de porter un coup fatal au moral des populations civiles et aux troupes allemandes, de venger l'attaque de Coventry de novembre 1940 par la *Luftwaffe*, ou encore de prouver leur puissance face à l'URSS.

Quelle que soit la raison du bombardement, les faits ont démontrés que la ville s'est retrouvée fortement ravagée. Une fois encore selon le livre *De la destruction* de Sebald, Dresde comptabilisait environ 42.8 m3 de décombres par habitants après la catastrophe de février.

Les Alliés augmentèrent encore leurs attaques et l'arrivée des Etats-Unis dans l'offensive aérienne décupla d'autant plus leurs moyens. Face à eux, l'Allemagne continua à développer sa défense. Malgré la pensée de départ, que cette guerre aérienne serait plus rapide que la première Guerre mondiale, elle prit la forme d'une guerre d'usure.

Les Américains entrèrent en guerre avec une vision différente des Britanniques. Ils croyaient fermement aux *precision bombing*, donc bombardements sélectifs, appliqués de jour contre des objectifs industriels majeurs, censé déstabiliser et faire tomber l'Allemagne. Les USA cherchèrent à montrer leur puissance en réussissant là où les Britanniques avaient échoué. De plus, ils tentaient d'éviter à tout prix de tomber sous la subordination britannique. Des désaccords se formèrent entre les deux alliés, chacun ne partageant pas la stratégie offensive de l'autre.

La conférence de Casablanca en janvier 1943 scella le dénouement de la guerre. Pour ce faire les Alliés décidèrent que la seule manière de vaincre l'Allemagne serait par une offensive d'anéantissement totale. L'effondrement de l'Allemagne devint l'objectif absolu. Le débarquement de Normandie en France fut également décidé ainsi que la poursuite de la stratégie aérienne américaine de bombardement sélectif de jour pour des raisons d'efficacité, les américains n'ayant de surcroît jamais pratiqué l'attaque aérienne nocturne. De plus, les deux stratégies se complétaient de manière efficace car elles maintenaient une pression continue sur les ennemis. Par la suite, malgré l'idée de départ de complémentarité entre les deux approches, une compétition se mis en place où chacun chercha à montrer que son offensive était plus efficace. Ceci provoqua problématiquement une perte de cohérence générale de l'offensive, quand il aurait été préférable d'allier les forces des deux puissances afin de viser les mêmes objectifs et de gagner en efficacité.

Région de la Ruhr (Essen, Bochum, Dortmund)

Plusieurs villes importantes furent ciblées lors de 43 raids majeurs visant par la même occasion

des barrages, des cibles peu défendues mais très difficile à détruire. Ce choix de cibles avait déjà été envisagé mais ils n'avaient jusque-là jamais possédé la technologie pour le réaliser. Le développement d'une bombe très puissante permis de le mettre en œuvre en 1943. La destruction des barrages avait pour but d'affaiblir la production électrique et d'inonder la vallée industrielle pour abîmer les usines et infrastructures de communication, mais surtout d'affaiblir une fois de plus la population afin de la pousser à se retourner contre le régime. Ce fut une semi-réussite, car cela prouvait que ce type d'objectifs étaient envisageables mais les destructions obtenues n'avaient de loin pas l'ampleur anticipée.

Hambourg

L'Opération contre Hambourg se déroula pendant la nuit du 24 au 25 juillet 1943. La ville fut réduite en majeure partie en cendres. L'opération eu un réel succès grâce à différents éléments : tout d'abord, les Alliés lancèrent des bandes d'aluminium pour brouiller les radars, la technique *Window*, de plus la grande quantité et bonne concentration des bombardements permis de créer une tempête de feu sur Hambourg qui ravagea la ville et fut très meurtrière, tuant plus de 40'000 Allemands dont beaucoup de femmes et enfants. Pour les Alliés ceci devint le modèle à répéter alors que pour les Allemands cela incarnait le phénomène de la catastrophe totale à éviter. Albert Speer, l'architecte d'Hitler pensait que les Alliés pouvaient paralyser l'industrie de l'armement du Reich si cette attaque était réitérée contre au moins six autres villes allemandes. Concrètement, cet assaut traumatisa la population mais ne déstabilisa que très temporairement l'industrie qui fut simplement délocalisée, sans montrer aucun signe d'effondrement de l'Allemagne.

Berlin

Après le succès de Hambourg, le *Bomber Command* décida de s'attaquer à la capitale du Reich, Berlin. La ville fut bombardée sur une durée de 5 mois mais la mission finit sur un échec. La configuration urbaine de Berlin étant dotée de larges avenues ainsi que d'industries dispersées dans la ville, il n'était pas possible de créer les tempêtes de feux dévastatrices comme ce fut le cas dans d'autres villes. De plus, la capitale était très défendue et les Allemands avaient trouvé des parades à la pluie d'aluminium. Cette opération fut marquée comme étant celle recensant le plus grand nombre de pertes du côté des Alliés. A ce moment-là de la guerre, la pression était très forte sur le *Bomber Command* puisqu'il devait à tout prix forcer le repli de l'Allemagne avant avril 1944, date prévue du débarquement en Normandie qui nécessitait la mobilisation de l'aviation pour l'assister. L'offensive aérienne devait donc être suspendue pendant le déroulement de cette opération même si concrètement les bombardements ne

cessèrent jamais malgré une intensité qui diminua quelques temps. Afin de préparer au mieux le débarquement, il était important de maîtriser l'espace aérien et donc d'anéantir la *Luftwaffe*, sa destruction devenant donc l'objectif principal. Ils visèrent en priorité les usines d'aviation et d'autres composants liés, même si les villes restaient dans leur viseur.

Ce débarquement demanda une préparation importante comme la destruction des voies de communication reliant la France et la Belgique pour empêcher l'envoi de renforts tout en continuant à attaquer les forces aériennes allemandes. Malgré la diminution des bombardements contre les villes, ils ne s'arrêtèrent jamais vraiment. Le *Bomber Command* continua son offensive en visant notamment Cologne, Düsseldorf, Munich, Dortmund, Duisbourg, etc. Le commandant de l'armée de l'air américaine quant à lui bombardait des raffineries et usines de carburant. Rencontrant un certain succès dans sa stratégie, il continuera à œuvrer dans cette direction après le débarquement car il considérait avoir trouvé la faiblesse de son ennemi.

Entre juillet 1944 et mai 1945, les Alliés bombardèrent l'Allemagne comme jamais auparavant, ils utilisèrent environ trois fois le montant total de bombes larguées jusque-là. Leur production était à son apogée, avec une entrée en Europe qui permettait de neutraliser les radars et donc de survoler librement le territoire allemand. De plus, le Reich était affaibli car il manquait de pilotes expérimentés et de carburant pour sa *Luftwaffe*. La puissance des Alliés était à son apogée et plus aucune ville allemande n'était à l'abri. Le bombardement resta de même nature mais s'intensifia énormément durant ces derniers mois de guerre.

Les directives de guerre s'orientaient sur le carburant et le transport mais le *Bomber Command* continua d'utiliser la marge d'interprétation du texte qui traitait des villes et continua sa croisade contre les agglomérations du Reich. Fin 1944, il s'attaqua aux villes déjà affaiblies par de précédents raids et incendies afin de les anéantir pour de bon. Il largua deux fois plus de bombes que pendant les raids précédents, détruisant très gravement la majorité des villes de plus de 100'000 habitants de telle manière que «*Certains historiens observent que les destructions infligées aux agglomérations allemandes n'étaient pas si différentes de celles provoquées par une guerre nucléaire*». ^[9]

Le bombardement le plus emblématique de cette fin de guerre resta celui de Dresde, même s'il ne fut pas réellement le dernier et que d'autres attaques continuèrent, faisant des milliers de victimes supplémentaires.

Le commandant du *Bomber Command* continua à se focaliser sur les villes malgré l'insistance des dirigeants voulant se concentrer sur les objectifs prioritaires. Le 31 janvier 1945, les centres

de communication tels que Berlin, Dresde et Leipzig devinrent des cibles. A la fin de l'été 1944, les américains face au mauvais temps se tournèrent de plus en plus vers l'*area bombing*, ciblant particulièrement les nœuds de transport comme les gares. Ces cibles présentaient l'avantage d'être plus faciles à repérer que les usines de carburant de par leur grandeur. De plus les bombes qui tombaient à côté de l'objectif participaient à la destruction urbaine du contexte environnant contrairement au premier cas où elles explosaient en pleine campagne, n'occasionnant pas de dégâts intéressants. Les gares devinrent les alibis des américains pour bombarder les villes allemandes. L'exemple de Cologne en témoigne, en visant la gare, plus de la moitié des bombes tombèrent sur des quartiers résidentiels. Il est difficile de dire quelles destructions furent accidentelles dues par le manque de précision et lesquelles cachaient réellement l'objectif de destruction des centre urbains. En outre l'usage de bombes incendiaires et l'augmentation drastique de tonnes de bombes utilisées en 1944 et 1945 par les américains laissent grandement suggérer leurs intentions destructrices.

Fin 1944, les Alliés commençaient à sentir la fin de la guerre se rapprocher mais savaient également que la *Luftwaffe* avait repris des forces car ils n'avaient pas pu détruire énormément d'usines de carburant à cause de la mauvaise météo de l'automne. Ils sentirent qu'il était important de frapper fort tout de suite de peur qu'ils loupent leur chance de mettre fin au conflit. Les pertes humaines devenaient de plus en plus dures à encaisser et tout le monde se mis plus ou moins d'accord qu'il fallait bombarder de manière drastique et indiscriminée pour briser une fois pour toute le moral allemand. Si les américains restaient particulièrement sceptiques sur le bombardement volontaire des populations à l'automne 1944, en février 1945 les états d'esprits des dirigeants avaient évolué. Ainsi un bombardement massif se fit sur Berlin le 3 février 1945. L'opération n'eut malheureusement pas l'impact espéré et le régime nazi ne fut pas ébranlé. Cette attaque montre toutefois que les américains avaient finalement basculé eux aussi dans le *morale bombing*.

Si les Américains et les Britanniques attaquaient l'Allemagne depuis le ciel et le front ouest, il ne faut pas oublier les Soviétiques qui eux progressaient sur le front est. En janvier 1945, ils avançaient en direction de Berlin avec le soutien aérien des Alliés. Les bombardements de Berlin, Dresde et Leipzig visaient en outre la destruction des voies de communication afin de créer la confusion du côté du front est améliorant l'avancée de l'armée rouge. Le choix de ce soutien était bien sûr politique, Churchill tenant tout particulièrement à montrer à Staline que les Alliés participaient à la progression russe en Allemagne.

Le bombardement de Dresde reste encore le plus marquant et controversé de la guerre. Il avait un caractère clairement défini de *terror bombing* en voulant détruire volontairement une agglomération urbaine pleine de civils. Les raids menés entre le 13 et le 15 février détruisirent 85% de la ville. Les quartiers résidentiels et les nœuds de transport furent ciblés par des bombes incendiaires afin de provoquer des incendies et tempêtes de feux dévastateurs. A cela s'ajoute le fait, connu de tous les dirigeants, de la grande proportion de réfugiés venus à Dresde pour fuir l'avancée soviétique, si la volonté n'était pas de les tuer elle était de les terroriser et les pousser à s'enfuir sur les routes afin de d'aggraver la confusion des systèmes de communication du front est. C'est cet aspect qui rendit ce bombardement si controversé. Le régime nazi l'utilisa d'ailleurs à des fins de propagande pour choquer les populations des pays alliés et les pousser à dissuader leur gouvernement de continuer l'offensive contre l'Allemagne. Les Alliés eux se servent de ses raids à des fins politiques pour montrer aux Russes la puissance de l'offensive aérienne anglo-américaine. Les Alliés continuèrent l'offensive contre diverses villes d'Allemagne dont Pforzheim, Essen, Dortmund, Wurtzbourg, Potsdam qui furent rasées ou du moins très abîmées. Le cas de Dresde fit néanmoins plus scandale que d'autres. En effet, l'information filtra et finit par atteindre les populations britanniques et américaines que le caractère de cette attaque était indiscriminé et visait à terroriser les civils allemands. Les dirigeants nièrent le caractère purement «terroriste» de l'action et la défendirent comme restant dans la politique de leur offensive. Churchill néanmoins tenta de se distancer des bombardements indiscriminés. Les forces aériennes attaquèrent pour la dernière fois le 25 avril pour les Américains et la nuit du 2 au 3 mai 1945 pour les Britanniques. Le 8 mai l'Allemagne se rendit.

France

La France, comme les autres pays occupés, subit aussi des destructions urbaines importantes malgré son statut différent des intervenants actifs de la guerre tels que la Grande-Bretagne. Au début du conflit, elle subira des bombardements des Allemands et en fin de guerre ce sera ceux des Alliés qui viendront détruire son patrimoine architectural. Plusieurs villes situées au nord de la France notamment, se retrouvèrent comme scènes des conflits entre les deux camps lors du débarquement de Normandie.

La ville de Paris fut déclarée ville ouverte et devint occupée par la Wehrmacht dès juin 1940. La capitale fut transférée à Vichy. Etant donnée la rapide capitulation de la France, Paris fut relativement épargnée. D'autres villes du pays n'eurent pas cette chance.

Le Havre

Cette ville subit des destructions de la part des différents acteurs de la guerre. Elle fut bombardée par les Alliés de nombreuses fois mais également par les nazis qui détruisirent le port et ses infrastructures. Les pires destructions furent occasionnées par les Anglais au cours de la nuit du 5 au 6 septembre 1944. Ils bombardèrent le port déjà en mauvais état, mais également le centre-ville entraînant de nombreux morts ainsi que la destruction de navires et de milliers d'immeubles. Le doute plane sur les réelles raisons justifiant les cibles visées dans ce bombardement.

Metz

La ville de Metz fut prise rapidement par les Allemands et annexée au Troisième Reich. Ville fortifiée entourée de nombreux forts, elle fut désarmée dans un premier temps puis réarmée lors de la progression des Alliés en France. En effet, après le débarquement de Normandie, la ville devint un site stratégique à la Wehrmacht. En septembre 1944, elle subit de nombreuses attaques. Les Alliés se rapprochèrent et commencèrent à bombarder les forts et dépôts militaires. Hitler déclara Metz forteresse et il devint donc obligatoire de la défendre jusqu'à la fin. Les Alliés attaquèrent cette ville majoritairement par des troupes au sol et des chars, différenciant ces attaques des destructions occasionnées par les attaques aériennes des bombardiers. De nombreux combats au sol, menés par des attaques et contre-attaques de chaque camp mena finalement à retarder l'avancée des troupes américaines débarquées en Normandie.



5. Vue nord sur la tour de l'hôtel de ville de Dresde, 1946. Richard Peter Coll. Michael Ruetz



Bilan

La guerre en Europe se termina officiellement par la signature de la capitulation du Troisième Reich le 8 mai 1945. L'Allemagne était attaquée de toute part, bombardée et envahie par les Alliés. Les Soviétiques entrèrent à Berlin fin avril forçant ainsi la reddition du régime nazi. Si la guerre cesse officiellement en Europe, des conflits subsistent dans diverses parties du monde dont les Pays baltes, l'Ukraine, la Grèce ou encore la Chine qui sombrent dans des guerres civiles, pendant qu'en Palestine, Indonésie, Indochine et autres, des guerres d'indépendance se jouent. En Europe se dessinait lentement les rapports de forces qui menèrent par la suite à la guerre froide.

La Seconde Guerre mondiale est encore à ce jour le conflit militaire le plus meurtrier de l'histoire. Elle compte au total plus de soixante millions de victimes dont une part majeure de civils, au moins quarante millions.

Si cette guerre a entraîné de trop nombreuses morts elle est aussi la cause d'importantes destructions urbaines. Il y a bien entendu les villes énumérées ci-dessus qui ont largement été touchées, mais cette liste est loin d'être exhaustive. Cette situation représente une perte effroyable de patrimoine architectural et urbanistique. De plus, parmi les bâtiments emblématiques et utilitaires en ruines, il y a également un nombre très important d'immeubles d'habitations, beaucoup de bombes ayant détruits des quartiers résidentiels, et donc énormément de civils déplacés et sans abris. L'après-guerre nécessite donc de penser une reconstruction dans une situation particulièrement urgente. Plusieurs stratégies de reconstruction furent envisagées en fonction des villes et des bâtiments eux-mêmes. Certains monuments les moins abîmés furent restaurés, d'autres reconstruit à partir de ruines.

A Berlin par exemple, on retrouve certains bâtiments reconstruits à l'identique de leur état d'avant-guerre effaçant les traces des destructions, le Château de Charlottenburg par exemple, alors que d'autres tels que l'Eglise du Souvenir cherchent à allier la ruine à un nouveau bâtiment moderne. L'urgence du nettoyage des décombres rendit certaines reconstructions impossibles par le déblaiement et le mélange des restes de bâti, la destruction de façades encore debout, la priorité de reconstruction étant par ailleurs basée sur les monuments. De nombreuses villes allemandes ont constitué des collines artificielles avec les montagnes de décombres engendrées par la guerre, collines aujourd'hui souvent arborisées, cachant leur vraie nature

6. Ruines de la Frauenkirche, du nouveau marché et de la tour du nouvel hôtel de ville à Dresde, 1946. Ewald Gnilka

sous la végétation. S'il y avait d'une part la question des bâtiments eux-mêmes, il ne faut pas oublier la question urbaine. En effet, l'ampleur des destructions ayant balayé des quartiers entiers, il faut repenser les voiries, les alignements urbains. Saint-Malo en France chercha à retrouver un centre-ville reconstruit dans les remparts épargnés qui puisse garder un caractère historique sans être une copie de l'ancien. Au Havre, Auguste Perret préféra appliquer une *tabula rasa* de l'ancien et reconstruire un nouveau centre-ville suivant une trame orthogonale et en utilisant le béton de manière prépondérante. Ces interventions d'une ampleur importante prendront des années voir des décennies à être réalisées. Aujourd'hui encore certains bâtiments ou sites n'ont pas été rebâti, particulièrement à Berlin où la Guerre Froide suspendit certaines reconstructions.

On peut observer une évolution de la politique de bombardement des Alliés au fur et à mesure de la guerre. Si au commencement, il est clair que la volonté est d'épargner au maximum les civils, plusieurs facteurs entraînent un renversement de la situation les bombardements précis d'objectifs militaires se muant en destructions de centres-villes. Malgré la réalité de l'application des *morale bombing* le commandement des forces aériennes continua à le reléguer comme dommage collatéral d'attaques ciblées. De plus, il est clair que l'opération n'était pas totalement assumée par tous, excepté par exemple Arthur Harris qui était convaincu que cette méthode était la seule alternative pour terminer la guerre rapidement. Si les échanges au sein des hautes sphères étaient plus ou moins clairs sur la nature des attaques, la population resta dans le flou. On leur vendit l'histoire des bombardements stratégiques et on passa volontiers sous silence l'offensive de terreur volontairement lancée à l'encontre des civils allemands afin de les faire craquer et qu'ils se retournent contre leur propre gouvernement.

Il faut néanmoins prendre un aspect en considération qui est celui de la «distance» des dirigeants vis-à-vis de l'offensive elle-même. De plus, l'aspect scientifique et technologique des attaques a contribué à accroître le gouffre entre «bourreau et victime». La rationalisation, la recherche d'efficacité dans les techniques de bombardements et de destruction, comme l'optimisation de la concentration de bombes créant des tempêtes de feux destructeurs, contribuèrent à abstraire les victimes, à les déshumaniser. L'amélioration de la performance de l'armement, l'augmentation des moyens au fil de la guerre, les difficultés à mesurer réellement les impacts des attaques, le choix des bonnes cibles et la possibilité de les détruire, la volonté d'anéantir le régime nazi et donc d'obtenir une victoire totale sur l'Allemagne, tous ses aspects contribuèrent à l'ascension vers une politique de moins en moins sélective, de plus en plus indiscriminée dans ses attaques.

Il y aussi l'angle des responsables de l'aviation qu'il faut considérer. Une grande pression était exercée sur les dirigeants afin qu'ils prouvent l'efficacité de l'offensive tout au long de la guerre afin de justifier les ressources très importantes investies dans cet élément. Il était donc absolument nécessaire de produire des résultats convaincants dans les diverses offensives aériennes lancées afin de montrer que les bombardements étaient le meilleur, voir le seul moyen de parvenir à mettre un terme à la guerre.

L'offensive aérienne, déjà utilisée pendant la Première Guerre mondiale montre une évolution dans les conflits armés. En effet, si avant les soldats combattaient essentiellement sur un front, l'avion permet lui d'aller attaquer directement le pays en son cœur, là il est possible de le frapper fort et de le blesser en détruisant les usines d'armement, de carburant, les réseaux de transports, le moral de la population, ce qui permettait de s'attaquer à l'ensemble de la nation.



7. Ci-dessus: Vue du château de la Résidence, Dresde, 1945. Richard Peter

8. page suivante: Berlin, mai 1945. Georgi Petrussov, collection de la Berlinische Galerie, Berlin







03 GUERRE ETHNIQUE

L'ASSASSINAT DES VILLES

Les guerres de Yougoslavie

03

Slovénie

Croatie

Bosnie-Herzégovine

Kosovo



10. ci-dessus: La rue de Titova, Sarajevo, au début de la guerre. Boran Hrelja

11. ci-contre: Scène apocalyptique à l'entrée est du vieux pont juste après sa destruction, Mostar, 1993. Wade Goddard

Les guerres de Yougoslavie

L'histoire de la Yougoslavie représente pertinemment ce qu'ont pu provoquer les guerres civiles et ethniques au sein d'un peuple multiculturel qui fut un temps unis. Le cas de la Yougoslavie ne manifesta pas d'autre issue que la dissolution finale du pays. Les multiples épisodes des guerres yougoslaves sont manifestement les contrecoups d'années de divergences et de tensions émanant non seulement des pouvoirs gouvernementaux des nations de l'ex-Yougoslavie, mais également du peuple lui-même.

C'est un conflit d'une complexité accrue dont l'origine remonte au moment propre de sa formation, déjà complexe, à l'issue de la Première Guerre Mondiale, découlant de la séparation des empires austro-hongrois et ottomans. Cet Etat a vécu trois phases distinctes au sein de son organisation politique entre 1918 et 2003. Il était initialement une monarchie, nommée *Royaume des Serbes, Croates et Slovènes* où de nombreuses discordes internes troublaient déjà l'équilibre.

Ce royaume se retrouve ensuite déstabilisé lors du théâtre de la Seconde Guerre Mondiale. On omet souvent le rôle qu'a pu avoir la Yougoslavie durant cet événement. Ce territoire était devenu un point névralgique lors des discordes entre les Alliés et les forces de l'Axe. Ces derniers s'en emparèrent, résultant par le démantèlement d'une partie du pays. A la suite d'une invasion des troupes du Reich, certains Etats restèrent indépendants, comme la Croatie et la Serbie, tandis que d'autres furent annexés à des pays voisins tels que l'Allemagne, la Bulgarie, la Hongrie et l'Italie. Une structure fasciste se forma, appelée Oustachis, à majorité Croate, répandant la terreur du massacre dans la région. Face à eux se construisirent deux groupes de résistance, les partisans Communistes ainsi que les Tchétzniks, à majorité Serbe. Des altercations apparurent parallèlement entre ces deux groupes de résistance se terminant par une guerre civile d'une force sanglante. Il faudra attendre 1945 pour une libération nationale grâce à l'intervention réussie du général Tito qui, avec l'aide des Alliés, arriva à reprendre le contrôle du pays. Cette deuxième phase fut marquée enfin par l'abolition de la monarchie remplacée par une république fédérale en 1945 appelée plus tard *République fédérative socialiste de Yougoslavie* sous l'égide de Tito, où les nations se retrouvèrent sur un seuil d'égalité.

La prospérité fut de courte durée car, lorsque le général Tito décéda en 1980, le chaos repris surface dans la région marquant le début de la dissolution. Au début des années

1990 elle devint Etat fédéral comprenant la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, la Macédoine, le Monténégro, la Serbie et la Slovénie, le Kosovo et la Voïvodine qui appartenait à la république de la Serbie. En revanche cette dernière phase fut marquée par maintes guerres internes parmi ces différentes nations qui désiraient obtenir leur indépendance. Les guerres de Yougoslavie à proprement parlé prirent le dessus, la cohabitation des cultures devint impossible, ayant pour effet la dissolution du pays.

La République de Yougoslavie, qui fut une fédération centralisée, fit face à une épreuve de taille résultant des tensions ethniques. Les entités qui la constituait finirent par manifester le désir accru d'obtenir leur indépendance, impliquant donc une nouvelle disposition de l'élite politique. Ce qui est propre à cette guerre des Balkans, la plus tempétueuse depuis la Seconde Guerre Mondiale, est le retournement de l'armée populaire Yougoslave (APY) au service de l'Etat Serbe en vue d'une grande nation serbe, contre les états qui formaient un temps leur unité. La Serbie avait un avantage indéniable d'avoir une population dispersée à travers le pays.

Slovénie

Les attaques débutent avec la Croatie et la Slovénie qui déclarent vouloir leur autonomie en 1990. La population Slovène était homogène alors que la Croatie comptait en 1991, 77.9% de Croates, 12.2% de Serbes, 17.3% de minorités nationales. Pour pallier à la menace d'un éclatement prochain de la république, le dernier premier ministre de la Yougoslavie ordonna une action de l'APY sur le territoire Slovène qui présentait une résistance inconvenante. Le combat éclata entre les forces slovènes attaquées par l'Armée fédérale, constituée d'un grand nombre de Serbes et Monténégrins voulant garder l'unité Yougoslave. Par contre, les Slovènes étaient fin prêts à se défendre en vue d'une «guerre de libération nationale». L'armée avait pris pour cible les postes de douanes. La guerre ne dura que dix jours, la riposte Slovène optant pour une tactique inspirée des guérillas évinçant efficacement l'ennemi. Cela marqua définitivement le début de l'extinction de la République de Yougoslavie. Il est important de remarquer que pour éviter toute agression militaire sur leur propre territoire, les pays avoisinants avaient durant cette guerre de Yougoslavie décidé de ne pas intervenir dans les attaques qui ne les ciblaient pas directement. Par exemple lors de cette menace en Slovénie des convois militaires partaient de Zagreb sans que la Croatie ne manifeste de désaccord. Pourtant ces nations œuvraient toutes vers un objectif politique commun, l'obtention de leur indépendance. Ce manque de réaction fut favorable aux Serbes qui pouvaient ainsi diriger leurs stratégies

guerrières de manière successive.

Croatie

La guerre chez les Croates se déclara en 1990 et dura jusqu'en 1995. Le nationalisme grimpa en flèche chez les Serbes, amplifiant leur désir de voir une nation Serbe puissante formant un seul État. Le conflit en Croatie se manifesta sous la forme de tensions intenses entre les Croates et les Serbes de Croatie. Chaque parti se sentait menacé par l'autre, le combat se transcrivant en une lutte politique électorale ainsi que par des manifestations serbes refusant les différentes actions visant une indépendance. *«En refusant de reconnaître la légitimité du nouvel Etat croate émergent, un segment de population serbe, inspiré par les propos enflammés de ses dirigeants, accusa le gouvernement croate de n'être rien d'autre qu'un nouveau régime fasciste déterminé à éliminer les Serbes vivant en Croatie.»*^[10] C'est alors qu'en parallèle se hâta l'armée Serbe à armer les Serbes des territoires ruraux de Croatie.

Dans le but d'intensifier les désirs de violence et de persuader la population rurale d'une menace proche, l'APY fit ressurgir des souvenirs de la souffrance des massacres passés des Serbes lors de la Seconde Guerre mondiale. L'objectif fut de *«provoquer la radicalisation des hostilités»*^[11], un retour de propagande. Les premières actions se dirigèrent dans des attaques de postes de police des régions croates à majorité Serbes, lors desquelles les armes furent dévalisées. Des altercations dans les airs prirent ensuite place. La défaite vécue conjointement en Slovénie intensifia la haine de l'Etat serbe et son désir insatiable de créer une grande Serbie. Le président de la Serbie, Milosevic, renforça son alliance avec le Monténégro pour se lancer ensuite vers une conquête territoriale du côté croate. Une quête de définition d'une nouvelle limite étendue au territoire serbe. En 1991 «La Croatie avait été «choisie» par les dirigeants serbes comme étant la première république à devoir céder des parties de son territoire à la Serbie.»^[12] Pour justifier leurs actions l'ennemi trouvait à nouveau un stratagème, en accusant les Croates de vouloir instaurer un nouveau régime répressif des Oustachis. Au moyen d'une armée restructurée où il n'y a plus que des agents serbes ou monténégrins, l'APY débuta l'offensive sur la république croate visant les grandes villes, Osijek, Vukovar, Dubrovnik, Zadar et Gospic et les parties portuaires, stratégiquement un atout de conquête, ainsi que Petrinja, Karlovac et Zadar. Une bataille difficile avec une APY pleine de déserteurs.

La ville de Vukovar fut assiégée durant 88 jours sanglants, ravagée et brûlée par les bombardements d'armements lourds et d'artillerie. Les tirs de rockets et d'obus eurent raison de la ville réduite à néant. Un tel acte de violence ne s'était pas reproduit depuis la Seconde Guerre mondiale, un épisode emblématique d'un territoire rasé sans merci. La conséquence

d'un nationalisme poussé à l'extrême se matérialisant en abattoir d'une ville qui fut un temps représentative d'une architecture baroque. Néanmoins la bataille tourna à l'échec empêchant toute attaque de la capitale croate, Zagreb. Les combats se poursuivirent à Dubrovnik. «*Le cœur de la ville médiévale était l'objet d'un bombardement intensif et près de 60% des immeubles étaient atteints.*»^[13] Cette dernière s'est retrouvée pillée et détruite au détriment des forteresses et des bâtisses religieuses, comme d'autres villages croates, sous la puissance des bombardements. Sa position géographique montagneuse qui s'ouvrait vers la mer Adriatique leur porta préjudice ajouté à une structure urbaine constituée d'une vieille ville aux édifices accolés les uns aux autres, les bombes enflammèrent toutes les toitures en tuile de la ville. Le pilonnage résulta en un nombre élevé de pertes humaines. Les partisans yougoslaves avaient une systématique d'attaque coordonnée. Lorsqu'une attaque se préparait, les dirigeants serbes se manifestaient publiquement vers leur communauté. Les forces militaires appuyaient le régime serbe par leur usage de la force à travers des tirs d'artillerie lourde dans la cité, semant la panique et l'effroi. Ils se hâtaient ensuite à pieds pour occuper le territoire. Par contre l'irrégularité dans l'organisation de l'armée et les soldats au service des Serbes et Monténégrins perturba le stratagème destructif planifié, ce qui permis quelques ripostes du camp croate.

Il était temps de clarifier ce que devenait le statut de la Yougoslavie, amoindrie de deux états, compte tenu des référendums en vue de leur indépendance prochaine et d'une délimitation d'une frontière modifiée. Le mécontentement des Etats Européens et de l'infraction de la loi constitutionnelle de la fédération, qui stipulait un accord de toutes les parties en question lors de tout changement de limite territoriale, n'affecta guère les actions serbes.

Bosnie-Herzégovine

Vint le tour de la Bosnie-Herzégovine, une étape elle aussi ponctuée par une guerre de 1992 à 1995. Un épisode du conflit qui fut très meurtrier. La Bosnie-Herzégovine était composée de 43.7% de Musulmans, 31.3% de Serbes et 17.3% de Croates. «*La Bosnie-Herzégovine était la seule république de la fédération yougoslave sans nation titulaire, puisqu'aucun des trois peuples n'y était majoritaire*»^[14]. Par contre, avec 5-6 millions de musulmans elle représentait la plus grande communauté musulmane d'Europe. Cette dernière était divisée en quatre centres institutionnels : la région de Sarajevo, la région de Pristina, la région de Skopje et la région de Titograd (aujourd'hui Podgorica)^[15]. Cette république était le symbole de la vie commune d'une pluralité de cultures et de religion dans un même territoire. A la suite du massacre qui se déroula,

la population Musulmane (nommée après Bosniaque) chuta à 1.7 millions de personnes. Le conflit en Bosnie-Herzégovine ne s'éloigna pas, dans ses débuts, des événements précédemment déroulés en Croatie. En effet, à la suite du référendum pour l'indépendance bosniaque, positif à 90%, remis de l'eau dans le gaz dans le camp des opposants. Les régions serbes de Bosnie déclarèrent vouloir former leur propre territoire serbe et autonome aux dépens des habitants du territoire. Très vite la milice serbe leur prêta main forte et *«l'Armée populaire yougoslave utilisa ces régions comme une «aire de lancement des opérations militaires contre Dubrovnik»»*^[16] Les forces serbes et monténégrines usèrent de la violence en pillant, brûlant et dévastant les régions bosniaques ciblées, faisant fuir les habitants affolés qui voulaient échapper à la prison militaire. Un premier déploiement de la force afin de déclarer leurs intentions et pousser la population à prendre parti. L'influence des médias pris de plus en plus d'ampleur et joua un rôle influent sur la transmission des événements au niveau international ainsi que dans la provocation des opposants, attisant les tensions déjà existantes. Au grand désespoir de l'auteur, ils étaient pendant bien trop longtemps manipulés au bénéfice des puissants Serbes.

Tout comme ce qu'ils tentèrent de faire en Croatie, le plan «Ram» avait pour objectif une dilatation du territoire serbe. Les manœuvres de la Serbie changèrent de tournure lorsque la Bosnie-Herzégovine obtint la «reconnaissance diplomatique» par la communauté internationale, il devient alors impératif d'agir au plus vite. Comme le stipule l'auteur Renéo Lukic, Milosevic *«désirait contrecarrer cette décision par des conquêtes militaires rapides qui seraient acceptées comme un fait accompli. Le but de la guerre était d'établir un territoire continu, s'étendant de la vallée de la Drina à la République serbe de Krajina en Croatie, qui serait habitée exclusivement par des Serbes.»*^[17] Par contre les attaques prirent une tournure différente ; la politique du *«nettoyage ethnique»*^[18]. Sarajevo était la première ville qui devait être divisée selon ces tracés de territoires. Cette purge ethnique se déroula dans d'affreux camps de concentration, soit 408 camps qui emprisonnaient les Bosniaques et Croates. Pendant que les Etats s'adonnaient à la formation de nouvelles alliances, de stratégies politiques ainsi que de discussions sur l'avenir de la région, les tensions redoublèrent d'envergure étant donné qu'aucune voie ne menait vers une paix imminente. Les unités serbes continuèrent les bombardements avec des bases militaires réparties entre les régions croates et bosniaques.

L'assassinat des villes, de l'urbanité prit part à la situation. Tout ce qui avait de la valeur culturelle, religieuse ou ethnique était sujet aux amorces militaires. A Sarajevo, s'opéra des déploiements de milices de l'armée qui bombardèrent la ville sans relâche pendant que



12. l'intersection principale du Boulevard ravagée par 9 mois de bombardements, Mostar, 1993. Wade Goddard



les habitants s'abritaient tant bien que mal sous terre, dans les caves. Ils choisirent des cibles précises comme la vieille ville, Bascarsija, et son amphithéâtre ou des quartiers d'importance patrimoniale comme celui des orfèvres nommé Kujundziluk, où «chaque pavé de Kujundziluk a plus de valeur que des galons de général»^[19]. Ils s'en prirent à l'ancien Hôtel de Ville qui était devenu la Bibliothèque nationale. Les soldats ne portèrent aucun respect envers cet édifice culturel à tel point que les snipers poursuivirent leur attaque pendant que l'édifice était pris par les flammes, empêchant toute intervention de sauvegarde du patrimoine par les secouristes. Les femmes et les enfants furent évacués tant bien que mal. Un prétexte régnait : «L'armée a été provoquée !»^[20]. Sarajevo fut l'exemple d'une ville qui résista face à la force de l'ennemi, le peuple ne comptant pas baisser les bras ni voir leur territoire divisé par des actes de terrorisme allant à l'encontre de toute humanité.

Des attaques qui n'épargnèrent pas les autres villes telles que Bijelina, Brod, Capljina, Derventa, Foca, Mostar, Visegrad, ou Zvornik devenues fantomatiques, emplies de débris de verre et de vestiges d'édifices brûlés. Des combats dans les rues n'épargnèrent pas ceux qui avaient échappés aux explosions et aux raids aériens des avions de chasse appelés MIGs. En effet, un bain sanglant découlant des fusillades pris forme dans les rues, les places, laissant leurs empreintes sur les façades traumatisées. Les événements prirent des tournures ingérables avec une armée serbe qui s'acharna sur la ville devenue elle-même l'ennemi, brûlée par les bombardements incessants des tanks qui tiraient dans tous les sens. «De l'appartement plongé dans l'obscurité, nous avons pu voir l'image atroce de la ville en flammes»^[21]. Sarajevo, toujours assiégée, se retrouva coupée de toute aide, eau, nourriture, médicaments, électricité. Le peuple en perdit la tête, tout le monde tuait tout le monde, l'apogée d'une dégénération intensément meurtrière où une grande partie des victimes étaient des enfants. On visait même les cargaisons d'aide de la Croix-Rouge.

En somme, le drame de Sarajevo représente ce qu'ont dû vivre les villes Bosniaques, à savoir détruire tout ce qui faisait d'elles des villes. Cette «destruction barbare» comme le décrit l'auteur et architecte Ivan Straus, visait l'essence des structures urbaines, les grandes infrastructures publiques anciens pôles attracteurs, les artisanats, les églises, les mosquées, les écoles, les centres culturels ainsi que les établissements d'entreprises et de rencontres politiques. Ils s'en prirent même à un centre de maternité, le destinant certainement à être réinvestis en quartier général des agresseurs.

Tout en bombardant sans relâche, les militaires serbes optèrent pour une stratégie supplémentaire et tentèrent donc de diviser la ville en deux, en créant bien évidemment une

grande partie qui leur soit destinée en vue de leur souhait d'obtenir une «grande Serbie». Des jours noirs s'emparèrent de la ville, la population se retrouvant dans un état de terreur continu, à tel point qu'elle reprit son rythme, anesthésiée par la souffrance, parmi les bombardements et les fusillades.

Les événements tragiques étaient reportés à la télévision choquant de plus en plus le monde extérieur. «*Fallait-il donc attendre si longtemps ces atroces témoignages pour que l'Europe bureaucratique et les Nations unies s'émeuvent...*».^[22] Effet d'une attente insoutenable d'une aide extérieure, rien ni personne ne parvint à mettre fin au massacre malgré les avertissements et sanctions déclarés par les Nations unies.

Un aspect récurrent de ce conflit fut qu'aucun des Etats impliqués n'arriva à unir de façon durable leurs forces contre le même ennemi. Souvent la cause était le manque de préparation pour faire face à tant de violence avec si peu d'armement. Des tensions se créèrent même entre les Croates et les Bosniaques ce qui facilita les offensives serbes. C'est une guerre interne qui en résulta, une hécatombe tragique.

L'ouvrage *La désintégration de la Yougoslavie et l'émergence de sept états successeurs* de Renéo Lukic, met en évidence un effet pervers de ce conflit qui atteignit une ampleur considérable. En somme la situation se retourna opposant le «*Serbe contre le Serbe, Croate contre Croate et Bosnienne contre Bosnienne*».^[23] Une discorde générale se déclara à travers des attaques par bombardements et tirs à l'aveugle. Ce fut la malheureuse conséquence provoquée par un conflit qui débuta par une guerre territoriale et agressive de la Serbie contre la Bosnie-Herzégovine et qui se métamorphosa en de multiples guerres civiles sanglantes et sans merci. Sarajevo fut notamment témoin des pulsions violentes entre les Serbes de Bosnie, punis pour ne pas avoir rejoint le camp soutenant la création d'une «grande Serbie».

A la fin de l'année 1993, les Croates et Bosniaques réussirent à nouveau à s'allier, malgré leur affaiblissement considérable. Ce fut la phase finale de la guerre en Croatie et en Bosnie. Puis en 1994 arriva l'intervention venant des Etats-Unis qui marqua enfin un dénouement possible aux problèmes. «*Les Etats-Unis jouissaient d'une crédibilité sans égale auprès des gouvernements de Sarajevo et de Zagreb et étaient perçus comme un médiateur et un négociateur honnête.*»^[24]

Le rôle décisif des Etats-Unis en matière de politique étrangère mis du temps à se clarifier et se mettre en place. Par l'élaboration des accords de Dayton en 1995 le conflit pris enfin une

tournure finale. Des négociations furent tenues entre les présidents serbe, croate et bosniaque ainsi que des représentants américains prévoyant une division équitable du territoire de la Bosnie-Herzégovine. Les accords s'accompagnèrent de l'intervention militaire du NATO sur place. Le 5 octobre 1995, le cessez-le-feu fut annoncé en Bosnie-Herzégovine. Cela résulta en une redéfinition de la répartition des frontières de l'ex-Yougoslavie. *«Même si les accords de Dayton ont permis la création d'une frontière intérieure en Bosnie-Herzégovine en légitimant l'existence de la République serbe, ils n'ont cependant pas admis que les frontières extérieures de la Bosnie-Herzégovine soient modifiées.»*^[25] En effet personne n'admis que le gain d'un territoire par la force et le massacre était légitime. La détermination difficile du taux de décès montra un total inimaginable qui s'éleva entre 60'000 et 250'000 de morts.

Kosovo

Pendant que la guerre faisait rage à l'ouest de la Yougoslavie, l'altercation au Kosovo entre les Serbes et les Albanais, ces derniers représentant la population majoritaire, se poursuivait de manière atténuée. Par méfiance face aux armements et chars menaçants de l'armée serbe, les Albanais se fixèrent à une politique de non-violence. Une politique qui n'apportait de pas de réelle solution, couplée au fait que les accords de Dayton n'avaient pas pris en compte la situation critique au Kosovo. Ainsi se construisit un mouvement de résistance au sein de la population kosovar. Cette tension emmagasinée pris une plus grande ampleur en 1996 lorsque la nouvelle armée de libération du Kosovo, l'UÇK, attaqua les forces serbes. Il faut noter que la situation kosovare était différente du fait que sa structure institutionnelle était constituée en grande partie sous une direction serbe. C'est-à-dire qu'une majorité serbe était à la tête d'institutions publiques. En 1997, la crise financière notable en Albanie entraîna un chaos accentué par le fait que *«les casernes de police et de l'armée furent désertées et des centaines de milliers d'armes se retrouvèrent en libre circulation dans tout le pays»*.^[26] Cela permit néanmoins l'armement de l'UÇK. A la suite de son dévoilement public, l'armée Kosovar gagna en soutien venant de la population. Ils débutèrent leurs actions de libération des zones sous l'emprise des forces serbes. La récurrence des altercations augmentait de jour en jour. La contre-attaque des Serbes fut d'une violence sans égale. Il va de soi que les bâtiments aux fonctions publiques, appartenant au régime serbe, ne firent pas parti des cibles. Leurs stratégies destructives visèrent les membres de l'UÇK, prenant ces derniers comme justification suffisante pour éradiquer des villages entiers. Un exemple flagrant fut le cas du village de Prekaz où le clan Jashari fut massacré par le *«passage d'artillerie lourde et des tireurs d'élite...»*.^[27] C'est alors

que la communauté internationale prêta plus attention à cette situation malheureuse. Ce n'est qu'au printemps 1998 que la guerre fut ouvertement déclarée. *«Si les forces serbes avaient au départ été surprises par les attaques sporadiques de l'UÇK, le nombre croissant de soldats et de policiers déployés au Kosovo et la stratégie de «terre brûlée» qu'ils appliquaient durant leurs opérations laissèrent peu de chance à l'UCK d'offrir une résistance valable»*.^[28]

Cette année-là fut marquée par l'hécatombe au sein du peuple kosovar à tel point qu'elle fut revendiquée comme une attaque humanitaire. Dans les mois qui suivirent 300'000 Kosovars avaient désertés leurs habitations. L'ONU pris des mesures de pression contre le gouvernement serbe et l'OTAN intervint à travers une campagne aérienne. Ils proposèrent un accord intermédiaire pour mettre fin aux affrontements mais la Serbie refusa à maintes reprises. L'action mise en œuvre se déroula en trois étapes. La première consistait à désactiver les bases militaires *«soit les rampes de missiles, les radars, les bases aériennes et les centres de commandement de l'Armée Yougoslave»*^[29]. L'objectif était d'arrêter les milices serbes mais la démarche fut vaine. Ils continuèrent en visant des infrastructures stratégiques notamment des routes, des ponts, des centres d'approvisionnement de l'armée et des raffineries. La troisième étape fut dirigée contre les propriétés diverses de Milosevic. L'OTAN bombarda Belgrade, ciblant toujours les zones emblématiques d'ordre public et d'importance pour les Serbes. Les discussions diplomatiques furent tenues en parallèle. La fin des bombardements arriva enfin à terme en juin 1999.

Malheureusement le combat éclata à nouveau en 2004. Le recours à une intervention internationale était inévitable face à un conflit interminable. En 2000, la République fédérale de Yougoslavie ne comptait plus que trois membres, la Serbie, le Monténégro et le Kosovo qui pâtissait d'un statut incertain. Il fallut attendre trois ans de plus pour que la Yougoslavie soit officiellement décomposée, 2006 marquant l'indépendance du Monténégro et 2008 celle du Kosovo.



Bilan

La guerre des Balkans est en fin de compte le résultat d'une confrontation de désirs nationalistes et ethniques, opposant un parti cherchant la démocratie et l'autonomie face à un autre voulant empêcher à tout prix la dissolution. De plus, ce fut la rencontre conflictuelle de deux points de vue, l'un percevant la Yougoslavie comme une constitution d'Etats autonomes, l'autre la voyant comme un Etat unitaire subdivisé. Le degré de violence s'amplifia au long des différentes étapes du conflit, débutant par des menaces politiques qui se transformèrent en revendications territoriales destructives en vue d'un élargissement de la possession serbe. De par ces faits, la guerre ethnique dissimulait une guerre de conquête sanglante.

L'agressivité militaire se mua en une soif aveugle d'anéantissement de la structure urbaine d'une civilisation. Ainsi l'éradication ethnique fit son apparition fatidique marquant l'assassinat d'une identité.

La destruction physique fut suivie de la destruction morale, ne laissant que l'humiliation et le désespoir prendre place face à une impuissance réelle. La liaison entre la notion de ville et de civilisation devient évidente dans la compréhension des motifs dissimulés derrière certaines guerres. *«L'épouvante de l'homme de l'Occident est compréhensible, car depuis plusieurs siècles déjà, il ne sépare pas, même étymologiquement, les notions de «ville» et de «civilisation».*»^[30] Ainsi se manifeste l'atrocité de la dévastation des villes qui s'apparente à l'extradition d'une population spécifique, l'anéantissement non seulement de l'extérieur mais également de l'intérieur, venant à l'encontre de tout sens d'urbanité. De nombreuses régions furent reconnues par la Communauté internationale en tant que victimes d'un crime de guerre. C'est le cas en Bosnie-Herzégovine des villes comme Sarajevo, Vukovar, Mostar et Banja Luka, ainsi qu'au Kosovo.

Ancrée dans un contexte très récent, la question du plan de rétablissement de la région de l'ex-Yougoslavie reste fortement actuelle. En effet, la phase de reconstruction est toujours en cours et ponctuée d'interventions morcelées. A l'issue de cette guerre il fallait *«reconstruire des ponts, des routes, des voies ferrées et des aéroports, remettre en état des centrales électriques, des réseaux téléphoniques, des raffineries de pétrole et des stations d'épuration des eaux, remettre en marche des usines, relancer les systèmes bancaires et monétaires» Sans aide internationale, la région ne peut pas s'en sortir.*»^[31] Plusieurs stratégies furent mises

13. ci-contre: Soldats de l'armée de libération du Kosovo gardent un pont bombardé au centre du Kosovo, 1999. Jan Grarup

en perspective par la Commission européenne qui estima les coûts de rétablissement à 6 milliards d'euros, à injecter chaque année, et qui serait libérés par la Banque européenne de reconstruction. L'Europe espérait ainsi pouvoir instaurer un nouveau plan Marshall inspiré de celui qui fut mis en place à la sortie de la Seconde Guerre Mondiale par les Etats-Unis.

Le plan de remise sur pieds ainsi que de la stabilisation de la région balkanique fut conjointement lié à leur adhésion à l'Europe. *«Utiliser la perspective d'intégration européenne pour encourager la coopération régionale a été une composante importante de cette réflexion.»*^[32] C'est alors que se mirent en place des stratégies de stabilisation, ASA (accords de stabilisation et d'association), dans lesquelles les pays des Balkans devaient s'engager en vue de leur annexion future. Un long processus de négociation et de délibération pris place à chaque demande d'adhésion. L'objectif était de pouvoir fonder *«un cadre général conçu pour aider la région à se stabiliser sur le plan politique et économique, tout en développant des liens plus étroits avec l'UE.»*^[33] C'était donc un pacte de collaboration internationale pour la remise sur pieds de la région Sud-Est de l'Europe. L'Union Européenne tint des collectes de fonds, 2,4 milliards d'euros, dans les années 2000 afin de débiter la démarche qui fut ciblée selon certaines priorités. Trois vecteurs étaient visés, la démocratisation et les droits de l'homme incluant le retour en masse des réfugiés, la reconstruction économique des infrastructures et des domaines privés et finalement le maintien de la sécurité de la région prônant la coopération et les accords bilatéraux entre les personnes d'influences, de l'homme politique au scientifique passant par les hommes d'affaires.

Pourtant malgré les nombreuses démarches prévues, les dix-sept années qui suivirent la guerre ne donnèrent pas de résultat concluant au niveau constructif. Cette phase n'atteignit pas de méthodologie homogène pour la région. Les problèmes internes persistant au sein des Balkans où les spectres des conflits passés perdurent dans les esprits. Les interventions ont certes permis de rétablir des infrastructures essentielles à certaines villes, mais elles restent ponctuelles et différentes selon le pays en question.

En Croatie on préféra passer sous silence le traumatisme vécu de la guerre yougoslave. Après son adhésion à l'Union Européenne en 2013, les stratégies se tournèrent vers une reconstruction visant la floraison d'un tourisme nouveau pour la région. Au moyen d'une nouvelle structure économique ouvrant la porte aux investisseurs étrangers, le secteur privé pris l'avantage sur le secteur public. Ainsi de nouveaux projets devinrent financièrement possibles et participèrent à la stabilisation du pays devenu plus sûr. Néanmoins, la Banque européenne de reconstruction et la Banque mondiale subventionnèrent tout de même les infrastructures routières, de chemin de fer, la télécommunication et des industries importantes du pays. La reconstruction de Dubrovnik fut la plus marquante de la Croatie. Effectivement, dès les premières attaques en 1991, elle fut

recensée dans la «*Liste du patrimoine mondial en péril*»^[34] puis inscrite plus tard au patrimoine mondial de l'Unesco. Une ville-musée aux allures médiévales qui, principalement grâce aux fonds étrangers, pu renaître de ses cendres. La reconstruction se déroula en respectant au mieux l'usage des techniques et matériaux traditionnels Croates en mettant la priorité sur la sauvegarde du patrimoine. De plus on y introduisit de nouvelles précautions antisismiques. Les traces d'impact sur certaines façades de la vieille ville furent conservées telles quelles en mémoire de leur sombre histoire. Au niveau des monuments certains furent restaurés par la ville-même malgré les manques de fonds.

En Bosnie-Herzégovine la guerre laissa sa marque dans la structure du pays devenu indépendant en 1992. Le territoire fut pendant le conflit divisé en deux entités : la Fédération de Bosnie-et-Herzégovine, englobant la population croate et bosniaque en Bosnie centrale et à Sarajevo, et la République serbe de Bosnie, constituée par une population serbe, à l'est du pays. La séparation ethnique resta alors d'actualité ce qui dégagait une certaine atmosphère emplie d'insécurité entre les différentes communautés. La Commission européenne tenta vainement de planifier un programme d'aide visant la récolte d'environ 5 milliards d'euros pour la région. Cela ne se déroula pas comme prévu. Pourtant en 1996 on arriva tout de même à mettre un accent sur une partie de la reconstruction des grandes villes : le rétablissement de leurs routes, la réédification de près de 15'000 logements, la réinstauration des écoles et infrastructures nécessaires comprenant les arrivées et évacuations d'eau, l'électricité et les chauffages dans les logis. Très vite se creuse un écart entre les grandes villes, prospères, et la périphérie urbaine qui les entoure. Un nouveau défi s'ajouta à la liste. Cela se transforma en une situation économique délicate, ponctuée d'une population qui désertait le pays petit à petit emmenant avec elle les intellectuels emplis de fatigue face à une situation qui n'avancait guère. Le taux de chômage battait son plein. L'écrivain Philippe Boulanger décrit la situation précaire d'un pays sous perfusion continue.

Une autre partie des projets de reconstruction fut entreprise par les municipalités qui récoltèrent les fonds provenant de communes avoisinantes et, dans certaines situations, de la communauté elle-même solidaire. Comme l'histoire a pu le retracer, la mise en place d'initiatives humanitaires ont vu le jour à la suite de nombreuses catastrophes, qu'elles soient d'origines humaines ou naturelles. Les initiatives redoublèrent d'envergure dans ce conflit des Balkans, notamment dans le cas de la Bosnie-Herzégovine et le Kosovo où la population souffra grandement de massacres. Comme l'UNESCO, elles préconisèrent la solidarité, l'union des efforts dans la reconstruction d'une patrie commune ainsi que d'offrir une aide aux populations dans le besoin.

Le rôle de la communauté internationale dans la reconstruction du Kosovo fut empoigné d'une façon différente.^[35] La situation désastreuse au Kosovo avait touché un seuil de violence tel que l'intervention des nations était devenue inévitable.

Les bombardements s'étaient arrêtés durant l'été 1999. La situation qui résulta de ce désastre humanitaire mena la communauté internationale, impliquant trente-neuf pays, à un engagement dans sa reconstruction. *«Ainsi, l'ONU, l'OTAN, l'OSCE, l'UE et d'autres organisations internationales ont désormais des pouvoirs et des responsabilités substantielles pour assurer l'administration du Kosovo et la sécurité de sa population, la province étant devenue depuis cette date un véritable protectorat international, malgré la déclaration d'indépendance du Kosovo au début février 2008 qui s'est traduite par un transfert progressif des pouvoirs onusiens et otaniens au gouvernement et aux institutions kosovars.»* L'objectif fut donc *"de bâtir une infrastructure politique pour une nation libérée"*^[36] tout en tenant compte de la cohabitation d'ethnies diverses dans la région. Il restait d'après le livre 10% des minorités nationales c'est-à-dire des Serbes, Monténégrins, Roms etc.

Pour assurer la sécurité la première intervention vint de l'OTAN et leur déploiement militaire sur le terrain kosovar. La reconstruction débuta aussitôt en mettant une priorité sur les infrastructures routières, les ponts ainsi que les habitations. Il était important de procéder à une opération de déminage des zones à risque. Les hôpitaux et les prisons étaient remis sur pieds tout en traitant tous les défis administratifs liés. Le Kosovo fut séparé en cinq parties, toutes attribuées à l'intervention d'un des Etats membre de l'OTAN.^[37] Au fil des mois, le calme retrouva sa place et les effectifs de soldats diminuèrent. Pourtant les violences refirent surface ce qui maintint la présence des troupes sur place. Trois grandes belligérances éclatèrent entre les camps d'ethnies rivales, les Albanais et les Serbes, se finissant par des émeutes, des incendies et des fusillades sanglantes. Malgré ces quelques événements tragiques, la petite criminalité diminua considérablement. Cela fut probablement dû à la création du Service de police du Kosovo qui fut notamment un des francs succès de l'intervention internationale. Par contre les crimes organisés restèrent un fléau pour la région comme le trafic de stupéfiants et d'êtres humains.

Les défis de la reconstruction du Kosovo ne touchèrent pas uniquement le bâti bien évidemment. Cela concerna également le rétablissement d'un système politique interne et de démocratie. Le secours à une population marquée et traumatisée par la guerre fut primordial, en facilitant une arrivée de l'aide humanitaire tout en maintenant un ordre public et en prévoyant la création d'une future autonomie de l'Etat kosovar tout en installant d'ailleurs les principes énoncés par

les droits de l'homme. De plus, il faudra prévoir le retour imminent des habitants réfugiés dans les pays voisins, en mettant en place des mesures d'accueil. L'aspect économique fit également partie du plan de reconstruction du pays. De nouvelles banques, des entreprises juridiques et de finance appurent petit à petit. Un début de relance pour une économie très faible.

Le Kosovo obtient donc son indépendance en 2008, reconnue par la majeure partie des pays membres de l'ONU, les Serbes n'en faisant pas partie. Aujourd'hui les tensions sont toujours palpables.

Sa reconstruction nécessite une réimplantation d'une structure administrative, politique et institutionnelle et moins d'une réédification des bâtiments publics qui étaient peu touchés durant le conflit. En ce qui concerne la reconstruction des habitations, elle se déroule de façon informelle et souvent financée par la diaspora kosovar. L'histoire de la reconstruction du Kosovo, qui est d'ailleurs toujours en cours aujourd'hui, montre la volonté d'une population fidèle à sa nation qui n'hésita pas à y retourner même sous les flammes d'une guerre non terminée. En effet en 1999, lors de la première intervention des forces aériennes de l'OTAN, une masse d'habitants rentrèrent malgré l'instabilité évidente de la situation de l'époque. La reconnaissance ainsi que le sentiment victorieux des Kosovars se manifeste dans leur désir d'ériger des statues à l'effigie de la puissance américaine dans des places symboliques et des nominations de rues dans la ville, puissance sans laquelle la décision d'une intervention aurait encore plus tardée. Mais la distanciation ethnique est toujours présente empêchant probablement le rétablissement profond du conflit.

«Peut-être faudra-t-il, lors de la reconstruction de Sarajevo et de la Bosnie-Herzégovine, élever en même temps ce temple illustrant la longue présence de l'Etat, de la culture, de la civilisation de la Bosnie-Herzégovine en Europe ? Peut-être aussi par défi envers les conquérants vaincus ; tout comme Varsovie détruite, remodelant les espaces et répondant aux besoins les plus vitaux, a reconstruit le symbole de sa résistance - la Vieille Ville - identique à celle que les fascistes avaient détruite de fond en comble ?»^[38]







04 LE MOYEN-ORIENT

GUERRE MEDIATIQUE

Printemps arabe et Terrorisme

04

La guerre en Syrie

Importance des nouvelles technologies



16. ci-dessus: un combattant fête une victoire contre le camp adverse, Alep, Syrie, août 2014. Narciso Contreras

17. ci-contre: ruines dans les villes de Syrie, 2016. Manu Brabo

Printemps arabe et Terrorisme

Nous ne pouvons pas aborder le thème de la guerre et de la destruction des villes sans évoquer les événements se déroulant dans le monde actuellement. La situation au Moyen-Orient est un conflit complexe incorporant de nombreux acteurs motivés par diverses priorités. Notre volonté n'est en aucun cas de rentrer dans un débat politique sur le sujet. Le conflit étant encore en cours, aucun recul n'est possible afin de porter un regard analytique, comme sur les guerres précédemment traitées, et nous ne prétendons pas avoir l'expertise pour le faire. Notre analyse de ce conflit se portera donc sur des faits afin de chercher à comprendre les enjeux actuels et le cadre dans lequel ils s'inscrivent. Grâce à l'analyse d'autres guerres survenues à des époques et dans des contextes différents, notre volonté est de mettre en lumière des enjeux communs ainsi que les différences visibles qui pourraient nous aider à formuler des réflexions pouvant servir dans les projets de reconstruction du monde tel qu'il est aujourd'hui.

Une introduction aux événements selon les informations disponibles à ce jour reste nécessaire pour replacer le contexte général et géographique, elle se veut objective et relate les faits de manière non-exhaustive.

La guerre en Syrie

La guerre en Syrie est un conflit armé en cours depuis 2011 sur le territoire syrien mais qui s'est répandu sous différentes formes hors de ses frontières. Il a débuté dans le contexte du Printemps arabe dans différents pays du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord par des manifestations populaires qui ont pris forme contre le régime en place. Elles varient d'ampleur et d'intensité en fonction des pays. Si par exemple en Tunisie ou en Egypte elles ont mené au

départ du dirigeant, en Libye la situation a tourné en guerre civile.

En Syrie, des manifestations populaires majoritairement pacifiques se sont organisées au début dans le pays pour revendiquer de plus grandes libertés. Elles ont été réprimées brutalement par le régime ce qui a entraîné la formation d'une rébellion armée, déclenchant une guerre civile entre pro et anti-régime.

Ce conflit est mené par de nombreux acteurs, chacun défendant des intérêts particuliers. Quatre groupes principaux s'affrontent sur le territoire syrien. Le régime de Bachar el Assad, de confession alaouite (dérivé du chiisme), à qui s'oppose les rebelles formés par différents groupes majoritairement sunnites, à cela s'ajoutent les Kurdes de Syrie et l'Etat islamique. D'autres acteurs viennent s'ajouter au tableau. La Turquie, membre de la coalition internationale, soutient les rebelles tout comme l'Arabie Saoudite et le Qatar, pays à majorité sunnite à l'image du camp qu'ils défendent. L'Arabie saoudite a ses propres intérêts en jeu car elle souhaiterait voir son plus grand ennemi régional, l'Iran, allié avec le régime syrien, affaibli. Le régime Assad est justement soutenu par l'Iran mais aussi par le gouvernement de Bagdad (Irak) et le Hezbollah libanais, majoritairement chiites. L'Iran a besoin de voir la Syrie conserver son gouvernement afin de pouvoir continuer ses interactions avec le Liban où se tient le Hezbollah.

Les Kurdes syriens ont le soutien des autres Kurdes de la région, principalement ceux implantés en Turquie, le PKK et ceux d'Irak, le PDK. S'ajoute à cela des intervenants internationaux comme la Russie qui soutient le régime syrien. Les russes interviennent officiellement pour attaquer l'EI mais ils bombardent également les zones d'occupation rebelles. Leur présence est liée à plusieurs éléments. D'abord se trouve la volonté de conserver le régime Assad car il est leur seul allié dans cette région, mais également de préserver leur base navale implantée en méditerranée et de limiter l'expansion de l'EI. Les Etats-Unis soutiennent les rebelles et les kurdes mais ils disent limiter leurs interventions aux bombardements de cibles de l'EI, malgré tout leur volonté est claire, ils veulent voir le régime Assad tomber. Ils font partie de la coalition internationale tout comme d'autres pays occidentaux, le Canada et l'Australie.

Un conflit se déroule au niveau de la Turquie qui se retrouve alliée des Kurdes par sa participation à la coalition mais qui bombarde leurs bases en Syrie et en Irak par peur qu'ils puissent former un grand Kurdistan autonome. Cet acte est bien sûr condamné par les autres membres de la coalition. Elle attaque aussi l'EI depuis que des attentats terroristes se sont déroulés sur son sol. La Turquie est un acteur de premier plan dû par sa position géographique qui en fait un pays d'accueil direct pour les réfugiés mais qui devient également le passage des étrangers ralliant l'EI. Les Kurdes quant à eux occupent aussi une posture biaisée, car l'intervention russe leur

apporte des avantages. En effet, ils empêchent la formation de zones rebelles sous protection turque en Syrie dans une zone qui leur porteraient préjudice étant donné leur occupation des territoires empiétant sur la frontière turque et syrienne et leur volonté d'étendre leur présence dans cette région.^[39]

Cet enchevêtrement d'acteurs différents ayant chacun ses motivations propres complexifie une situation politique interne à la Syrie déjà difficile à résoudre. Plus qu'une guerre civile, elle s'est muée en guerre par procuration entre des puissances régionales sunnites et chiïtes et plus largement entre des rivaux de longue date à savoir les Etats-Unis et la Russie. L'expansion du djihadisme complique encore la situation et exporte le conflit hors de la Syrie par la perpétration d'attentats. Ces attaques plutôt que de viser la destruction urbaine recherchent une symbolique, la propagation d'une idéologie, la diffusion de la peur par un sentiment d'insécurité dans le pays, dans la ville, pour provoquer la haine et la méfiance. On vise des gens dans leur vie quotidienne, dans des lieux banals, une terrasse de café, une salle de concert, un marché, une mosquée, un magasin, des événements particuliers comme une fête nationale, un marché de Noël. L'urbicide des villes prend ici une dimension inquiétante. La propagation de ce sentiment d'insécurité, touche tout le monde partout, ici, là-bas. Suite aux attentats d'Istanbul dans la nuit du 31 décembre et la mort de ressortissants de différents pays, le premier ministre libanais a résumé cela par «*Le terrorisme n'a pas de religion, il nous vise tous, il vise les gens qui aiment la vie*».^[40]

Les nouvelles technologies, machine dangereuse?

Une particularité de ces conflits est l'utilisation des nouvelles technologies et notamment des réseaux sociaux. Pour n'en citer qu'un, Facebook a été parmi les réseaux sociaux les plus utilisés dans les conflits s'étant déroulés durant le Printemps arabe. C'est en Tunisie que le phénomène a commencé, lors de la révolution de 2011, et qui s'est ensuite propagé dans la région. Internet a été largement utilisée à différentes fins, moyen de communication avec l'étranger, moyen de mobilisation, de géolocalisation. En Syrie en revanche la force mobilisatrice d'internet n'a pas été aussi forte et montre que les réseaux sociaux peuvent avoir des revers parfois tranchants. Yves Gonzalez-Quijano, ancien professeur de littérature arabe et spécialiste des cultures numériques dans le monde arabe, interviewé par le journal Le Monde aborde ces différents aspects. Selon lui, si les réseaux sociaux non pas servi à mobiliser la foule c'est parce que «*Les réseaux sociaux ouvrent des potentialités qui dépendent du contexte social et culturel dans lequel ils s'inscrivent. Dans une société autoritaire comme l'Egypte, un pluralisme relatif existait dans les médias. Il y avait une pratique déjà un peu structurée de l'activisme en*

ligne. En Syrie, il n'y avait pas d'opposition suffisamment articulée pour pouvoir être relayée sur Internet. Il n'y a pas eu de va-et-vient entre le combat politique et ce qui se passait sur le Web, du fait de la nature du régime syrien, particulièrement répressif. La complexité du terrain, et le fait que le Web syrien était peu développé, a créé un cocktail explosif où les discours de haine s'entre-alimentent de vidéos glaçantes de corps en morceaux, de tortures, et autres images invérifiables. La leçon de la Syrie, c'est qu'il faut des médiateurs, des structures pour recréer du sens dans la masse des données qui circulent. Il faut faire attention : à ce moment précis, dans le contexte de guerre civile en Syrie, les réseaux sociaux deviennent une machine dangereuse. Cela ne veut absolument pas dire qu'ils le sont dans l'absolu.»^[41] Cette technologie étant récente il n'y avait pas assez de recul pour en comprendre tous les aspects et en prédire toutes les conséquences. Elle était perçue avant tout comme un espace ouvert de dialogue et de partage facilitant la communication. En Syrie, le régime a laissé ces réseaux ouverts afin de s'en servir mais également afin de contrôler ce qui y circulait.

Les réseaux ont servi à des fins de propagandes dans les deux camps. Le régime syrien l'a allègrement utilisé à des fins de communication auprès des partisans et de la communauté internationale. Facebook, Twitter, YouTube, Instagram, Bachar al-Assad et sa famille s'illustrent dans des scènes banales, dans la foule, en compagnie d'enfants malades donnant une image de normalité impossible à mettre en parallèle des images de déchirements et de guerre qui inondent les nouvelles tous les jours. Internet est la nouvelle scène de communication politique. Cela dit les combattants de l'Etat islamique l'ont eux aussi bien compris, les réseaux sociaux sont utilisés à des fins de propagande, de communication, de recrutement.^[42]

De nombreuses personnes sur place se servent des réseaux, souvent sous couvert de pseudonymes afin de communiquer leur quotidien à l'extérieur des zones de guerre. C'est le cas de la petite fille Bana al-Abed qui relate son quotidien en direct d'Alep avec l'aide de sa maman sur Twitter par le biais de messages, photos et vidéos. Des centaines de milliers d'abonnés suivent chaque jour les événements meurtriers rythmant la vie de la petite fille. Certains accusent le compte d'être un faux et de n'être qu'un outil anti-régime et anti-russe, la petite fille demandant explicitement aux deux dirigeants d'arrêter les bombardements. Il est toujours difficile de tirer le vrai du faux, des cas avérés de faux comptes alimentant les doutes.^[43]

Malgré tout, internet change la donne vis-à-vis des guerres précédentes. Les informations se propagent très vite, parfois trop vite. Les sources sont infinies, les vraies informations et les fausses se côtoient, les mauvaises interprétations, les détournements d'images sont monnaies courantes. Il est en effet facile de faire croire qu'une manifestation importante se prépare,

incitant la foule à se déplacer et ainsi créer le soi-disant événement pas cette mobilisation truquée ou le choix du cadrage qui montre une foule amassée alors qu'en réalité seul un petit groupement de personnes était présent. Mais la tricherie et le mensonge ne sont pas des nouveautés en soi. Durant la Deuxième guerre mondiale, le gouvernement américain passa sous silence le revirement de sa stratégie militaire qui visait plus de civils que de cibles stratégiques afin d'éviter le soulèvement populaire à l'encontre de la guerre. Mais dans un contexte où les médias étaient en nombre limité, il était plus facile de contrôler l'information. Aujourd'hui le défi n'est pas dans le fait de trouver les informations mais de délier le vrai du faux dans une masse de données sans fin.



18. dégâts causés sur le de Palmyre, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, avril 2016. DGAM/iconem, UNESCO

Bilan

Cette guerre qui dure maintenant depuis plus de six ans, a fait de nombreux dégâts et victimes. Les chiffres varient d'une source à l'autre, mais il y aurait entre 250'000 et 470'000 victimes. Cette estimation inclut les morts liés directement aux attaques mais aussi dus au manque de nourriture, au froid, au manque de soins médicaux, aux maladies dues aux mauvaises conditions de vies. Selon le Centre syrien pour la recherche sur les politiques, la guerre aurait fait 470'000 victimes et 1.88 million de blessés, représentant 11.5% de la population syrienne qui aurait été tuée ou blessée durant le conflit.^[44] De nombreux habitants ont dû fuir leur logement, leur ville voire le pays. Plus de 6 millions de Syriens sont déplacés à l'intérieur du pays même^[45] et plus de 5 millions^[46] ont fui à l'étranger. Selon le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), le nombre de réfugiés dans la région est estimé à 4.8 millions dont 40% ont moins de douze ans.^[47] La Turquie accueille 2,7 millions de Syriens selon les recensements du HCR, au Liban c'est 1 million de personnes, plus de 600'000 en Jordanie, 25'000 en Irak et 100'000 en Egypte.^[48]

Du côté des destructions matérielles, le bilan lui aussi est lourd. La Syrie possède un patrimoine architectural, urbain et archéologique exceptionnel. Selon le site officiel de l'UNESCO *«Il est prouvé que les biens du Patrimoine mondial syrien sont utilisés à des fins militaires et sont l'objet de bombardements ciblés et d'explosions délibérées ainsi que de fouilles illicites de grande ampleur, de destructions intentionnelles, de construction illégales, et d'occupation humaine temporaire.»*^[49] C'est le cas par exemple du site de Palmyre, situé au nord-est de Damas et qui abrite les ruines monumentales d'une ville antique où se retrouve une architecture aux influences gréco-romaine, auxquelles s'allient les traditions locales et des influences perses.

En avril 2016, une équipe de l'UNESCO s'est rendue sur place pour évaluer les dégâts qui sont considérables : actes de destruction délibérée, pillage, présence de mines sur les sites archéologiques rendant l'accès impossible à divers endroits. Les villes paient également un lourd tribut dans cette guerre. De nombreux bâtiments inscrits au patrimoine mondial ont été endommagés. Pour ne citer que quelques exemples, l'ancienne ville de Damas et sa Grande Mosquée des Omeyyades, le théâtre romain du 2ème siècle de la ville de Bosra, la vieille ville d'Alep située au cœur des combats. Les destructions de patrimoine ne sont pas une nouvelle mode, elles étaient appliquées dans le cadre des guerres de Yougoslavie afin de procéder au massacre systématique de la population et du patrimoine culturel qui lui était lié. Outre les monuments classés, le tissu urbain a largement souffert des affrontements. Un syrien sur deux

aurait été contraint de quitter son domicile. La ville d'Alep a été particulièrement touchée par les bombardements, les deux camps se disputant le contrôle du territoire. Dans les récents événements fin 2016, La coalition russo-syrienne a lancé une campagne de frappes aériennes à l'encontre de la vieille ville d'Alep, contrôlée par l'opposition. La deuxième ville du pays est très endommagée, en particulier la zone est entre les mains des rebelles, reflétant les attaques du régime à leur encontre. Les cibles choisies ne sont pas stratégiques ou militaires mais visent délibérément des quartiers occupés par des civils. Ces actes sont considérés comme des crimes de guerre selon l'organisation non-gouvernementale internationale Human Rights Watch.^[50] Selon les rapports de l'OMS, les systèmes de santé syriens comptent de nombreuses attaques, «*l'Union des organisations de secours et soins médicaux (UOSSM) a dénombré 117 attaques sur des infrastructures médicales d'Alep entre mars 2011 et novembre 2016.*»^[51]



19. ci-dessus: passage à travers un trou dans une barrière de barbelés entre la Serbie et la Hongrie, août 2015. Warren Richardson

20. page suivante: crépuscule sur des ruines du quartier rebelle de la ville d'Alep, Syrie, 2014. Narcisco Contreras





Notes

- [1] MICHAUD, Yves. *La violence*. Collection "Que sais-je?", éditions PUF, Paris France, édition originale de 1986, p.54
- [2] Cit. Op. 1, p.7
- [3] ALLIEZ Eric et LAZZARATO Maurizio. *Guerres et capital*. Editions Amsterdam, 2016.
- [4] La Wehrmacht: armée allemande sous le Troisième Reich, elle était composée de l'armée de terre, de l'air et de la marine de guerre. wikipedia.org
- [5] La Luftwaffe: armée de l'air allemande, ici désigne celle de l'Allemagne sous le Troisième Reich. wikipedia.org
- [6] BOURNEUF Pierre-Étienne. *Bombarder l'Allemagne, L'offensive alliée sur les villes pendant la Deuxième Guerre mondiale*. Graduate Institute Geneva, Presses Universitaires de France. Paris, France. 2014. p. 210.
- [7] Ibid. p.211. citation de Max Hastings
- [8] Ibid. p. 214
- [9] Ibid. p.255
- [10] LUKIC, Renéo. *La désintégration de la Yougoslavie et l'émergence de sept états successeurs (1986-2013)*. Editions Hermann, Presses de l'Université Laval, France, 2014, p. 179
- [11] Ibid. p. 183
- [12] Op.cit.10, p. 204
- [13] LEGENDRE-DE KONINCK, Hélène. *Dubrovnik : l'urgence de reconstruire*. www.erudit.org, revue Vie des Arts, vol 38, n° 151, 1993, p.50-53
- [14] Op.cit.10, p. 220
- [15] Op.cit.10, p. 219
- [16] Op.cit.10, p. 231
- [17] Op.cit.10, p. 235
- [18] Op.cit.10, p. 237
- [19] STRAUS Ivan. *Sarajevo, l'architecture et les barbares*. 1994 Édition du Linteau, 52 Rue de Douai, 75009 Paris, p.146
- [20] Ibid. p. 86
- [21] Op.cit.19, p. 85
- [22] Op.cit.19, p. 106
- [23] Op.cit.10, p. 268
- [24] Op.cit.10, p. 278
- [25] Op.cit.10, p. 349
- [26] Op.cit.10, p. 356
- [27] Op.cit.10, p. 358
- [28] Op.cit.10, p. 359
- [29] Op.cit.10, p. 379
- [30] Op.cit.19, p. 159
- [31] SCHWARTZBROD Alexandra. *La course aux travaux est ouverte. La reconstruction de la Yougoslavie aiguise les appétits en Europe*. liberation.fr, 18.06.1999, consulté le 10.12.2016

- [32] La documentation Française. *L'action européenne face aux guerres dans les Balkans 1991-1999*. ladocumentationfrancaise.fr, 01.02.2008, consulté le 10.12.2016
- [33] Ibid.
- [34] LEGENDRE-DE-KONINCK Hélène. *Dubrovnik: l'urgence de reconstruire*. erudit.org, revue Vie des Arts, vol 38, n° 151, 1993, p.50-53, consulté le 10.12.2016
- [35] Op.cit.1, p. 399
- [36] Ibid.
- [37] Op.cit.1, p. 400
- [38] Op.cit.10, p. 175
- [39] FATTORI Francesca, GRANDIN Jules, HOLZINGER Flavie, OLIVIER Henri, WALTHER Donald et PAPIN Delphine. *Comprendre la situation en Syrie en 6 minutes*. lemonde.fr, 27.10.2015, consulté le 06.01.2017
- [40] EID, Joseph. *Du Liban à la Tunisie, derniers adieux aux morts de l'attentat d'Istanbul*. 24matins.fr, 03.01.2017, consulté le 06.01.2017
- [41] MORIN, Violaine. *Dans une guerre civile, les réseaux sociaux deviennent une machine dangereuse*. lemonde.fr, 14.03.2016, consulté le 05.01.2017
- [42] LE DOUARAN, Marie. *Marketing et réseaux sociaux : la communication de pro des djihadistes de l'EILL*. leexpress.fr, 19 juin 2014, consulté le 05.01.2017
- [43] cette remarque fait allusion au cas de la fausse bloggeuse de Damas, personnage de fiction derrière lequel se cachait un homme américain. Malgré ses bonnes intentions, son action a pu porter préjudice à de vrais blogueurs. article de SALLON, Hélène. *La bloggeuse de Damas Amina A. était... un Américain*. lemonde.fr, 13.06.2011, consulté le 06.01.2017
- [44] ces chiffres ont été rapporté par le site de la RTS (Radio Télévision Suisse) d'après le rapport du Centre syrien pour la recherche sur les politiques au début de Février 2016. *Cinq ans de guerre en Syrie : les chiffres qui révèlent l'horreur*. rts.ch, 11.02.2016, consulté le 06.01.2017
- [45] Ibid.
- [46] MOUTERDE, Perrine. *Réfugiés syriens : les chiffres de l'accueil en France*. lemonde.fr, 15 mars 2016. consulté le 06.01.2017
- [47] ces chiffres ont été rapporté par le site de la CONFEDERATION SUISSE. *Crise humanitaire en Syrie*. sem.admin.ch, 22 avril 2016, consulté le 06.01.2017
- [48] HCR. *Urgence en Syrie*. unhcr.org. 07.11.2016, consulté le 06.01.2017
- [49] UNESCO. *Héritage Syrien, patrimoine bâti, mobilier, immatériel*. unesco.org, consulté le 6 janvier 2017.
- [50] HUMAN RIGHTS WATCH. *Russie / Syrie : Crimes de guerre liés aux bombardements d'Alep*. hrw.org, 1 décembre 2016, consulté le 06.01.2017
- [51] MATHIEU Luc, DORMAN Véronique, KODMANI Hala, et MOULLOT Pauline. *Alep : faux et usage de faux*. liberation.fr, 16 décembre 2016, consulté le 06.01.2017

Iconographie

image de couverture: US National Archives and Records Administration. wikipedia.org, consulté le 05.01.2017
https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombardements_strat%C3%A9giques_durant_la_Seconde_Guerre_mondiale#/media/File:%22Photograph_made_from_B-17_Flying_Fortress_of_the_8th_AAF_Bomber_Command_on_31_Dec._when_they_attacked_the_vital_CAM_bal_-_NARA_-_535712.jpg

1. DUWEL Jörn et GUTSCHOW Niels. *A Blessing in Disguise, War and Town Planning in Europe 1940-1945*. DOM Publishers, Berlin, 2013. p.9
2. Crédit: REUTERS/Robert F. Sargent/US National Archives/Handout via Reuters. «*Les paysages du Débarquement en photos, en 1944 et aujourd'hui*». Slate.fr. Consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.slate.fr/grand-format/paysages-debarquement-photos-1944-aujourd'hui>.
3. Crédit: REUTERS/National Archives of Canada/Handout via Reuters. *Les paysages du Débarquement en photos, en 1944 et aujourd'hui*. Slate.fr. Consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.slate.fr/grand-format/paysages-debarquement-photos-1944-aujourd'hui>.
4. SAYAG Alain. *Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)*. Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011. p.58
5. SAYAG Alain. *Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)*. Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011. p.22
6. SAYAG Alain. *Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)*. Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011. p.40
7. SAYAG Alain. *Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)*. Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011. p.24
8. PETRUSSOV Georgi, Berlin, mai 1945, collection de la Berlinische Galerie, Berlin. tiré du site : *L'art à Berlin depuis 1945. La reconstruction de Berlin au lendemain de la guerre - Débats sur le modernisme et division urbanistique de la ville*. <https://sites.google.com/site/artberlin1945/reconstruction-et-separation>
9. LA AMENA BIBLIOTECA DE REDFIELD HALL. *Día Internacional de la Biblioteca*. octobre 2011.
<http://bibliotecaredfieldhall.blogspot.ch/2011/10/dia-internacional-de-la-biblioteca.html>
10. Arh : magazine for architecture, town planning and design. *Warchitecture*. Edition: Sarajevo, Bosnia-Herzegovina : Association of Architects Sarajevo, 1993
11. GODDARD Wade. *Enclave*. War Photo Limited. Aug 1st - 21st Sept 2013, consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.warphotoltd.com/exhibitions/enclave29>.
12. GODDARD Wade. *Enclave*. War Photo Limited. Aug 1st - 21st Sept 2013, consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.warphotoltd.com/exhibitions/enclave29>.
13. GRARUP Jan. *A Decade of War*. 1st April - 19th July 2004. War Photo Limited. Consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.warphotoltd.com/exhibitions/a-decade-of-war2>.
14. JONES Jon. *A Decade of War*. 1st April - 19th July 2004. War Photo Limited. Consulté le 10 janvier 2017.
<http://www.warphotoltd.com/exhibitions/a-decade-of-war2>.
15. Crédit: REUTERS. «*In the shadows of Syria's snipers*». DAWN.COM, 31 mars 2015.
<http://www.dawn.com/news/1173037>
16. CONTRERAS Narciso. *Syria's war, a journal of pain*. 1st May - 17th Aug. 2014. War Photo Limited. Consulté le 10

janvier 2017. <http://www.warphotold.com/exhibitions/syrias-war32>

17. BRABO Manu, 2016?« L'Arabie saoudite n'est pas intéressée par la paix en Syrie ». Consulté le 10 janvier 2017. <https://fr.sputniknews.com/international/2016/05/10/20764955-arabie-saoudite-syrie/>.

18. « Patrimoine bâti | UNESCO ». mai 2016. Consulté le 10 janvier 2017. <https://fr.unesco.org/syrian-observatory/patrimoine-b%C3%A2ti>.

19. par Warren Richardson, Australien août 2015

<https://www.worldpressphoto.org/collection/photo/2016/spot-news/warren-richardson>

20. CONTRERAS Narciso. *Syria's war, a journal of pain*. 1st May - 17th Aug. 2014. War Photo Limited. Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotold.com/exhibitions/syrias-war32>



ARCHITECTURE EN GUERRE - VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

Livret 2 - Etat De Reconstruction

DUBOCHET Elea, MAHFOUZ Amira

ARCHITECTURE EN GUERRE

VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

Livret 2 - Etat De Reconstruction

image de couverture: Bombardement américain sur Courbevoie, 31 décembre 1943. Photo a été prise depuis un avion du Bomber Command.

ENONCE THEORIQUE DE PROJET DE MASTER
PROFESSEUR DE SUIVI YVES PEDRAZZINI

DUBOCHET ELEA ET MAHFOUZ AMIRA

ARCHITECTURE EN GUERRE

VERS UNE RECONSTRUCTION HUMAINE

Livret 2 - Etat De Reconstruction

EPFL JANVIER 2017

TABLE DES MATIERES

00	Rétrospective	
01	Vers un manifeste, sous l'angle architectural	10 - 33
	<i>Lieu d'intervention</i>	
	<i>A l'échelle du tissu urbain</i>	
	<i>Théories visionnaires des architectes</i>	
	<i>A l'échelle de l'édifice</i>	
	<i>La place de l'architecte</i>	
02	Cas d'étude	34 - 75
	<i>Beyrouth</i>	
	<i>Berlin</i>	
	<i>Mostar</i>	
03	Vers un manifeste, sous l'angle sociologique	76 - 107
	<i>Diagnostic des circonstances</i>	
	<i>Un rôle guérisseur à l'architecture</i>	
	<i>Médiatisation d'une reconstruction iconographique</i>	
	<i>Dégâts Psychologiques</i>	
	<i>Implications politiques</i>	
	<i>L'engagement social de l'architecte et la communauté</i>	
	<i>L'implication humanitaire</i>	
	<i>La question du réfugié</i>	
	<i>Dimension éducative</i>	
	<i>Vers une désillusion</i>	
	<i>Bilan</i>	
04	Manifeste	108 - 115



00 Rétrospective

Le livret 1 a pu mettre en exergue l'intensification de la violence au sein des guerres déclarées durant ces 50 dernières années. La figure urbaine est devenue l'ennemi des assaillants aériens, extradant tout élément constitutif d'une civilisation. Le terme d'urbicide est une notion que François Chaslin utilisa pour décrire le génocide des villes, un néologisme apparu après les événements en ex-Yougoslavie introduit par l'architecte croate Bogdan Bogdanovic. La ville et ses édifices iconiques ainsi que ses habitants deviennent les cibles stratégiques de la guerre. La mémoire des villes se retrouve anéantie.

Chaslin décrivait le phénomène d'urbicide apparu lors de cette guerre en Yougoslavie : *«comme si la ville était l'ennemi parce qu'elle permettait la cohabitation de populations différentes et valorisait le cosmopolitisme »*^[1]

Derrière chaque guerre qui implose se cache le spectre d'un conflit ancré dans le passé. La connaissance de l'histoire des villes serait un outil essentiel pour anticiper les guerres à venir. La résolution des conflits à la source serait tout de même l'option la plus efficace afin d'éviter l'effet « boule de neige » des tensions emmagasinées. Pourtant cela reste une réflexion emplie d'optimisme face à des situations trop complexes et imbriquées dans d'innombrables paramètres, enjeux et acteurs qu'aucune solution idéale n'existe véritablement. En fin de compte l'empreinte du passé ne peut s'effacer. Pour l'heure la stratégie de reconstruction et de rétablissement des villes semble la plus convaincante et la plus concrète pour venir en aide à ces pays et populations effondrés.

Ce second livret cherchera à faire ressortir les stratégies de reconstruction sous l'aspect architectural, urbain et social, nécessaires pour le rétablissement des zones saccagées. Un cadre qui voit naître la rencontre de différents domaines unissant leurs efforts en vue d'un objectif commun. Afin d'approfondir les stratégies sur le terrain, trois cas d'études seront présentés dans le but de pouvoir apprendre des réussites mais aussi des erreurs de situations concrètes déjà réalisées. Nous présenterons donc le cas de Berlin, Mostar et Beyrouth, trois villes présentent sur la scène reconstructive de ces dernières décennies.

01

Lieu d'intervention

A l'échelle du tissu urbain

Théories visionnaires des
architectes

A l'échelle de l'édifice

La place de l'architecte



2. Ci-dessus: Perspective sur la
rue Trave, Lübeck, 1942

3. Ci-contre: Vue de la Fischer-
grube, Lübeck, 1942

01 VERS UN MANIFESTE

SOUS L'ANGLE ARCHITECTURAL

Un premier appel à la reconstruction



01 Un premier appel à la reconstruction

Dans la première partie nous aborderons les différentes priorités à définir lors de la reconstruction et de la restauration, les choix et stratégies auxquels l'architecte et l'urbaniste doivent faire face ainsi que le contexte dans lequel ils s'inscrivent.

Par son passage fracassant, une guerre sème le trouble derrière elle dans le pays en question. Comme ont pu le démontrer les conflits étudiés dans le précédent livret ainsi que l'expérience retranscrite dans le livre de l'architecte Esther Charlesworth *Architects without frontiers, war, reconstruction and design responsibility*, on observe qu'il est nécessaire d'établir un bilan et l'état des lieux de la dévastation, et de chercher à comprendre tout ce qui pouvait constituer la ville telle qu'elle était à tous les niveaux. Tout débute par la remise en conformité d'un système politique stable pour la région. Le choix de ce nouveau système politique va soit préserver en quelque sorte la forme passée soit prendre une tournure nouvelle, ce qui orientera ensuite indéniablement la reconstruction de la région. Par la suite, l'objectif serait de rendre viable la ville ruinée. Toute planification devient bien évidemment possible à condition d'évacuer au mieux les gravats et tous résidus du drame. L'urgence se concentre vers les soucis de gestion et d'évacuation des déchets dans les villes car ils affectent directement les conditions d'hygiène des habitants. Il faut également assurer au plus vite un système d'arrivée d'eau potable afin d'éviter les contaminations tout en mettant en place le nécessaire afin de rétablir un minimum le niveau de santé de la région. Cela implique la construction d'hôpitaux et de structures de prise en charge des blessés et des malades. Par ailleurs, il faut assurer les prestations de service élémentaires tels que l'accès à la nourriture, aux habits et produits de première nécessité aux ménages. Les réseaux de transport ne doivent également pas être délaissés puisque toute circulation et intervention dépend de l'accessibilité aux sites en question.

Le retour des réfugiés et la présence des victimes restées sans abri sont à prévoir dans l'immédiat en édifiant et restaurant des quartiers d'habitations salubres. L'essentiel de la reconstruction devra se concentrer également sur les infrastructures élémentaires comme le système d'arrivée en électricité et chauffage.

La détermination des voies constructives et de restauration qui suivent reste une partie délicate puisqu'il faut établir des priorités propres à chaque pays sortant de cette épreuve fatidique. Soit l'on prend le parti de reconstruire à l'identique, soit un renouveau urbain s'impose. Chaque situation est intimement liée à son histoire et sa culture spécifique comme le souligne Charlesworth, et ne peut donc pas suivre de systématique universelle.^[2] L'essentiel est de définir par où commencer.

Lieu d'intervention

L'état des lieux est le premier pas à effectuer sur le site au paysage en ruine. L'issue d'une guerre dévoile ce qui reste du tissu urbain, des infrastructures et si le territoire est subdivisé ou subit toujours la répercussion des tensions ethniques.

L'étude de l'architecte met en valeur l'importance et la pertinence du choix spécifique du site à remettre sur pieds. Effectivement ce site est primordial, dévoilant la capacité réparatrice et d'apaisement des tensions en vue d'un rétablissement et le dessin d'une trame urbaine future ; en somme un premier pas vers la paix. Certaines stratégies de la reconstruction ont la fâcheuse tendance à vouloir impérativement redessiner l'image médiatique du pays, mettant leur dévolu sur les lieux d'attrait culturels et iconiques plus que d'axer le projet de restauration dans une vision à long terme. Ces objectifs terminent fréquemment dans la reconstruction des cœurs historiques des villes cachant parfois des aspects moins éthiques dans la conservation du patrimoine architectural au profit de l'image à l'internationale. Beyrouth est un exemple représentatif de ce cas de figure, d'un choix de reconstruction à la suite de la guerre au Liban. L'identité du centre-ville rétabli devient le symbole politique d'unification pour la région et se veut devenir un modèle pour les structures urbaines avoisinantes du Moyen-Orient. Pourtant cette intervention recèle de tensions subsistantes du passé, masquées par l'artifice de la construction. La reconstruction du noyau de la vieille ville de Sarajevo en Bosnie-Herzégovine en est aussi un exemple. D'autres interventions plus ponctuelles et ciblées se forment à l'échelle de l'édifice, possédant la capacité d'affecter positivement une ville accidentée en termes d'apaisement social, politique et médiatique vers le retour à la paix. Les points suivants développeront ces stratégies. La réouverture du Reichstag et de la Porte de Brandebourg à

Berlin, ou la reconstruction du pont Stari Most à Mostar sont des exemples représentatifs d'une telle intervention. En remontant à la Seconde Guerre Mondiale, la France se montre comme un exemple mettant en évidence l'importance du choix géographique des sites reconstruits. Cela s'est déroulé à la suite de sa défaite humiliante face à l'Allemagne en 1940, lorsque la France décida d'entreprendre la reconstruction identitaire de quatre villes emblématiques du riche patrimoine français : Orléans, Gien, Sully-sur-Loire et Châteauneuf-sur-Loire.^[3] L'objectif était de riposter symboliquement contre l'occupation allemande. D'une façon similaire, au Royaume-Uni l'entreprise de reconstruction des zones ravagées débuta elle aussi avant même que la guerre ne soit terminée. Une façon provocatrice et spéculative de marquer un triomphe proche du but.

Il est donc inéluctable que le rôle de l'architecture ne se limite guère à la reconstruction. Elle arbore un potentiel de redéfinition de l'identité culturelle du pays, un atout majeur pour le nouveau pouvoir politique en pleine relance ainsi que la restauration de ce qu'il subsiste du patrimoine. Le parti pris de rétablir les édifices et centres symboliques permet la manifestation de la clôture du conflit et diffuse concrètement le retour à la prospérité. Non seulement cela rassure une population désorientée mais permet aussi d'attirer les aides financières internationales, cruciale pour la régénération économique.

Par contre, le tissu urbain alentour et situé en périphérie, ne doit pas être négligé malgré son état déstructuré. En effet, il est vrai que les zones parfois les plus conflictuelles et séparatistes durant la guerre se transforment symboliquement en zone possédant un riche potentiel de consolidation et de réconciliation : « *Depuis des lignes de contention aux zones de connexion* »^[4]. Il faudrait bien évidemment que cela succède aux dialogues et accords des différents partis en question pour assurer la sécurité générale. L'étude de cas au présentée au prochain chapitre illustre concrètement de telles situations qui se sont déroulées à Berlin, Mostar et Beyrouth. On ne se concentre souvent pas assez sur ces zones tempétueuses de division, adressant timidement des remises en état qui restent superficielles. Ainsi les ravages infligés par les guerres transforment ironiquement les sites en zone aux forts potentiels futurs. La ville, que Michel Foucault décrit comme fruit d'une « hétérotopie »^[5], se régénère en se transformant en laboratoire d'expérimentations diverses. Cela permet la renaissance d'une structure urbaine matériellement reconstruite. Une lecture nouvelle d'un pays s'ouvre, étendant l'analyse sur l'entier du territoire, stabilisant les réseaux économiques politiques et sociaux. En élargissant le cadre étudié, la ville endommagée devient lieu de remise en question essentielle pour toute la région. La réflexion atteint une dimension spécifique visant la résolution ainsi que l'apaisement des tensions à la source. La durabilité de l'intervention devient alors impérative.

A l'échelle du tissu urbain

Il est important de se remémorer que la conception urbaine est une notion qui trouve ses débuts seulement à la moitié du 21^{ème} siècle. Louis Sert est probablement celui qui en énonce les principes fondamentaux qui ont tendance à être regrettamment oubliés de nos jours. D'après lui, l'urbanisme représente en quelque sorte un terrain de convergence de diverses disciplines telles que le paysagisme, l'architecture et la planification qui ont un dessein commun : la formation de la ville. Un domaine qui dirige ses efforts dans la compréhension et le prolongement, homogène ou différent des grilles urbaines, des liens contextuels ainsi que de la restructuration des espaces dits interstitiels.

L'urbanisme clarifie la grille de lecture d'une civilisation, mettant en évidence les enjeux et les possibilités de réédification. C'est grâce à la prise en considération de la progression historique de la trame ainsi que de son état actuel qu'elle devient une étape décisive du projet.

La violence urbaine manifestée continuellement fait partie intégrante de la relation conflictuelle qui a depuis toujours existé entre l'architecture et la guerre. Cette désintégration continue des édifices mêlés aux altercations armées est manifestement inévitable dans le processus de formation des villes. Afin de débiter tout chantier de reconstruction il devient nécessaire d'orienter la stratégie : soit l'on cherche à retrouver l'image de l'architecture du passé, soit l'on assume une intervention prônant une architecture moderne.

L'étude stratégique peut pivoter selon trois notions urbaines :

Fac-similé : [nm]

Copie, reproduction, imitation exacte d'une écriture, d'un dessin, d'un tableau, etc.^[6]

Table Rase : [nf]

tout recommencer sans prendre en compte le passé^[7]

Palimpseste : [nm]

Parchemin dont la première écriture, grattée ou lavée, a fait place à un nouveau texte^[8], la trace de l'ancien subsiste

Dans un objectif de « fac-similé » c'est le retour aux traces du passé qui est recherché, décrite comme une méthode historique. Une reconnexion avec l'architecture locale par le biais de moyens constructifs modernisés. Cette direction choisie permet à la ville de marquer sa victoire face à l'ennemi, prônant fièrement un retour à l'état de quiétude avant le conflit. L'identité nationale restaurée, l'étape de guérison d'une société traumatisée débute. Comme précédemment énoncé la reconstruction inspirée du passé devient un atout politique majeur donnant à nouveau une crédibilité et une stabilité face à un peuple qui recherche de l'espoir pour le futur du pays. Ce fut la méthode choisie pour le rétablissement de la ville de Varsovie, de Dresde, du centre de Sarajevo tout comme de la vieille ville de Mostar. Ce processus reconstructif est contestable de par son objectif de reproduction aveugle de l'histoire passée. De ce fait il sera continuellement ponctué de jugements sélectifs articulés autour de deux points, ce qui se reconstruit s'opposant à ce qui se réinterprète. Malheureusement, c'est précisément ce qui rend tant discutabile et ouvert aux débats tout choix d'intervention. Un exemple serait celui de la reformation du centre de Varsovie revenu à une forme plus proche de ce que l'ancien gouvernement souhaitait plutôt qu'à son image réelle avant la guerre.

Le principe de la table rase est souvent la voie sélectionnée lorsque l'ampleur des dégâts est telle que les vestiges restants de la ville deviennent inexploitable. Lors de l'étape finale de la Seconde Guerre mondiale, c'est ce qui s'est déroulé à Rotterdam à la suite de son bombardement massif rasant la ville. Cette opération, malgré son caractère fortement radical, offre aux concepteurs une possibilité voire même une chance nouvelle de dessiner une perspective innovatrice à la ville, inaugurant par la même occasion l'ouverture d'un champ expérimental de théorisations diverses venant de grandes figures architecturales. Ce mouvement considéré moderniste s'est heurté à de nombreuses contestations venant de personnalités aux tendances conservatrices et régionalistes. Elles perçoivent la table rase comme un manque de considération et de respect aux fragments du passé.

A Berlin le débat entre historicisme et modernisme s'est présenté de manière véhémement, *« c'est aussi à Berlin que se développe la contestation de l'effacement de la trame historique de la ville bombardée au profit d'une ville moderne hors-sol, l'opposition à la toute-puissance du dogme de la modernité infrastructurelle, et surtout la mise au point de techniques alternatives de rénovation urbaine plus respectueuses à la fois de la dimension d'urbanité de la vie des habitants, de l'esthétique historique et de la morphologie urbaine qui s'y rattache. »*^[9] Sous la direction du chef de la planification Hans Stimmann dès 1970, la ville est devenue rapidement la manifestation d'une reconstruction hétérogène, conférant alors une diversité architecturale sans égale à la ville. Une atmosphère compétitive s'est même créée entre l'est et l'ouest berlinois.

5. Raid aérien sur une zone résidentielle dense, Hambourg, 1945





Le docteur de l'Institut d'Urbanisme de Paris Rémi Baudouin ponctue le débat en 1990 suggérant que « *Le travail de l'architecte-reconstructeur est défini sur les bases d'une réconciliation de la tradition et du moderne en refus à la fois de l'architecture déracinée et d'un démarquage banal et superficiel.* »^[10]

Le sens de la ville-palimpseste a été explicité par le grand nomade intellectuel André Corboz dans son œuvre *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*. A. Corboz percevait la ville comme une lecture scientifique du tissu urbain, la surface, à travers une grille pluridisciplinaire. « *La ville comme structure construite, la ville en tant que collectivité ou communauté, et la ville comme histoire* »^[11] La richesse identitaire d'un territoire provient de son processus de création par le temps, la superposition de couches successives. Il met l'accent sur la correspondance entre le territoire et l'occupant qui habite cette étendue. Son ouvrage expose en fin de compte la manière dont un territoire peut être abordé et les trésors qu'il recèle :

« *Le territoire, tout surchargé qu'il est de traces et de lectures passées en force, ressemble plutôt à un palimpseste. Pour mettre en place de nouveaux équipements, pour exploiter plus rationnellement certaines terres, il est souvent indispensable d'en modifier la substance de façon irréversible. Mais le territoire n'est pas un emballage perdu ni un produit de consommation qui se remplace. Chacun est unique, d'où la nécessité de « recycler », de gratter une fois encore le vieux texte que les hommes ont inscrit sur l'irremplaçable matériau des sols, afin d'en déposer un nouveau, qui réponde aux nécessités d'aujourd'hui avant d'être abrogé à son tour.* »^[12]

André Corboz

Le Master Plan, aux tendances quelque peu radicales, devient un outil analytique sur lequel peuvent se baser ces différents choix constructifs, venant des multiples professionnels s'y engageant. A la suite de la Seconde Guerre mondiale il s'est avéré très efficace pour les Anglais d'avoir un Master Plan déjà dessiné pour la capitale, avant même le début du conflit. En effet Londres, qui fut ravagée par les flammes au 17^{ème} siècle, possède un lourd bagage de reconstruction planifiée à l'époque par l'architecte Christopher Wren. Lors de la phase de rétablissement de l'après-guerre, cette expertise a été partagée avec les pays plus gravement anéantis tels que l'Allemagne. On y tenait même des conférences sur les techniques de préfabrication du béton.

Théories visionnaires des architectes

Le domaine architectural prend un nouvel envol dans les années 1950 lorsqu'il apparaît comme l'outil indispensable à la reconstruction des villes de l'ère moderne. Les architectes se manifestent et redoublent d'imagination en ce qui concerne l'avenir des civilisations urbaines. Nombreuses sont les théories apparues à la recherche d'une compréhension du principe de société en tentant de dépeindre ce que peut être une cité idéale adaptée à la société moderne actuelle.

Cette section retracera de manière succincte quelques théories qui ont marqué les esprits ainsi que la pensée architecturale d'aujourd'hui.

Parmi eux figurent tout d'abord Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright ainsi que Le Corbusier, suivis des discours différents des Smithsons et de Rem Koolhaas.

Ebenezer Howard et sa décentralisation modérée

De sa théorie découla la notion de *Cité Jardin* qui trouverait son implantation dans les zones rurales où l'air est propre. Des villes nouvelles s'y construiraient pour une population au nombre limité qui vivrait en communauté, où la coopération et la démocratie seraient les mots d'ordre. Son caractère prônant une vie prospère s'accroît par une structure urbaine entourée d'une ceinture verte généreuse. La ville est pensée de manière concentrique.

Frank Lloyd Wright et sa décentralisation extrême

Sa conception abolit la centralité unique pour la projeter dans l'ensemble des foyers localisés dans la campagne. L'étendue de terrain par individu serait pensée rationnellement selon la taille du ménage. Toutes les entités formant une société seraient disséminées dans l'étendue, reliées par un réseau de transports efficace. Il pousse la réflexion sur le principe de propriété individuelle de tout un chacun. Un fait devenu impossible dans les villes surchargées de population et dans le contexte de l'étalement urbain.

Le Corbusier et sa métropolisation urbaine

Après les notions de coopération puis d'individualisme des précédents architectes, Le Corbusier énonçait l'idée d'une vie idéale basée sur l'organisation de la société moderne. À l'instar de ses prédécesseurs il ne prônait pas un éloignement des centres urbains mais plutôt une densification encore plus importante des villes desservies par les autoroutes. Inscrite dans ces villes, cette condensation de l'ordonnance fonctionnelle se retranscrit dans l'élaboration de *La Cité Radieuse* où cohabitent toutes les hiérarchies sociales.

Le Corbusier est le « *leader de la révolution dans l'architecture moderne.* »^[13] Il se retrouve dans de nombreux débats sur la reconstruction d'après-guerre notamment au sujet de la France. Il participe à l'écriture de la charte d'Athènes en 1933 lors du congrès international d'architecture moderne CIAM :

« *La charte est publiée en 1941 sous le titre « la ville fonctionnelle ».*

Les principaux principes sont :

- *concept de zonage qui permet de répartir les espaces urbains selon 4 fonctions : habiter/travailler/récréer/circuler.*
- *dissociation entre bâti et voirie.*
- *les constructions en hauteur sont privilégiées, la nécessité d'aérer l'espace urbain est affirmée.*
- *des équipements scolaires, sportifs et de loisirs doivent être implantés à proximité des habitations.*
- *les zones industrielles ne doivent pas être trop éloignées des habitations pour limiter le temps de transport, elles sont séparées de la ville par des zones de verdure.* »^[14]

De nombreux urbanistes s'en inspirèrent pour la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale. Par contre elle fut ciblée par maintes critiques pour son caractère très peu adaptable aux diverses situations.

En définitive, tous ces architectes avaient pour but de trouver une réponse aux nouvelles exigences de la société. Ils ont élaboré des plans de projets intellectuels passant par le dessin de plans de l'échelle urbaine à celle du logement type, par des recherches typologiques, des maquettes ainsi que des réflexions sur l'organisation de la ville. Ils considéraient que « *Le maintien des villes anciennes avec tous les conflits sociaux et toutes les misères qu'elles concrétisaient, leur paraissait lourd de conséquences redoutables pour la civilisation. Ils s'inspiraient de l'idée qu'une reconstruction radicale des villes résoudrait non-seulement la crise urbaine mais également sociale de leur époque.* »^[15]

L'architecture aurait donc un pouvoir révolutionnaire donné par la pensée de la programmation d'ensemble.

La Team X et les Smithsons

La Team X se fonde autour des années 1960 à la suite des divergences de pensées avec les architectes modernistes de l'après-guerre dont Le Corbusier. Le groupe critiquait l'extrême rationalisation et radicalisme du mouvement moderne. Leur réflexion tourne également autour de la société qui selon eux serait caractérisée par la fragmentation sociale. Ils perçoivent la trame urbaine selon trois nouvelles notions, le *cluster*, le *stem* et le *web*. Poussée par une vision fortement utopique, le collectif souhaite que l'architecture retrouve la dimension humaine qu'elle nécessite. Ils désirent unifier l'architecture et l'urbanisme en analysant la ville comme stratification.

Dans la même optique, les recherches des architectes Smithsons ont fait avancer la pensée de la ville moderne. Leur attention se porte manifestement sur la prise en compte du contexte hérité d'une ville, malgré les complexités et erreurs qu'elle recèle. La réflexion des modernistes persiste néanmoins en conservant les principes fonctionnalistes de la société. « *Ils portent leur attention sur la ville existante, de la superposition de la ville nouvelle à l'ancienne, de l'intervention progressive dans les tissus existants.* »^{16]}

Rem Koolhaas et le post-modernisme

Les positions provocatrices de l'architecte Koolhaas ont la particularité d'aller à l'encontre des théoriciens modernes refusant le rôle de réparateur social qu'ils soutenaient tant. Contrairement aux précédentes théories, il n'hésite pas à s'intéresser aux territoires oubliés ou en friche, aux périphéries et même aux zones en situations précaires. Ouvrant le débat continuellement, il requestionne les idéologies architecturales cumulées avec le temps, lui ouvrant les portes qui le menèrent à sa notoriété actuelle. Il s'inspire notamment d'un univers référentiel venant d'horizons d'époques diverses et de domaines autres comme le Pop Art et des contre-utopies des architectes italiens des années 1970^[17]. Il est l'initiateur d'un réalisme nouveau dans l'architecture libérée des contraintes contextuelles classiques.

En revenant finalement sur la pensée de ces théoriciens fonctionnalistes, l'objectif dominant était de pouvoir affecter et même transformer la société en société moderne. Pourtant peu de réalisations ont pu voir le jour, une réalité qui met en lumière l'impossibilité d'élaborer des concepts universels de reconstruction. Les projets conçus prévoyaient des villes utopiques où l'être humain vivrait en toute harmonie avec son environnement, une ambition s'éloignant tristement de la réalité humaine.

6. Vue de la ville de Cologne, 1946
August Sander





Malgré des théories majoritairement radicales et utopistes, ces personnages en quête de compréhension du processus de formation des villes, firent tout de même avancer la pensée de l'architecture moderne en communiquant au monde l'impact positif que pourrait avoir l'architecture. Leurs différents discours se rejoignent dans une idée de retour à une certaine homogénéité qui s'applique aux entités urbaines. L'extension d'un concept sur l'entier d'une cité structure une ordonnance et une interconnexion solide au sein même de la trame urbaine. Ce que Koolhaas démontre est qu'il est nécessaire de critiquer et de remettre en question toute théorie absolue afin de faire évoluer la pensée moderne qui mue de jour en jour. Ces figures ont tout de même rendu visible aux yeux des autres domaines l'utilité indéniable de l'architecture et de sa faculté à pouvoir rétablir une région dévastée.

A l'échelle de l'édifice

Lorsque l'on en vient à la reconstruction de l'édifice en lui-même, de nouveaux défis s'annoncent à l'architecte. Le pouvoir décisif des politiques ralentissant tout processus laisse apparaître de nouveaux conflits d'intérêts dévoilés. Comme prononcé auparavant, les interventions reconstructives visent à raviver l'identité des villes. Cela ouvre une nouvelle échelle de lecture de la grille urbaine cherchant à déterminer quelles sont les entités aux potentiels activateurs pour la région.

« Au retour de la paix se joue en tout cas la question du « vivre ensemble », La manière dont ces monuments sont restaurés est importante : effacer les traces des violences infligées ou subies, en espérant refermer la parenthèse, ou cultiver ces traces, afin d'éviter que l'intolérance et le fanatisme ne l'emportent à nouveau ? »^[18]

Nicolas Detry et Vincent Veschambre, 2015

Pour ainsi comprendre les enjeux de la dimension de la protection du patrimoine, l'article écrit par le professeur Franz Graf^[19] nous permet de cerner les principes suivants dans le cadre de ses recherches pour le laboratoire des Techniques et de la Sauvegarde de l'Architecture Moderne : *« Depuis sa création, le laboratoire des Techniques et de la Sauvegarde de l'Architecture Moderne de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL-TSAM) s'est profilé comme un observatoire actif du patrimoine bâti du XXe siècle. Comme son acronyme l'indique, cette spécificité concerne tant la connaissance approfondie des techniques de construction de l'architecture moderne et contemporaine, que les pratiques du projet de sauvegarde, les deux*

aspects étant indissociables.

Ce positionnement naît en effet d'un constat clair : un projet sans mémoire est un projet amputé ; l'histoire doit être considérée à la fois comme une assise méthodologique et un véritable outil de travail. Il ne s'agit pas uniquement de resituer de manière anecdotique l'objet construit dans son contexte d'origine. Il est plutôt question d'en établir clairement – et ce en amont – la valeur patrimoniale par une appréciation qui ne relève nullement de la subjectivité de l'architecte mais qui, bien au contraire, répond à des critères précis, amplement partagés, scientifiques. Ses particularités intrinsèques – son originalité, sa représentativité, voire, dans certains cas, son caractère « ordinaire » – dictent les stratégies d'intervention. De la conservation très respectueuse, à la transformation très radicale, la démarche du projet la plus appropriée se dégage de l'importance et de qualités de l'œuvre construite. Dans la même logique, l'analyse détaillée de sa matérialité se révèle indispensable dans la définition des mesures de projet, aidant à identifier, certes, carences et dysfonctionnements, mais aussi les potentialités propres à l'objet. Substrat de toute intervention dans l'existant, cette connaissance historique et matérielle exhaustive du bâti guide donc les choix des projeteurs par une démarche de création qui, alliant savoir théorique et savoir-faire technique, témoigne de la cohérence disciplinaire des options retenues. »^[20]

Le laboratoire est engagé dans la recherche sur les méthodes et tendances dans la sauvegarde du patrimoine du 20^{ème} siècle. Ils abordent la notion de « *bien culturel* »^[21] élaboré dans les années 1970 qui a évolué jusqu'à aujourd'hui et du changement des mentalités qui accordent davantage d'attention au patrimoine récent ce qu'il nomme « jeune monument » et apporte « une nouvelle considération de la substance matérielle du bâti »^[22]. L'exemple du mur-rideau est utilisé afin d'illustrer les propos mis en avant. En effet, le mur-rideau est un élément caractéristique de l'architecture contemporaine, il est l'élément représentatif de l'architecture de l'après-guerre et utilise de nouveaux matériaux et technologies. D'après les auteurs, le mur-rideau « *fait partie, avec quelque modèle d'avion comme la Caravelle ou de voiture comme la Citroën DS 19, de la perfection stylistique d'une civilisation technique raffinée.* »^[23] Malheureusement le mur-rideau, contrairement aux deux autres, ne profite pas de restaurations très respectueuses de l'authenticité de ces matériaux. Il est très vite considéré fragile, technologiquement dépassé et de ce fait remplacé par une façade neuve. Ces interventions ne laissent par le bâtiment intact car les intervenants se laissent souvent la liberté de réinterpréter de manière parfois très libre la façade. Ceci était prédominant dans les années 1980 et malgré que cela soit toujours appliqué aujourd'hui un changement s'opère malgré tout.

Depuis les années 1990, une meilleure conscience de la valeur culturelle s'est appliquée et a mené à des solutions plus respectueuses de l'existant. C'est d'abord au niveau de l'image même du bâtiment que la question s'est posée, la volonté étant de la conserver en reconstruisant sa façade à l'identique. Un problème s'est posé dans tous les cas de la perte des marques du temps par la pose d'une façade neuve. Parfois ces interventions sont tout de même couplées de réinterprétations des matérialités en substituant une par une autre ressemblante et plus performante. Depuis les années 2000 cette stratégie est remise en cause et on tente de privilégier la « *substance matérielle* »^[24] des bâtiments. Un des exemples marquants cité par l'article est celui du gratte-ciel Pirelli à Milan : « *Bien que l'on ne puisse que regretter le remplacement des vitrages Thermopane d'origine, les soixante-dix mille mètres carrés du mur-rideau de l'édifice milanais ont été démontés pièce par pièce, les châssis en aluminium nettoyés et réanodisés, mais en conservant leur patine historique, et ce pour un coût inférieur à une remise à neuf.* »^[25] La pratique de l'approche conservatrice est aujourd'hui plus courante mais l'évolution prend du temps et beaucoup d'interventions ne la prennent pas encore en compte. Pourtant cette approche peut être plus économique qu'un remplacement entier par du neuf, aspect qu'il est important de prendre en compte. Certains exemples montrent des solutions discrètes, efficaces et peu chères tout en respectant le bâti. S'il a différentes manières d'appréhender une intervention de sauvegarde, il est important qu'elle prenne en compte « *la valeur de l'objet construit* »^[26].

Toutefois, les théories de restauration et de préservation de patrimoine sont nombreuses et trouvent leurs applications à travers des techniques variables selon les perceptions culturelles propres aux pays. Ainsi l'exemple qui suit démontre la restauration flambant neuve d'un patrimoine meurtri en Bosnie-Herzégovine, qui marqua symboliquement la matérialisation de la victoire éprouvante face à un ennemi destructeur.

La Bibliothèque nationale et universitaire de Sarajevo

La reconstruction de la Bibliothèque nationale et universitaire de Sarajevo est d'une valeur représentative de l'état d'esprit de la communauté bosniaque après la guerre. Le financement du projet est venu de diverses directions, de la municipalité de Sarajevo, du gouvernement autrichien, d'entreprises locales, que de la ville de Ljubljana en Slovénie ainsi que de l'Union Européenne. Victime des ravages enflammés issus des bombardements Serbes, la bibliothèque fut réduite à l'état de sombre ruine. Elle était le symbole de la capitale bosniaque, ancien hôtel de ville réaffecté en bibliothèque au caractère architectural d'une richesse culturelle héritée de l'Empire austro-hongrois. Elle contenait une quantité de documents et archives de grande valeur historique. Sa reconstruction s'est déroulée de 1996 à 2014 et a été l'objet de concours

successifs. Plusieurs phases s'enchaînèrent commençant par sa réhabilitation en consolidant la structure principale, en construisant une toiture neuve ainsi qu'en remettant en état les vastes espaces principaux. S'ensuivit la restauration des façades, l'articulation intérieure des fonctions et des ornements du style néo-mauresque datant du 19ème. Un parti pris fut décidé : faire ressusciter la bibliothèque et son image au plus proche de l'origine. Cela nous rappelle ce qui se déroula lors de la reconstruction de la ville de Varsovie. Dans le respect de son image, on utilisa comme références les anciens plans archivés, d'anciennes photographies et même des témoignages descriptifs de l'édifice. Pour ce faire on opta bien évidemment pour une méthode de reconstruction des temps modernes.

« Le patrimoine (artistique, culturel) est volontiers défini comme bien commun. Bien que soutenue par de grands organismes internationaux comme l'UNESCO, cette idée héritée du siècle des Lumières, semble impuissante dans le cadre des conflits postérieurs à la Guerre froide, où l'on observe simultanément massacres des populations civiles et destruction de leur patrimoine culturel. Dans les années 1990, ce fut le cas à Sarajevo, Vukovar, Mostar, aujourd'hui à Alep, Mossoul, Tombouctou, Tripoli... Que faire avec le patrimoine architectural ainsi instrumentalisé et meurtri, une fois les violences passées ? »^[27]

Nicolas Detry et Vincent Veschambre, 2015

D'une certaine manière chaque situation d'intervention architecturale possède un caractère singulier, propre au pays en question. Toute opération pourrait simplement prendre une tournure différente selon les multiples agents impliqués et consultés. Ainsi, la prise en considération de l'opinion publique à la possibilité d'affecter entièrement les stratégies reconstructives. Un aspect compris dans la dimension humaine et psychologique présente dans toute entreprise de reconstruction qui sera traité plus amplement dans le chapitre 3.



7. Bibliothèque nationale reconstruite, Sarajevo, 2014



8. Bibliothèque nationale bombardée, Sarajevo, 1992

La place de l'Architecte

Après des siècles de théories architecturales, toute l'énergie conceptuelle émise par les icônes de l'architectures ne parvient pas à attester des capacités réparatrices que recèle le domaine. Le rôle de l'architecte de la reconstruction post-destruction possède un statut incertain. Ainsi lorsque l'on fait appel aux architectes sur le front de reconstruction, ils endossent plutôt une position de bâtisseur d'urgence, dictée par le degré de nécessité de la situation donnée. Leur intervention se dirige généralement vers l'établissement d'abris pour les réfugiés et de la restauration de l'infrastructure urbaine. Ils se retrouvent donc dans un cadre exécutif plutôt que décisionnel. La prise de décision se matérialise au niveau de la politique interne et internationale. L'avis architectural passe au second plan sollicitant plutôt son expertise dans la construction efficace. Pourtant sans une réflexion sur l'entier de la ville, cette dernière risque de se reconstruire de manière hétérogène, inégale laissant de côté d'innombrables zones en friches.

L'architecte possède néanmoins les outils et stratégies qui rendraient possible le déclenchement du processus de pacification des régions tourmentées. Par contre il doit arborer le blason du praticien architecte, et non du théoricien, qui tirerait son expérience des erreurs du passé de la reconstruction des villes. Souvent s'établissent des politiques de reconstruction intellectuelles et élaborées dont l'application réelle n'aboutit que rarement en solution durable. Ces théories tombent facilement dans des liens philosophiques ainsi que dans une fascination prépondérante de la ruine. L'architecte berlinois Ungers le souligne dans ses propos au sujet des problématiques architecturales.

Comme les points précédents ont pu le marquer, la collaboration interdisciplinaire devient un atout irremplaçable. Il serait du rôle de l'architecte de favoriser les échanges d'idées et de points de vue contribuant à l'élaboration de projets riches en expériences de tout horizon. Sans ces dernières, chaque intervention posséderait des lacunes. Le Master Plan élaboré pour Beyrouth démontre la réussite de l'entente entre architectes, économistes et sociologues.

La présence d'un planificateur est primordiale dans l'équipe de recherche. Il va en effet coordonner les différentes disciplines et par la même occasion créer la liaison au secteurs politique, économique et social. Il s'adressera tout autant aux représentants communaux, qu'aux propriétaires des terrains en passant par les bureaucraties. Comme l'énonce l'auteur Charlesworth tirant ses propos du théoricien Friedmann datant de 1987, le planificateur devient un « *mobilisateur social* »^[29]. Sa tâche est d'assurer la communication, le maintien d'une morale éthique ainsi que d'une égalité hiérarchique. Cette implication était avant les années 1960 rattachée au métier de l'architecte et reste aujourd'hui un sujet de confusion dans la distinction

entre le planificateur, l'architecte et l'urbaniste.

Les trois différents cas d'étude des villes choisies dans le chapitre qui suit possèdent une similarité : ces villes ont toutes trois subi l'épreuve dévastatrice de la guerre qui résultat en une séparation concrète de la région. Les cas de Mostar et de Beyrouth montrent nettement, à la différence de Berlin qui se scinde pour des raisons politiques et idéologique, un degré conflictuel inter-ethnique au sein de la population vivant sur place.

« The problem arise when these (architectural) systems are applied unchanged and exclusively, in isolation, without regard to topographical, social, economic political or technical requirements and degenerate into ideological tools. Modern cities are complex structures and can no longer be fitted into a single uniform and pure system because of their complex requirements. »^[28]

Oswald Mathias Ungers, 1997





02

Beyrouth

Berlin

Mostar

02 CAS D'ETUDE

CRITIQUE DE RECONSTRUCTION

Problématique de la réunification sociale



Beyrouth

Histoire

Beyrouth existe depuis plus de cinq mille ans : ses origines remontent aux périodes avant l'ère Phénicienne. Elle fut colonisée par les Romains, puis les Arabes. Son site géographiquement stratégique, est à la limite entre l'Orient et l'Occident et était le passage des routes marchandes de l'Orient pendant des milliers d'années.

La ville à l'époque phénicienne était un petit port modeste, elle se développa ensuite sous l'Empire Romain. L'Empereur Augustus renomma la ville en l'honneur de sa fille Julia Augusta Felix Berytus et y créa une colonie de l'empire. Il appliqua le droit romain dans la « nouvelle » Beyrouth, fit construire des temples et bâtiments publics. Il appliquera également le plan en grille ainsi que les axes, à savoir le *Cardo* et le *Decumanus*. Après l'occupation romaine, elle fut reprise par les Omeyyades qui en firent un port militaire. Elle subira ensuite le passage des Croisades qui ajoutèrent un château sur le point le plus haut de la ville. Elle passera entre différentes mains durant cette période. L'architecture de la ville sera influencée par l'Emir Fakhr Ad Deen qui avait un intérêt certain pour l'architecture de Florence dans laquelle il passa quelques années de sa vie. Il construisit son palais en 1623, à côté de la place des Martyrs. Les grands changements architecturaux survinrent ensuite au 19^{ème} siècle avec la construction du Grand Sérail (à l'origine le quartier général des soldats de l'armée ottomane qui devint ensuite le quartier général du gouvernement), ainsi que le souk et de nombreux monuments religieux. C'est également au 19^{ème} siècle que le gouvernement décida de réfléchir à la planification urbaine de la ville. Elle était en effet chaotique et il était difficile de s'y orienter, de plus il

fallait résoudre les problèmes de sécurité et d'hygiène. Ils prirent les villes européennes comme modèle à suivre.

Le Liban faisait partie de l'Empire Ottoman jusqu'à son effondrement à la suite de la Première Guerre mondiale. Le pays fut ensuite placé sous mandat français. Cette période marqua également l'architecture de la ville, qui fut influencée par la mode « Beaux-Arts ». Une Place de L'Etoile fut instaurée devant le Parlement, à partir de laquelle devait partir les « branches » c'est-à-dire les nouvelles avenues, deux d'entre elles ne furent jamais construites. La mise en place de cette nouvelle trame de rues était directement inspirée de celle instaurée dans le Paris Haussmannien.

Avant la guerre, une population diversifiée vivait au centre-ville de Beyrouth. Divers secteurs tels que les finances, assurances, le domaine maritime fonctionnaient bien et servaient la ville, sa région et le reste du monde arabe. La présence de souks et de boutiques attirait la population résidente mais également les touristes.

C'était une ville en pleine expansion dans divers domaines comme l'architecture, le commerce, la culture, mais tout s'arrêta brutalement avec la guerre qui éclata en 1975. La région la plus ravagée du Liban fut la capitale et particulièrement son centre-ville, centre historique, commercial et administratif de la ville, ce qui eut des conséquences sur le pays entier.

Le conflit

La guerre au Liban fut déclenchée en avril 1975 par différents facteurs, les conflits régionaux, l'occupation israélienne de territoires arabes, la présence de combattants palestiniens implantés sur le territoire, les tensions socio-économiques et politiques locales. Si le Liban su profiter du deuxième après-guerre pour se développer économiquement de manière phénoménale cela se manifesta de façon inégale, ce qui eut l'effet de renforcer des disparités sociales fortes, déjà présentes au sein de la population. Autour de Beyrouth s'étaient par ailleurs amassés pendant plus de 50 ans des migrants de différents pays. A l'est de la capitale, l'ancien camp arménien était utilisé par des réfugiés Libanais, Palestinien, Syrien, ainsi que Kurdes. D'autres camps palestiniens étaient également présents dans cette zone. Les quartiers entourant la capitale à l'est ou au sud étaient dans une pauvreté extrême et faisaient face aux quartiers luxueux, créant un fossé énorme entre les populations. Le côtoiement du luxe des personnes enrichies grâce au pétrole face aux pauvres, victimes de leur statut délaissé dans le développement. La classe moyenne vivait également dans des conditions difficiles en périphérie des beaux

quartiers. Les tensions profondes entre les classes sociales menèrent à des guerres civiles qui s'échelonnèrent de 1975 à 1990 ponctuées par des interruptions intermittentes. La ville même, mais également ses banlieues, furent très endommagées, marquées par les balles et les obus, les bâtiments et infrastructures furent laissés à l'abandon, la nature reprenant ses droits dans les lieux délaissés. Le centre-ville fut très endommagé et pillé dès le début de la guerre. « *Le centre-ville devient alors un no man's land peuplé de quelques snipers qui y font régner la terreur...* »^[30] La ville se réorganisa de part et d'autre du centre-ville selon l'appartenance religieuse, l'ouest à majorité musulmane et l'est chrétienne. L'Etat perdit le contrôle au profit de milices qui géraient les quartiers. La ligne de démarcation entre les deux zones, appelée la Ligne verte traversait la place des Martyrs. Elle doit son nom au fait qu'elle devint verte au cours du temps, la végétation reprenant ses droits dans les ruines des bâtiments délaissés. Même si la ville est divisée en deux courants religieux majoritaires, le conflit ne se résume pas à deux camps. Il y a eu en effet des conflits entre eux mais également intra-musulmans et intra-chrétiens ainsi qu'avec d'autres communautés créant une situation extrêmement tendue et complexe.



11. Explosion de la Place des Martyrs, Beyrouth, 1994

Plusieurs trêves se succédèrent durant le conflit. Pendant chacune d'elles, les dirigeants du pays cherchèrent à reconstruire la ville afin de garantir leur position, même si ces grandes opérations échouèrent à chaque fois. Le premier plan de reconstruction en 1977, réalisé par un bureau parisien à la demande du gouvernement libanais, cherchait à retrouver la situation d'avant-guerre en conservant au maximum l'urbanisme existant et en évitant les grands gestes, typiques du mandat français. La guerre repris en 1978 et la reconstruction dû être mise de côté. Une nouvelle trêve survint en 1982. Différents projets furent envisagés dans les quartiers sud, le littoral et le centre-ville mais la reprise des combats en 1983 empêcha leur réalisation. Malgré la poursuite des hostilités, une réflexion fut menée en 1986 avec l'élaboration d'un plan, lui non plus jamais réalisé.

La guerre cessa en 1991 avec l'intervention des troupes militaires syriennes. Le pays fut mis sous protectorat syrien après les accords de Taëf.

La guerre entraîna de nombreuses pertes humaines, environ 150'000 morts et 300'000 blessés sur une population de 3 millions d'habitants. De nombreuses personnes fuirent la ville voire même le pays. Il y eu également un nombre inestimable de dommages matériels dans les villes, les ports et la campagne libanaise. Ceci laissa à la fin de la guerre, des industries dévastées, un niveau de chômage très haut, quasiment aucunes infrastructures en état de marche et une monnaie dévaluée subissant une haute inflation.

La reconstruction

Beyrouth possède des couches d'histoires diverses et variées qui jusqu'à la guerre, étaient enfouies sous les bâtiments de la ville. Les destructions ayant été très importantes, l'opportunité se présenta de saisir l'occasion de procéder à des fouilles du centre-ville.

Telle l'idée du palimpseste évoquée précédemment, les couches historiques d'une ville sont importantes pour permettre de mieux la comprendre et la connaître. « *This concept of historical layering is valuable, not only to the academic world of the archeologist, but also to ordinary people as a means of understanding their city, its heritage and identity. Cities as old as Beirut are the product of countless historical layers dating from ancient times to the present day, forming a collective « city memory ». To many who experienced the traumas of war, there is a strong longing for the lost and damaged fabric of the immediate prewar past. Tangible evidence of such past « layers », and the stories that they contain, can enrich the new city of the future.* » ^[31]

Pour la reconstruction de son centre, Beyrouth voulu prendre comme modèle les centres européens qui hébergent des activités, des services, commerces, restaurants qui attirent la présence d'une population qui les rend vivants et dynamiques. Le centre était de cette nature avant la guerre, mais sa destruction et le développement des autoroutes poussa les commerces à se développer dans les banlieues de la ville, suivant le modèle suivi par les villes américaines dès les années 50-60. Beyrouth chercha donc à le faire redevenir le point de rencontre central de la ville, en lui redonnant une pluralité d'activités, des zones réservées aux piétons, des promenades, des squares, des parcs afin de lui redonner son caractère de scène sociale de la ville.

La volonté fut de restaurer au centre-ville les bâtiments municipaux, l'administration, de créer de nouveaux bureaux pour le Parlement. La restauration du grand Sérail fut également prévue, afin qu'il accueille le conseil des ministres et les bureaux du Premier Ministre. Le siège du Conseil du Développement et de la Reconstruction pris place dans l'ancien Hôpital Militaire Ottoman, situé à côté du Sérail.

Le plan de reconstruction prévoyait des logements à prix abordable destinés surtout aux familles de la classe moyenne, tout comme des logements de luxe, dans les zones privilégiées du front de mer ou celles possédant des vues sur mer ou montagnes. L'objectif à long terme était d'accueillir 40'000 résidents ou plus dans le centre-ville. Il était également prévu de construire des infrastructures publiques telles que des écoles, des services de santé et autres services communautaires de proximité.

Une société immobilière du secteur privée appelée Solidere, Société Libanaise pour le Développement et la Reconstruction du Centre-ville de Beyrouth, fut créée afin de superviser le plan de reconstruction autorisé par le gouvernement, de financer et développer l'infrastructure publique, les nouvelles constructions et la réhabilitation des structures détruites par la guerre, ainsi que de développer l'urbanisme et de gérer les biens de la ville

Elle fut fondée le 5 mai 1994 par le premier ministre Rafiq Hariri, homme d'affaire libano-saoudien nommé en 1992 et assassiné en 2005. Deux tiers de cette société foncière fut constituée par le rachat des indemnités des propriétaires expropriés, puis transformées en actions et le dernier tiers par de grands groupes financiers dont la part d'actions ne devait théoriquement pas dépasser 10%. Quand le Master plan fut élaboré, on s'aperçut que les terrains comme celui du souk par exemple étaient détenus par des milliers de propriétaires, leurs propriétés variant de tailles. Certaines parts étant très petites et le fait de ne pas pouvoir retrouver tous les propriétaires compliquait la tâche. Le Parlement libanais introduit donc une loi autorisant l'expropriation des propriétaires par Solidere contre indemnité sous forme de



12. Image du nouveau Beyrouth sur les fondations de l'ancien



parts dans la société. Une polémique enfla concernant le montant de cette compensation qui était considérée trop faible. Une autre polémique éclata concernant la rumeur selon laquelle Hariri, possédait la majorité des parts de la compagnie. Dans tous les cas, Hariri étant à la tête d'une institution publique et possédant des parts dans une entreprise privée dont la tâche était la reconstruction, entre autres, du domaine public posait un conflit d'intérêt indéniable.

Le projet élaboré par Solidere proposait de restaurer la fonction symbolique du centre-ville. Le but était d'optimiser l'usage du front de mer et de mieux comprendre le riche héritage archéologique de la ville. La volonté était aussi de proposer un nouveau quartier d'affaires, en parti sur des terrains repris sur la mer, et essentiellement de pouvoir retrouver un pluralisme social sur de nouveaux territoires neutres.

Ainsi, le Master plan proposait des voies directrices de reconstruction et une proposition d'usage des différents terrains. Trois aspects ressortaient de la planification, tel que la construction d'une corniche de promenade sur le front de mer, la conservation de nombreux bâtiments bas afin de privilégier les constructions basses dans le centre du quartier, l'organisation de concours internationaux afin de reconstruire le souk et des habitations et la construction du nouveau centre d'affaires de la ville. Le projet profitait également de reconstruire, agrandir et moderniser l'aéroport ainsi que son port et ses autoroutes. Trois étapes étaient prévues sur une durée de vingt-deux ans, la première consacrée à la conservation de l'héritage archéologique, la seconde la modernisation du centre-ville et la dernière le développement et renforcement du réseau routier.

Une *Conservation area*, quartier classé, fut prévu dans une zone du centre-ville, regroupant des bâtiments de valeur culturelle et historique, tels que le Grand Sérail ou le Grand Théâtre. Elle contenait des traces romaines, des anciennes églises et mosquées, des bâtiments ottomans, de l'architecture du mandat français des années 20-30 et d'autres bâtiments plus modernes.

Il y eut de nombreuses critiques au sujet de la conservation des bâtiments existants. Le public pensait en effet qu'une trop petite partie en était conservée, celle de la *Conservation Area* alors que le reste était voué à être rasé et reconstruit à neuf, ils pensaient que parmi les bâtiments qui avaient survécu il fallait en restaurer un plus grand nombre que ceux prévu dans le projet. Autant de destructions étaient perçues comme une trop grande rupture avec le passé, rendant le paysage de leur ville peu familier, et créant un obstacle lors de leur recherche d'identité dans ce nouveau centre flambant neuf.

C'est de cette manière que Solidere, la société privée en charge de la reconstruction, et les autres partisans du projet dépeignaient le plan de reconstruction de Beyrouth, comme un

nouveau départ alliant passé et futur. Beyrouth aurait pu avoir la particularité de présenter à la fois l'approche de reconstruction de conservation et valorisation du patrimoine et « tabula rasa » en créant un équilibre entre les deux afin de préserver l'héritage de la ville, son histoire, sa culture et un lien avec le contexte historique préservé. Si le projet semble ainsi vendre cette image, le recul et l'analyse de ce qui a été réellement réalisé aujourd'hui permet une lecture différenciée de la réalité.

Après la guerre, des constructions d'immeubles fleurirent partout dans la ville et dans ses banlieues particulièrement. Les squatters furent expulsés contre indemnisation afin de libérer les immeubles. L'activité économique revint au centre-ville. En cinq ans, des malls à l'américaine ainsi que des complexes résidentiels fermés, des centres de loisirs, des voies rapides, des centres balnéaires et autres complexes touristiques apparurent partout. Des tours et immeubles émergèrent le long du front de mer. Les carrières eurent un effet dévastateur sur le paysage et l'environnement, mettant en péril la faune et la flore. Des zones de tissu urbain ancien, riches en patrimoine architectural à proximité du centre-ville furent détruites sous la pression immobilière forte. L'Etat profita de l'occasion pour faire un appel aux investissements afin de construire un énorme stade, un hôpital gouvernemental, un campus universitaire gigantesque, installer les dernières technologies de communication, agrandir le port et l'aéroport. Ces opérations visaient prioritairement à rétablir l'image internationale de Beyrouth. Le premier plan directeur avait pour but de raser en majorité le centre et de ne conserver que certains bâtiments publics, édifices religieux et banques.

Avant la guerre, Beyrouth et son centre était un endroit de rassemblement auquel s'identifiait la population. La place des Martyrs par exemple, était un lieu de vie sociale et de divertissement, populaire notamment pour ses cinémas. Durant la reconstruction elle fut finalement transformée en avenue plus large encore que les Champs-Élysées de Paris, perdant ainsi son échelle humaine pour ne devenir qu'un énorme boulevard, auquel les habitants ne s'identifient plus.

Une île construite sur des remblais sur la mer fut prévue afin d'accueillir en partie le nouveau quartier d'affaires et le front de mer devait recevoir des gratte-ciels. Cette partie de terre gagnée sur la Méditerranée fut permise par l'accumulation de décombres des ruines provoquées par la guerre ainsi que de l'amasement de déchets en tout genre durant le conflit. Ceci pose aujourd'hui encore un grave problème de pollution se déversant dans la Méditerranée et nécessitant un traitement important afin de pouvoir être exploité.

En 1993, les destructions massives des vestiges du centre commencèrent ce qui provoqua une polémique importante entre les intellectuels, les politiques, et les hommes d'affaires, sur la conservation du patrimoine, la qualité des espaces publics, et d'autres points politiques et financiers. Le projet fut donc revu. Ce plan final ne fut jamais soumis au public mais directement soumis au gouvernement, créant une controverse supplémentaire. Ceci entraîna la mise à l'écart des locaux d'un projet censé les concerner mais finalement ne leur étant peu ou pas destiné, la plupart n'ayant plus les moyens d'y vivre. Les logements du centre-ville étant abordables seulement pour les salaires élevés. De nombreux propriétaires s'opposèrent à leur expropriation, sans succès. La population protesta également contre le manque de consultation dont les planificateurs avaient fait preuve auprès d'eux, empêchant leur participation, heurtant en particulier les personnes venant des classes moins aisées.

En 1994, commença l'installation des nouvelles infrastructures en parallèle de fouilles archéologiques.

Plusieurs bâtiments publics comme le Grand Sérail, le Parlement sur la place de l'Etoile, et d'autres d'importance furent restaurés. Les quartiers du Mandat français furent les premiers à être restaurés et recoururent à un budget très important. En parallèle, d'autres quartiers furent rasés et une part très importante des anciens bâtiments détruits.

Parmi les bâtiments conservés et restaurés il y a différentes catégories : ceux qui avaient une valeur historique ou architecturale, les bâtiments modernes en assez bonne condition pour leur redonner une valeur économique et ceux qui possédaient une valeur sociale existante. Ceci représentait 30% du tissu urbain ayant résisté à la guerre, s'ajoute à cela les bâtiments du gouvernement, religieux et publics dont la plupart possèdent une très grande valeur historique et culturelle. Ceci concerne les bâtiments du centre-ville et de deux quartiers résidentiels l'un à l'est et l'autre à l'ouest du centre. Il y a également des éléments publics comme des fontaines, des statues, escaliers, murs en pierres, ainsi que de grandes structures modernes situés ailleurs dans la ville qui furent conservés.



Bilan

De nombreuses critiques fusent aujourd'hui sur le résultat de cette reconstruction. Le bilan de bâtiments conservés et restaurés vis-à-vis de ceux qui ont été rasés est relativement bas. Le plan prévu désirait reconstruire à neuf afin de pouvoir remplacer les bâtiments anciens par des immeubles modernes proposant des appartements luxueux. Ceci a entraîné une augmentation du prix des loyers repoussant la population de la classe moyenne hors du centre car elle ne pouvait plus se permettre financièrement d'y habiter. Ceci tendit à créer une gentrification du centre-ville. Les souks d'avant-guerre ont été remplacés par des malls alignant de grandes enseignes. Le résultat est un centre composé de logements de luxe en partie inhabités, de plus l'instabilité de la région a fait fuir petit à petit la masse de touristes fortunés, rendant le centre-ville quasi désert. Les habitants de la ville ne s'y rendent que peu, la vie y étant trop chère.

Selon l'association *Save Beirut Heritage*, qui s'est battue contre Solidere au sujet de la conservation des bâtiments anciens, la société a détruit plus de bâtiments que nécessaire. La plupart de ceux passés au bulldozer auraient pu être rénovés mais la volonté derrière cette opération consistait à faire grimper la spéculation immobilière. La place des Martyrs évoquée précédemment, était un lieu de vie, un nœud de transport pour le centre mais cela s'est perdu durant la reconstruction. Le centre a perdu ses marques, ses repères sociaux et culturels qui fabriquaient son essence avant la guerre et qui attiraient les gens, par sa dynamique sociale. Solidere a utilisé l'argument de la « mémoire de la ville ». Esther Charlesworth nomme cette notion la « *ruin memorabilia* ». Elle décrit l'usage et surtout l'abus dont font part les acteurs qui emploient à tort et à travers ce concept mais qui ne s'en servent finalement que pour favoriser leurs propres intérêts. En réalité, Solidere a strictement restreint les zones de fouilles, de plus certains des terrains ont été vendus ce qui réduit les chances de les voir passer entre les mains des archéologues. La société désirait que les excavations se déroulent le plus rapidement possible afin de ne pas devoir interrompre les chantiers en cours. De plus, un intérêt supplémentaire se cache derrière la démarche, la possibilité de pouvoir augmenter la valeur du terrain en fonction des découvertes faites sur le site en question.

Le projet du centre-ville illustre la volonté de donner une nouvelle image de la ville et du pays sur la scène internationale. La conséquence première est la différence flagrante entre ce centre sous les feux de projecteurs face au reste de la métropole qui reste dans l'ombre. Le projet ne couvre qu'un dixième de la surface de la ville détruite par la guerre. Les conflits ont laissé la

citée divisée de part et d'autre de la *Ligne verte*, et le projet du centre-ville, au lieu de réunifier la population en redonnant un centre culturellement mixte tel qu'avant la guerre, propose un lieu réservé à l'élite et aux touristes fortunés. Au lieu de rassembler il exclut. En effet, les propriétaires expropriés ne peuvent financièrement plus accéder aux logements trop luxueux proposés. Le projet n'a fait que renforcer l'écart entre une population privilégiée et le reste des habitants ayant des revenus moyens ou bas et forcés de vivre en périphérie d'un centre auquel ils ne peuvent plus s'identifier.

Le projet de Solidere a voulu désigner le centre comme cœur de la cité, mais il a pris en réalité l'aspect d'un quartier luxueux où le prix du marché a ainsi grimpé, où les enseignes hautes gammes se côtoient dans le nouveau centre commercial qui a remplacé le souk traditionnel. Le projet est intervenu comme un acte de « *chirurgie urbaine* »^[32]. L'auteure Esther Charlesworth, dans son livre *Architects without frontiers, war, reconstruction and design responsibility*, parle de deux méthodes de reconstruction. La première, « *City as heart* »^[33], est celle qui a été appliquée à Beyrouth. La ville est considérée comme un terrain de développement pour la spéculation immobilière, plaçant la reconstruction en son centre comme cœur de la ville. Ceci au lieu de résoudre le problème, a exclu la ligne de démarcation et de la périphérie. L'autre méthode est celle de la « *City as spine* »^[34], qui voit la ville comme une entité dynamique et démocratique. La reconstruction est alors vue comme un processus séquentiel basé sur l'implantation graduelle de petits projets de régénération qui avec le temps réparent et renforcent la ville et ses communautés physiquement et socialement.

Malheureusement parmi les deux tâches à accomplir seule celle de la reconstruction a été accomplie, celle de pacifier les conflits inter-religieux et réunifier la population n'a pas été réalisé et aujourd'hui encore, même si la démarcation ne se voit plus, les tensions sont présentes.

Il en découle également que de nombreux quartiers continuent de vivre dans des situations précaires souvent en fort manque d'infrastructures et de services.







Berlin

Histoire

Berlin fut fondée au 13ème siècle. Elle fut la capitale du royaume de Prusse au 18ème et 19ème siècle, puis de l'Empire allemand fin 19ème début 20ème, de la République de Weimar entre les deux guerres mondiales puis du Troisième Reich entre 1933 et 1945. Le régime nazi tomba officiellement le 8 mai 1945 avec la signature de sa capitulation après que l'armée rouge fut entrée dans la capitale.

Après la guerre, la ville fut divisée en quatre secteurs d'occupation, l'ouest partagé entre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France, l'est occupé par l'URSS. Durant la guerre froide, le secteur soviétique de la ville, Berlin-Est, est devenu la capitale de la République démocratique allemande (RDA), tandis que Berlin-ouest était politiquement rattachée à la République fédérale d'Allemagne (RFA), mais géographiquement détaché, formant un îlot dans le Bloc communiste. Au début de la séparation, la volonté était de reconstruire la ville comme une entité, avec notamment le plan de reconstruction proposé par l'architecte Hans Scharoun, retenu par les soviétiques pour diriger le *Berliner Kollektiv*, qui suit les théories modernes. Il prône les principes de la Charte d'Athènes tels que le zonage des fonctions avec la création de zones dédiées au résidentiel, au travail, aux loisirs et aux transports. Ce projet proposait de faire tabula rasa des ruines et de l'ancien afin de créer une structure de transports, des unités de logements, des services et espaces verts nouveaux. Ce projet ne fut jamais réalisé car il était trop ambitieux et bien trop coûteux. De plus, le modernisme ne correspondait pas à l'idéologie prônée par les soviétiques. Scharoun quittera ensuite Berlin-Est pour l'ouest de la ville.

En 1948, Staline tenta d'annexer la zone ouest en créant un blocus qui sera déjoué par le camp ouest. Une étape à la suite de laquelle furent créées La RFA et RDA en 1949, marquant officiellement la séparation des deux parties de l'Allemagne et de la ville de Berlin.

Architecture différenciée

Les différences d'idéologies furent ainsi marquées dans l'urbanisme et l'architecture reconstruite dans chaque camp. Chacun rejeta le style prussien d'avant-guerre et voulu se démarquer architecturalement de l'autre.

A l'Est le modernisme fut écarté au profit d'une architecture représentative du socialisme, tel que la Stalinallee en fut le symbole (aujourd'hui appelée Karl-Marx Allee). Le Château de Berlin, situé en plein cœur de l'actuelle ville, endommagé durant la guerre, fut détruit en 1950, faisant disparaître ainsi un des symboles de l'ancienne Prusse, et le Palais de la République fut construit sur le site. Ils détruisirent également des bâtiments représentatifs de l'ancien régime nazi, comme la Chancellerie du Reich. Les immeubles de la Stalinallee, tous alignés selon l'ancienne trame de la ville, furent construits avec des matériaux chers et nobles, censés être la vitrine architecturale et urbanistique du système socialiste et les nouveaux modèles des futures constructions. Ce type de matériaux et réalisations étant trop chers, ils optèrent ensuite pour l'utilisation de préfabriqués, dont les célèbres *plattenbau*, préfabriqués en béton servant à la construction des grands ensembles d'habitations. La RDA a procédé à certaines rénovations comme celle de la porte de Brandebourg, du musée de Pergame ou du dôme de Berlin, situés sur son territoire. Certains projets ont été réalisés afin de surpasser, du moins égaler la RFA, c'est le cas du jardin zoologique de Berlin-Friedrichsfelde qui vint concurrencer le zoo de Berlin situé à l'Ouest. Aujourd'hui encore, un symbole marque fortement le paysage berlinois, la Fernsehturm du haut de ses 368 mètres, qui reste la construction la plus haute de la ville. Construite par la RDA dans et inaugurée en 1969 elle trône au milieu de l'Alexanderplatz, ancienne vitrine de l'architecture socialiste est-berlinoise, elle est aujourd'hui un emblème international dans la ville réunifiée.

A l'Ouest, c'est le modernisme et le post-Bauhaus qui prédominèrent. On le voit notamment dans la construction du *Hansaviertel*, réalisé à l'occasion de l'Exposition Internationale d'Architecture en 1957. Ce quartier pris place sur un ancien secteur très endommagé pendant la Seconde Guerre mondiale. L'idée était d'en profiter afin de réaliser un concours d'urbanisme et montrer au monde ce dont Berlin-ouest était capable. Des architectes internationaux furent

invités tels que Walter Gropius, Oscar Niemeyer, Alvar Aalto, Le Corbusier. Le projet de ce dernier, une *unité d'habitation* telle que celle de Marseille ne pouvait pas être réalisée sur ce site, elle fut donc construite du côté de Charlottenburg, à proximité du Stade Olympique, ce dernier construit en 1936 pour accueillir les Jeux Olympiques de Berlin. Un nouveau centre se forma au niveau de la rue *Kurfürstendamm*, notamment avec l'ouverture des grands magasins KaDeWe (Kaufhaus des Westens) en 1950, les plus grands d'Europe. Ils construisirent également un nouvel Opéra, dédoublement une fois de plus d'un programme présent dans l'autre Allemagne, et deux universités. Après l'érection du mur, les constructions continuèrent notamment avec le Philharmonique construit par Hans Scharoun.

Division de la ville

Le mur fut construit en 1961, séparant cette fois-ci physiquement la ville. Le but était d'empêcher les Allemands de l'Est de quitter le Bloc communiste pour rejoindre la zone ouest de la ville. Une population importante venant d'autres régions de l'Allemagne ou même d'autres pays comme la Pologne par exemple, se servirent de la ville de Berlin afin de migrer d'une Allemagne à l'autre. La plupart des émigrés étant de jeunes actifs, cela posait un problème économique important à la RDA qui avait besoin de travailleurs notamment pour la reconstruction d'après-guerre. La construction du mur entraîna un certain nombre de destructions, les immeubles se trouvant sur sa route ainsi que tout bâtiment considéré trop proche et qui aurait permis aux habitants de l'est de prendre la fuite. Ceci produisit une frange de terrain vide longeant la démarcation.

Le Nikolaiviertel, le plus ancien quartier de Berlin, est le premier noyau d'où s'est développée la ville médiévale. Ce quartier historique peuplé de boutiques, restaurants, brasseries et ateliers d'artisans fut détruit en 1944. Laissé en ruines durant de nombreuses années, il fut reconstruit aussi fidèlement que possible en suivant le modèle d'avant-guerre entre 1981 et 1987. Le premier noyau de l'agglomération annexa ensuite au fur et à mesure des époques les villes alentour. Ce développement particulier forme un des aspects de la richesse de la ville qui offre ainsi de nombreuses choses à voir dans sa périphérie, tel que, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres, le château de Charlottenburg situé dans la partie ouest de la ville. Après la chute du mur, on commença à organiser la réunification des deux Allemagne, la RFA absorbant la RDA. En effet, l'Allemagne redevint une unité avec Berlin comme capitale unique le 3 octobre 1990, jour célébré depuis comme fête nationale allemande. La chute

du mur fut relayée à travers le monde entier et interprétée comme un symbole de paix. Une masse importante de personnes se pressa autour du passage jusque-là fermé de la porte de Brandebourg afin de traverser le mur pour accéder à l'Ouest. La porte est aujourd'hui le symbole de l'Allemagne réunifiée. Cet événement entraîna en Europe d'importantes conséquences avec la chute de l'Empire soviétique, les différents pays de l'URSS se détachant tour à tour pour retrouver leur indépendance ce qui mit fin à la division idéologique de l'Europe.

D'importants travaux d'aménagements des artères principales et l'assainissement de certains quartiers de la ville durent être entrepris. Le centre historique fut réhabilité, les cités d'ortoirs de Berlin-Est rénovées et de nombreux nouveaux logements furent construits dans le cadre de nouvelles villes en périphérie de Berlin. Le mur fut très rapidement démonté dans sa quasi-totalité, certains morceaux étant préservés à des fins de mémoire. Plusieurs places traversées par le mur ont pu être reconstruites, telle que la Potsdamer Platz. Les réseaux de transport furent également rétablis, le mur ayant forcé l'interruption brutale des différentes lignes de transports publics. La chute du mur libéra des terrains propices à de nouvelles constructions, qui sont aujourd'hui encore en cours d'urbanisation. La nouvelle gare vu le jour sur un morceau de l'ancien *no man's land* au nord de la rivière de la Spree.

Outre la restauration du Reichstag, de nouveaux bâtiments destinés au gouvernement furent construits dans le même secteur, dont la nouvelle chancellerie fédérale, réalisée par des architectes berlinois.

La ville de Berlin était tournée vers le futur, des architectes du monde entier désirant participer à sa reconstruction. Mais la ville devait tout de même penser à la préservation de zones historiques, elle imposa donc des réglementations de façades afin de garder une homogénéité. Des contraintes de hauteur furent également mise en place sauf sur certains sites comme la Potsdamer Platz ou l'Alexanderplatz qui devaient accueillir des gratte-ciels.

Le *Stadtforum* fut mis en place par le sénat de Berlin. Ce lieu de débat public sur le thème de l'aménagement du territoire qui permis aux locaux par le biais d'associations, collectifs, groupes, organes de presse, de participer à la réflexion de la planification urbaine de la ville. On y discuta par exemple du sort du Palais de la République de la RDA, du projet de reconstruction du Château de Berlin, des mémoriaux pour les victimes de l'Holocauste, de la réaffectation de l'aéroport de Tempelhof. Ceci permis d'inclure la population dans le processus de réflexion afin d'imaginer un urbanisme qui reflèterait au mieux les besoins des résidents.

Mémoire

Parmi les pans de murs conservés, on retrouve la célèbre *East Side Gallery* et ses peintures, mais elle est menacée aujourd'hui de disparaître au profit de projets immobiliers. D'autres morceaux de mémoire subsistent comme *Checkpoint Charlie*, ancien point de contrôle et passage à travers le mur, ou *Topographie des Terrors* où se dresse une partie du mur conservée et transformée en musée. L'ancien tracé du mur reste lui aussi marquant dans la mémoire de la ville, symbolisée par une ligne de pavées qui suit l'ancienne démarcation.

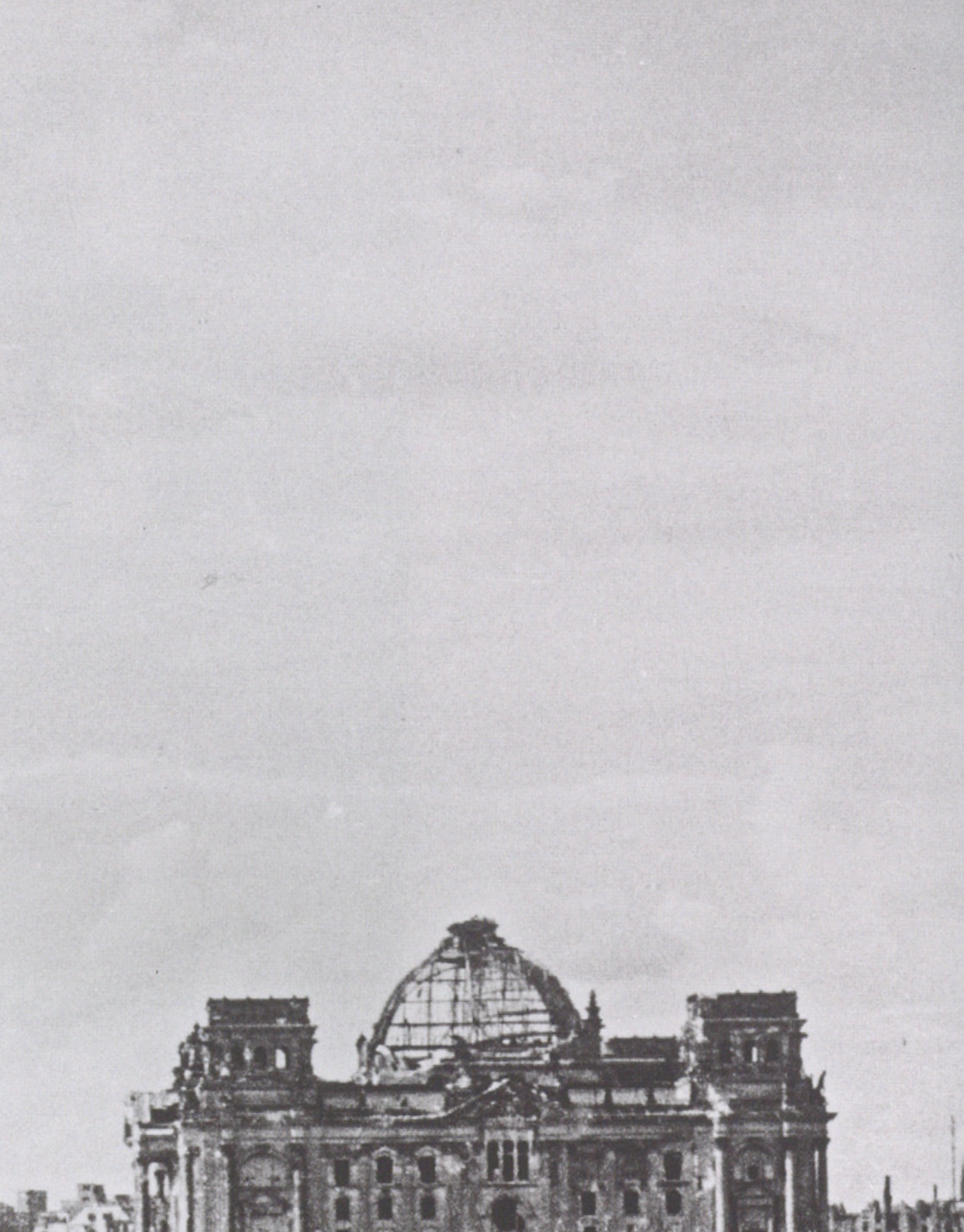
Il est en effet possible à Berlin de rencontrer de nombreux « souvenirs », sites de mémoires, musées, mémoriaux qui font honneur aux victimes et retracent les horreurs de la guerre. Ceci montre l'importance de la trace du passé dans cette ville et ses efforts pour ne pas l'oublier.

C'est le cas par exemple du *Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe*, situé proche de la porte de Brandebourg et de la Potsdamer Platz, au centre de la ville. Il a été conçu par Peter Eisenman entre 2003 et 2005. Surface de presque 20'000 m² composée de 2711 stèles en béton, elle recouvre un centre d'information qui abrite une exposition sur l'extermination des Juifs mais également d'autres victimes, homosexuels, Roms et Sintis assassinés lors de cette persécution. Le musée Juif, réalisé par Daniel Libeskind vient également présenter l'histoire des Juifs ainsi que leur persécution durant la Seconde Guerre mondiale. Divers autres mémoriaux sont également présents dans la ville.

Un important travail de mémoire fut effectué, particulièrement dans l'ouest de l'agglomération sur les horreurs du nazisme. En Allemagne de l'est par contre, sous le régime communiste, il était interdit de parler du Troisième Reich, la volonté étant d'effacer cet épisode des mémoires. Après la chute du mur, il y avait de nombreux bâtiments laissés à l'abandon et en ruine dans le centre de la ville. Ces lieux attirèrent énormément d'artistes de toutes sortes qui vinrent s'approprier ces espaces. Ces bâtiments et sites délaissés sont aujourd'hui encore existants et toujours investis par des bars, clubs, restaurants, galeries d'artistes, ateliers et squats de tout genre. C'est en partie ce monde artistique et *underground* qui marque la ville et attire énormément les touristes.



16. Vue du Reichstag, Berlin, 1946.
Fritz Eschen



Reconstruction

Parmi les places reconstruites, il y a la Potsdamer Platz, lieu emblématique, d'abord porte d'entrée de la ville au 18ème siècle, puis nœud de transport important pendant le 19ème siècle et au début du 20ème. Elle fut largement détruite par les bombardements pendant la période de la Deuxième Guerre mondiale. Durant la guerre froide elle fut laissée à l'abandon, le mur la traversant de part en part dès 1961. Après la chute du mur, en 1990, elle fut l'emplacement d'un concert commémorant la réunification de l'Allemagne auquel de nombreuses célébrités participèrent. Elle ne resta pas longtemps délaissée, son emplacement étant très central à la ville, intéressant grandement les investisseurs. Elle fut reconstruite en plusieurs parties, chacune aux mains d'investisseurs privés. Des architectes connus tels que Renzo Piano ou Hans Kollhoff construisirent les nouveaux bâtiments. Sony pour sa part installa son nouveau siège européen, bâtiment moderne très reconnu. Si le lieu est sujet à de nombreuses critiques, il accueille néanmoins chaque jour un nombre considérable de touristes.

Un effort important fut mis à la construction de nouveaux bâtiments mais également à la restauration de bâtiments existants.

Le Palais de la République, bâtiment emblématique de la RDA, dû être traité pour cause d'amiante et fut finalement détruit sur décision des experts. Le site avait accueilli précédemment le château de Berlin, symbole prussien, que l'on décida de reconstruire sur l'emplacement de ses anciennes ruines. La façade baroque sera reconstruite telle qu'elle fut avant-guerre sur 3 côtés et l'intérieur sera moderne. Le projet, en cours de reconstruction, est destiné à héberger entre autres des collections muséographiques ainsi qu'un forum et des cafés et restaurants. La crise économique de 2008 a retardé le démarrage du chantier. Il a commencé en été 2013 et son inauguration est prévue pour 2019. Il y a eu beaucoup de polémique autour de la reconstruction de ce monument symbolique prussien. Les partisans d'une ville de Berlin moderne étaient contre le renouveau de ce bâtiment en plein cœur de la ville. Un compromis fut atteint après un an de discussions. L'accord consiste en la reconstruction de 3 des quatre façades baroques, la quatrième tournée vers le Spree étant moderne, à condition que l'intérieur le soit aussi. Ce projet veut être perçu comme le respect porté envers un chef-d'œuvre historique et non un hommage au militarisme prussien. Un concours international a été lancé et c'est un architecte italien, Francesco Stella qui l'a remporté.

Le château de Charlottenburg a été restauré selon son état d'avant-guerre, exception faite dans les jardins ou une partie a été restaurée selon les jardins à la française du 17ème alors que

le reste a été élaboré en jardins à l'anglaise en rappel à la transformation qu'il avait subi au 19ème siècle.

Un autre exemple de consensus est l'*Eglise du Souvenir (Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche)* qui fut endommagée lors d'un bombardement des Alliés. Certains partisans voulaient la voir restaurée, d'autres préféraient qu'elle soit définitivement détruite. La décision finalement prise était de conserver la tour dans son état de ruine afin de garder la mémoire des bombardements. Une nouvelle église moderne fut construite à côté par Egon Eiermann, architecte allemand très important de la seconde moitié du 20ème siècle.

Un cas particulier de reconversion est également à noter à Berlin. C'est le cas de l'aéroport de Tempelhof. Il fut créé en 1923 et est le plus vieil aéroport commercial au monde. Il fut rénové entre 1936 et 1941 pendant le Troisième Reich, sous la direction de l'architecte d'Hitler, Albert Speer. Durant la guerre il fut utilisé comme camp de prisonniers qui étaient employés dans la construction d'avions. Pendant la guerre froide, il fut exploité par les Américains et Britanniques pour ravitailler la ville pendant le blocus organisé par Staline. En 1975, la plupart des vols sont redirigés vers le nouvel aéroport de Tegel situé du côté nord de la ville, entraînant le quasi abandon de Tempelhof. En déclin, il a été fermé en 2008, le trafic étant dévié vers les aéroports de Tegel et Schönefeld, agrandis pour la cause. En 2010, le site fut rouvert sous forme d'un énorme parc public. La pression immobilière a poussé le gouvernement à proposer un projet de construction sur le site mais les Berlinoises ont voté un référendum à l'encontre du projet.

Pendant la séparation, le système de transport n'a pas pu se développer et les voies passant d'un côté à l'autre de la ville étaient interrompues. La réunification a permis de repenser à cet aspect. Les anciennes voies ont été restaurées et reconstruites et de nouvelles gares ont vues le jour. C'est le cas en particulier de la *Hauptbahnhof*, la nouvelle gare centrale de Berlin, qui a été ouverte en 2006 sur un emplacement anciennement subdivisé par le mur. Le complexe est entouré d'un nouveau quartier hébergeant des bureaux, hôtels, commerces, zones vertes, le tout à proximité de la Spree et du centre de la ville.

La ville est donc un enchevêtrement de neuf et de vieux, parfois un mélange imbriqué de l'un et l'autre à la fois. C'est le cas du Reichstag par exemple, qui fut restauré dans son style avant-guerre mais qui arbore une nouvelle coupole, réalisée par Norman Foster, en verre et métal marquant la modernité et symbolisant la transparence du nouveau gouvernement.

Les vingt-huit ans de séparation eurent des effets sur l'architecture, l'urbanisme et la reconstruction de la ville de Berlin. Les idéologies différentes menèrent à des expérimentations

disparates et ajourna la reconstruction de certaines parties de la ville. Certaines décisions importantes telles que la reconversion de Tempelhof ou la reconstruction du château de Berlin sont récentes, datant d'après la réunification de la ville.

Les différents travaux liés à la mémoire, tels que les mémoriaux pour les victimes ne furent pas sans controverses. Par exemple au sujet du mémorial pour les Juifs assassinés, certains considèrent qu'il banalise les atrocités qui ont été commises. D'autres estiment qu'il distingue prioritairement des victimes par rapport à d'autres. C'est ce qui mena notamment à la rectification de l'exposition qui prenant place dans le centre d'information du mémorial, en abordant le thème des autres persécutés du conflit.

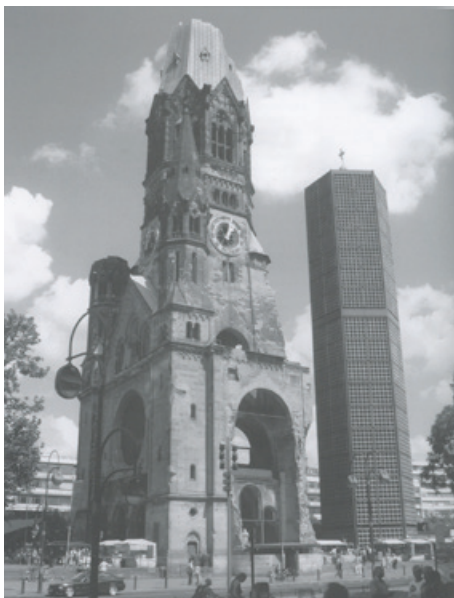
Réunification

En absorbant la RDA, la RFA s'est trouvée face à plusieurs problèmes. Le système productif est-allemand devenu obsolète, la transition vers l'économie de marché conduit à la fermeture rapide d'un très grand nombre d'usines entraînant inévitablement une hausse du taux de chômage. Cette montée très importante du chômage et le manque de perspectives dans les régions est, a conduit à leur paupérisation et à la migration de milliers de personnes vers l'ouest et le sud de l'Allemagne. Pour beaucoup d'Allemands de l'est, la réunification fut difficile à avaler. Ils avaient certes dû faire face à la dictature et a beaucoup de restrictions mais certaines notions leurs étaient garanties comme le plein-emploi, les structures sociales telles que les crèches, la sécurité sociale. Les loyers étaient également plus bas, les valeurs familiales mieux valorisées. La transition fut donc d'une certaine manière un désenchantement pour beaucoup d'entre eux, non préparés à la vie dans le système de l'hyperconsommation capitaliste.

Bilan

Contrairement à la ville de Beyrouth, il y eut à Berlin de nombreux débats publics concernant la reconstruction de la ville après sa réunification. C'est le cas du processus du *Stadtforum*, qui s'est déroulé en 1990, qui permit de débattre à propos du rôle de l'architecture comme outil de réconciliation social, sur les questions de l'héritage urbain, de la justice sociale et de leurs relations avec le processus de paix.

L'architecture et l'urbanisme peuvent être utilisés comme médiateurs pour amener les différentes parties autour de la table afin d'ouvrir la discussion. Il faut utiliser ces deux domaines comme outils afin de reconnecter une ville après un conflit qui l'a divisé, et la consultation de la population est un point essentiel à aborder afin de répondre au mieux aux questions sociales et humaines de la ville. Ce forum est une méthode qui a ainsi permis d'inclure la population locale dans le processus de reconstruction.



17. Vue de l'église de la Mémoire, Berlin 1957

18. A la page suivante:
Festivités lors de la célébration des 25 ans de la chute du mur de Berlin, 2014







19. Pont Mostar datant du 16^e siècle en reconstruction, 1993. Emmanuel Ortiz

Mostar

Une fois de plus, nous nous référons en partie au travail de l'auteure Esther Charlesworth qui nous a permis de comprendre, par le biais de son analyse approfondie, les enjeux existants dans la ville divisée de Mostar au terme des conflits sanglants des années 1990.^[35]

La ville de Mostar est située en Bosnie-Herzégovine, dans le Sud du pays. Une partie de la ville, le quartier du Vieux Pont, est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Histoire

Le site est occupé depuis la Préhistoire déjà. Son emplacement étant stratégique car sur le passage de routes commerciales, les Romains s'y établirent. A la fin de l'Antiquité et durant le Moyen-Age, sous l'occupation chrétienne, des basiliques y furent construites. Elle passera aux mains de l'Empire Ottoman au 15^{ème} siècle et le premier quartier musulman fut construit durant cette période. Le pont faisant la renommée de la ville fut érigé en 1566. A la fin du 19^{ème} siècle, la Bosnie-Herzégovine passa sous l'administration de l'Empire Austro-Hongrois. En 1918, elle devint part du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, la « première » Yougoslavie. Le Royaume se convertit en république fédérale communiste en novembre 1945. Le pays connu donc des occupations différentes, chacune favorisant une religion plus que les autres, l'Islam sous l'Empire Ottoman, le Christianisme pendant l'Empire Austro-Hongrois, l'Orthodoxie en Yougoslavie. Le pays rassemblait de ce fait de nombreuses ethnies dont les Croates majoritairement catholiques, des Serbes traditionnellement orthodoxes et des Bosniaques, aussi appelés Musulmans, slaves convertis à l'Islam durant l'occupation ottomane.

En 1980, après la mort de Tito, des mouvements nationalistes ethniques grandissant semèrent le trouble dans la région balkanique et entraînèrent la prise de contrôle du pouvoir par des extrémistes nationalistes. C'est le cas notamment en Bosnie-Herzégovine avec trois partis nationalistes de trois différentes communautés, serbe, croate, bosniaque, qui remportent les élections. La situation interne étant déjà tendue, les événements extérieurs, tels que la fin de la guerre froide et la chute du communisme en Europe n'arrangèrent pas la situation qui finira par l'éclatement de la Yougoslavie. En 1990, la Slovénie et la Croatie furent les premières à décider de retrouver leur indépendance. La Bosnie-Herzégovine souhaitant faire de même dû faire face à des Serbes réticent à en sortir et des Bosniaques et Croates plutôt favorable à l'indépendance. Un référendum fut lancé. Le résultat étant positif à la déclaration d'indépendance, des milices serbes se révoltèrent. L'armée yougoslave soutint la communauté serbe, cependant l'indépendance fut toutefois reconnue par la communauté européenne. Une guerre ethnique s'engrena donc, opposant les serbes aux autres communautés religieuses.

Un conflit éclata en avril 1992 à Mostar opposant les Serbes aux Croates et Bosniaques. Un an après le retrait des Serbes, un affrontement se produisit entre les Bosniaques et Croates, quand ces derniers décidèrent d'établir leur propre Etat avec pour capitale Mostar. Les Croates cherchèrent à expulser les Bosniaques de Mostar ce qui engendra de violents combats ethniques, Il en résulta des milliers de morts et d'exilés.

Mostar se retrouva comme beaucoup d'autres villes balkaniques au cœur du conflit serbo-croate, chaque partie cherchant à supprimer l'identité multi culturaliste des villes en détruisant les monuments culturels et symboliques des communautés adverses afin d'assouvir un désir d'expansion territoriale allié à une intolérance pour les autres ethnies. Ce fut le but des Serbes, puis des Croates, au détriment de la population Bosniaque. Ce concept nommé *d'urbicide*, notion déjà abordée dans les chapitres précédents, pour rappel consiste en la destruction volontaire de bâtiments, de maisons et de structures urbaines afin d'anéantir une ville et son identité ainsi que celle de ses habitants.

Division ethnique

Avant la guerre, Mostar était une ville multiethnique et multiconfessionnelle qui fonctionnait en harmonie. Elle était reconnue comme la ville symbole de la multiethnicité en Bosnie-Herzégovine, de par l'hétérogénéité de sa population mais également par le nombre très élevé de mariages mixtes. Un tiers de la population était croate, un second tiers bosniaque, un cinquième serbe, la partie restante appartenant à d'autres minorités. Alors que la ville était

un modèle de vie en harmonie, elle devint après la guerre l'archétype de la ville dévastée et divisée ethniquement, la ligne de démarcation physique étant appelée le *Boulevard*.

Cette ligne de division marque la séparation entre les Bosniaques musulmans et les Croates chrétiens, durant la deuxième partie de la guerre, après le retrait des Serbes. Le Boulevard était originellement le passage de la ligne de train construite en 1878 sous l'Empire Austro-Hongrois puis transformé en boulevard en 1967. Cette démarcation est devenue la ligne de front principale du conflit dès 1992 entre les différents groupes ethniques, comme le fut la Ligne Verte à Beyrouth dans la guerre du Liban. On peut toujours observer le long de cette avenue les dégâts de la guerre, des bâtiments en ruine marqués par les bombardements, les tirs de feu. Durant le conflit, les Bosniaques habitant l'ouest fuirent vers l'est de la ville et les Croates inversement, scindant ethniquement la ville en deux. Un nombre de Mostariens se retrouvèrent ainsi déplacés dans leur propre ville. De nombreuses personnes quittèrent le pays, dont les couples mixtes qui ne pouvait pas choisir de camp. Si nombre d'habitants fuirent la ville, beaucoup d'autres vinrent s'y réfugier pour fuir le nettoyage ethnique opéré par les Serbes sur le territoire balkanique. Beaucoup d'infrastructures comme les hôpitaux, universités se trouvaient sur la rive ouest, du côté de la ville plus moderne qui avait la possibilité topographique de s'étendre. Les habitants de la rive opposée durent donc improviser des infrastructures d'urgence durant le conflit.

Les destructions à Mostar ont été dirigées sur les monuments culturels et les infrastructures urbaines, comme les habitations, les réseaux d'eau, les ponts, dans le but de les rayer de la carte. La vieille ville ottomane a subi de nombreux dommages dus aux bombardements. Le vieux bazar par exemple fut totalement détruit. Les ponts furent tous rasés par l'Armée Nationale Yougoslave en juin 1992, coupant les connexions entre l'est et l'ouest de la ville, à l'exception du Vieux Pont. L'héritage historique ne fut pas le seul à être endommagé mais également les manufactures, silos, moulins et boulangeries, à l'intérieur et hors de la ville.

Patrimoine

Le symbole de la ville est le pont Stari Most. Il fut construit en 1566 pour le sultan Soliman le Magnifique sous l'Empire Ottoman. Le pont fut détruit en novembre 1993 par les forces croates qui bombardèrent volontairement le pont, en faisant une destruction plus symbolique que stratégique. Dans le livre d'Esther Charlesworth, elle cite l'interview d'un habitant qui lui décrit cette destruction comme « *un acte pervers d'automutilation* »^[36]. En effet, ce pont était l'attrait touristique principal de la ville, représentant une valeur culturelle et économique

primordiale.

La Bosnie-Herzégovine a dû faire face à la tâche de passer d'un système économique socialiste à une économie de marché. Face à cela, il a fallu mettre en place un nouveau cadre institutionnel et légal en parallèle de la reconstruction physique et la réconciliation sociale de la ville. N'ayant pas de système économique fonctionnel ni de gouvernement en place, la ville dépendait entièrement des agences internationales de développement. Une administration européenne et une équipe de reconstruction, la EUAM, European Union Administration of Mostar, a été établie après les accords de Washington de 1994. L'EUAM avait pour objectifs principaux de réconcilier les deux parties, de rétablir la sécurité et de créer une police unie, de réinstaurer la liberté de déplacement, d'organiser des élections et établir un conseil municipal. L'agence a réparé plus de 6000 maisons, trente bâtiments publics, 25 écoles, 20 établissements de santé, 70 projets de distribution d'eau et 5 ponts. Si l'agence voulait réunifier la ville, de nombreuses personnes souhaitaient garder la séparation et faire deux entités distinctes, l'idée de la réunir fut tout de même conservée, afin de retrouver l'unité multiethnique d'avant-guerre.

La présence de trois groupes ethniques, Serbes, Croates, Bosniaques ne cherchant pas à coopérer, compliqua également la reformation d'un état stable et viable. Le projet de reconstruction a été divisé en projets pilotes de reconstruction de l'héritage culturel. Ils évoluaient principalement autour du centre historique de la ville et du vieux pont. Ce programme comportait la restauration de plusieurs monuments clés dont des mosquées détruites durant la guerre civile.

Le but du projet était d'améliorer le climat de réconciliation entre les ethnies en mettant en avant leur héritage commun. Il cherchait également à développer des capacités professionnelles et de nouveaux emplois dans un contexte important de chômage. En aidant la reconstruction d'un symbole national d'unité, tel que le pont Stari Most ainsi que d'autres monuments et quartiers, le projet représentait la première phase d'un projet plus large de réhabilitation. Un master plan fut décidé et approuvé par les autorités et une liste fut définie des sites nécessitant une reconstruction d'urgence, des bureaux et la formation de personnels compétents fut également mise en place.

Depuis le début de la reconstruction en 1996, la priorité s'est majoritairement portée sur la remise en état de Stari Grad, c'est-à-dire la vieille ville de Mostar. Cette focalisation de l'attention sur l'héritage culturel et historique peut paraître questionnable étant donné l'urgence de reconstruction dans le domaine économique et social. Le projet du pont devint le centre de toute l'attention et des aides financières. L'Union Européenne, le gouvernement Turc et la Banque mondiale participèrent par l'apport de fonds, d'autres acteurs tel que l'UNESCO, l'AKTC et le WMF^[37] offrant leur expertise. Un investissement très important fut mis dans la

reconstruction de cet objet en mobilisant des ressources matérielles et humaines afin de le remettre dans son état d'avant-guerre. Les plans ottomans furent redessinés et les pierres furent taillées selon la méthode utilisée en 1566. Terminée en juillet 2004, cette intervention s'estima à un montant total d'environ 20 millions de dollars US. La conviction générale était qu'en reconstruisant le pont cela guérirait les blessures du passé et réconcilierait la ville et ses habitants. Le maire proclama le jour de la pose de la première pierre que cela représentait le symbole d'un nouveau départ de coexistence, reconstruction et réconciliation des Bosniaques et des Croates.

Réunification physique, séparation sociale

Une somme colossale fut investie dans ce projet, laissant peu de fond à des projets environnementaux tel que le nettoyage de la rivière Neretva passant sous le pont et largement polluée durant la guerre. Même si l'engagement des organisations internationales fut un succès en soi et redonna une image internationale à la ville de Mostar, leur manière de procéder et la tendance des experts étrangers à dominer les discussions en laissant peu ou pas de place aux Mostariens furent vivement critiquées par les locaux.

Un des problèmes dans la reconstruction sociale de Mostar est le haut taux de chômage et le manque de projets de développement économique. Selon les habitants la scission n'est physiquement plus là mais les deux parties de la ville ne parviennent toujours pas à collaborer, le système social étant profondément divisé. En effet, la bataille de suprématie religieuse continua et cela se vit dans la construction d'objets architecturaux iconiques hors du programme officiel de reconstruction. Du côté croate par exemple, un clocher de monastère fut reconstruit trois fois plus haut que l'original et une croix géante fut érigée en haut de la montagne surplombant la ville. La même chose se déroula du côté musulman avec la construction de mosquées et de minarets dans la vieille ville ottomane. Ceci représente la continuation de la guerre par d'autres moyens, les édifices culturels et religieux se faisant face et se concurrencent de part et d'autre de la ville.

Ceci montre que peu de progrès ont été accompli dans la réconciliation de l'Est et de l'Ouest. L'EUAM a certes reconstruit des services urbains et rétabli l'approvisionnement d'eau et électricité ainsi que restauré de nombreuses habitations et l'AKTC a permis de générer de nombreux projets de reconstruction dans la région balkanique, cependant peu de projets se sont réellement servi de la planification comme outil de réconciliation dans la construction de la paix. Cela se voit dans différents aspects explicités par Charlesworth.

Premièrement, les projets fait par l'AKTC et le WMF ont concerné des bâtiments ou monuments culturels particuliers, tel que le Stari Most. La question se pose donc sur la manière dont les priorités de reconstruction ont été définies. Les projets réalisés n'ayant pas été réfléchis dans une perspective durable. Deuxièmement, il manque également une vision à long terme sur l'aspect environnemental concernant la reconstruction de la ligne de démarcation, le Boulevard, et la pollution d'après-guerre des rivières. Troisièmement, le manque de stratégie concernant l'emploi. Les organisations, qui prenaient le dessus dans les travaux, ont grandement limité l'insertion des résidents de la ville dans le processus. Certains avis avancent que l'argent aurait dû être investi dans la création d'opportunités de travail et le développement d'une économie de marché plutôt que la restauration de l'image internationale de la ville par la remise en état de ses bâtiments iconiques.

Bilan

Pour conclure, la domination des agences de développement internationales ont limité la capacité des architectes locaux à s'impliquer et jouer un rôle critique dans la reconstruction de leur propre ville. C'est d'une part la responsabilité des fonds étrangers qui ont dictés leurs priorités mais également dû au manque de coordination de l'administration de Mostar.

Si l'aide internationale a secouru la ville dans son rétablissement immédiat, le manque d'attention qu'elle a porté aux problématiques sociales et économiques sur la ville et d'une manière plus large sur la région, a créé un obstacle au développement à long terme et à la réconciliation.

Dans un contexte incertain, les organisations non-gouvernementales internationales se sont glissées avec leurs propres priorités de reconstruction, la protection de l'héritage culturel, et ont par la même occasion usurpé le rôle du gouvernement dans le développement et la prise de décision. Le fait que ces agences cherchaient en priorité à reconstruire le cœur historique de la ville, reflète la problématique du mode de réflexion « *island mentality* »^[38]. Ceci consiste à penser un projet comme une île isolée, sans prendre en compte le contexte et les impacts sur la région alentour. Ceci reflète également la notion de qu'appelle Esther Charlesworth « *ruin memorabilia* »^[39] concernant l'abus d'usage du cliché de la « mémoire de la ville » dont chacun use afin de servir son propre intérêt comme ce fut le cas dans le projet de reconstruction de Beyrouth par exemple.

20. Réfugié vivant dans un camp situé dans un no man's land, Bosnie, 1994. Emmanuel Ortiz

21. A la page suivante: Vue sur le pont Mostar, 1992. Wade Goddard







03

Diagnostic des circonstances

Un rôle guérisseur à

l'architecture

Médiatisation d'une
reconstruction iconographique

Dégâts Psychologiques

Implications politiques

L'engagement social de

l'architecte et la communauté

L'implication humanitaire

La question du réfugié

Dimension éducative

Vers une désillusion



22. Bouquins empris des flammes lors du bombardement de la Bibliothèque nationale de Sarajevo

23. Des milliers de Kosovars expulsés rejoignant la Macédoine, Kosovo, 1999. Christopher Morris

03 VERS UN MANIFESTE

SOUS L'ANGLE SOCIOLOGIQUE

Un retour sur la mémoire des villes



Un retour sur la mémoire des villes

Les conflits traités dans le premier livret ont révélé qu'au fil de l'histoire la violence présente dans les guerres s'est amplifiée par le biais de moyens de destruction massive possédant à eux seuls la capacité d'exterminer la population d'une ville entière. La violence a en tout temps existé dans l'histoire des civilisations et arbore de nos jours une puissance dévastatrice sans pareil. L'amélioration des technologies en termes d'armement a permis à l'homme de s'éloigner graduellement du front de guerre à tel point qu'il s'est détaché émotionnellement de l'acte meurtrier en lui-même. Il abstrait alors la conséquence des attaques ciblant d'innombrables vies humaines. Les conflits ont laissé derrière eux des champs de bataille en ruines qui avaient été un temps des villes prospères, et une population désorientée devenue la cible des offensives sanglantes. Un abattoir de la civilisation.

« *Aujourd'hui, les guerres sont menées non dans les tranchées ni les champs de bataille, mais dans les séjours, les écoles et supermarchés.* »^[40]

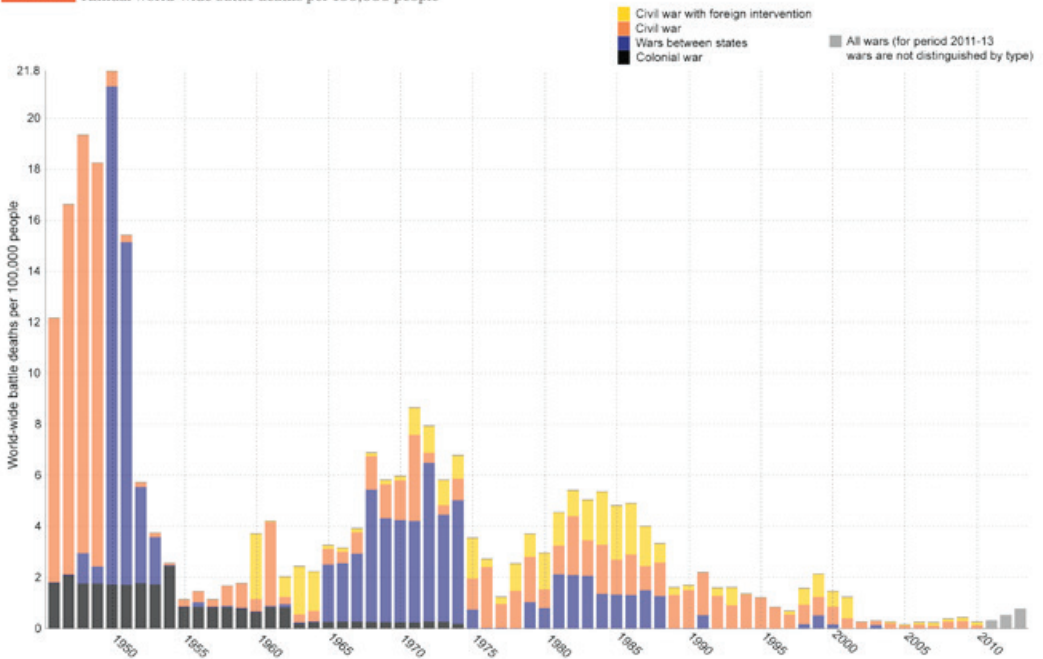
Barakat

« *War-damaged cities also force us to explore urban antagonism and tolerance, and to see how designers, planners and policy makers can contribute practically to the alleviation of racial and social segregation.* »^[41]

Esther Charlesworth

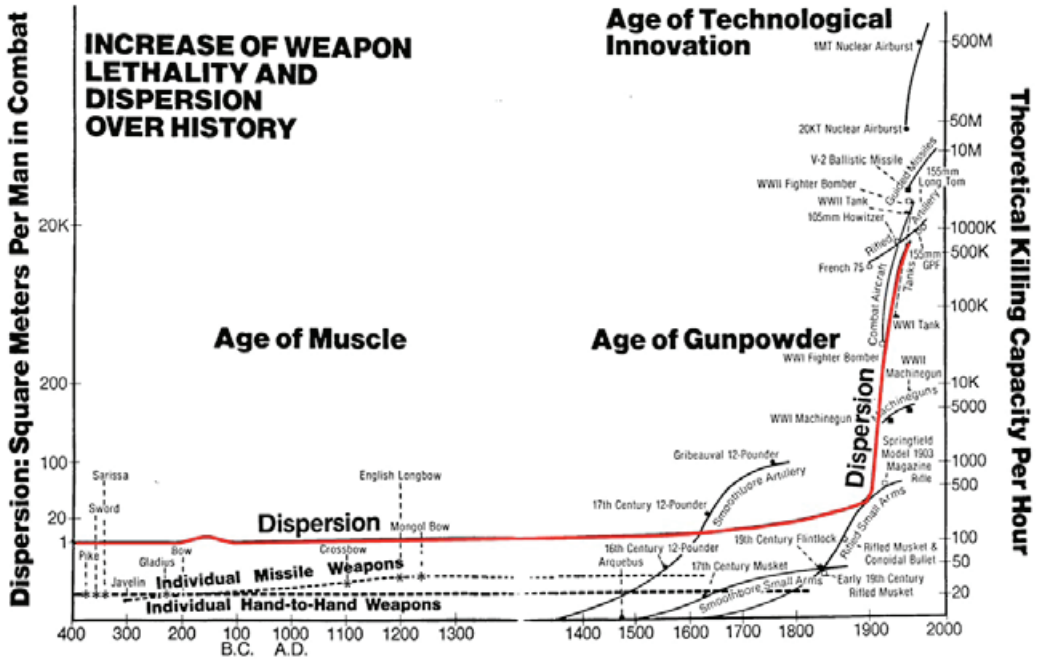
Battle death rate in state based conflicts by type (1946-2013) – by Max Roser

Annual world-wide battle deaths per 100,000 people



Data source: PRIO Battle Deaths Dataset (1946-2007) and data provided by Steven Pinker for 2009 and later (based on UCDP and PRIO). The interactive data visualisation is available at OurWorldinData.org. There you find the raw data and more visualisations on this topic.

Licensed under CC-BY-SA by the author Max Roser.



26. Graphique: Augmentation du taux de mortalité lié à l'augmentation de la technologie de l'armement

Pour pallier à ce phénomène malheureux, l'après destruction laisse apparaître une augmentation des aides humanitaires et de ce sentiment de vouloir prêter main forte à ceux dans le besoin. L'importance de la prise en compte ainsi que de la compréhension de l'aspect psychologique engagé dans les régions anéanties par les guerres ne peut être négligé. Cela permet non seulement de pouvoir planifier une reconstruction adaptée à la population restante et celle revenant dans leur patrie, mais aussi la prise en considération d'une optique de prévention future. Ces interventions protectives contribuent à la reconstruction psychologique de la population traumatisée.

L'identité culturelle a depuis la moitié du 20ème siècle été une source de mésententes en augmentation.

Les chiffres le démontrent, le taux de guerres civiles présente une hausse significative depuis la Seconde Guerre mondiale par rapport aux types de conflits. Ceci va de pair avec l'augmentation du taux de mortalité. Le traumatisme que subit l'être humain devient alarmant face à des guerres qui se transforment en massacres à grande échelle. Elles laissent derrière elles des vagues gigantesques de réfugiés cherchant un toit au-dessus de leurs têtes. Le HCR dénote 52.9 millions de réfugiés début 2015, une augmentation considérable étant donné la situation il y a 10 ans qui en recensait déjà 19.4 millions.

Il devient primordial de diriger les réflexions autour de ces personnes que les villes vont devoir accueillir. La préparation de ces zones urbaines en vue de la délicate arrivée des réfugiés devient un point névralgique de la planification urbaine, comme a pu le souligner l'auteur Charlesworth. Dans le cas contraire, la pression ainsi que la surcharge pourraient prendre des tournures néfastes créant de nouvelles frictions à venir, transmissibles aux générations futures.

Cette section cherche à mettre en perspective quel rôle joue réellement l'architecture en tant qu'instrument de rétablissement de la paix. Comme il était question aux chapitres précédents, nous prenons le parti qu'une architecture établie de manière raisonnée, adaptée au contexte historique et urbain de la région, tout en se basant sur les réussites et échecs du passé, a en fin de compte le potentiel de faire renaître une ville.

Diagnostic des circonstances

La difficulté majeure rencontrée lors de l'engagement d'un processus de rétablissement se trouve dans l'amputation des ressources des villes et de ce qui les entoure, causée par les méfaits de la guerre. Cela s'ajoute indéniablement au chaos administratif, économique et politique ainsi qu'au manque de démocratie souvent rencontrés dans les pays en voie de développement, ce qui ralentit passablement la guérison et la stabilisation de la région.

Il reste fort délicat de déterminer le juste moment pour démarrer la restructuration d'un lieu donné. Une question réside : faut-il attendre la fin des délibérations vers la paix prochaine comme cela s'est passé en Irak ou plutôt commencer promptement les manœuvres au risque que la guerre ne reprenne ? Comme ce fut le cas au Liban. Dans l'hypothèse où l'on attendrait les aléas négatifs précédemment citées, le conflit risquerait de s'ancrer pour une durée indéterminée dans la région et probablement prendre une ampleur ingérable. Il est alors capital d'élaborer une réflexion anticipative des différentes tournures que peuvent prendre les projets, listant les avantages et désavantages des voies possibles.

Un rôle guérisseur à l'architecture

Depuis les années 1960, les conflits modernes ayant pris des tournures évidentes d'affrontements ethniques, la résolution du problème à la source passant à travers la population elle-même devient manifestement le premier pas vers la guérison. En apaisant les tensions et en instaurant le dialogue avec les multiples partis opposés, la ville chaotique enclenche le long processus de rétablissement de la prospérité future. L'architecte est l'intermédiaire qui peut créer le lien entre la communauté et la structure politique.

Comme nous avons pu l'évoquer, de nombreuses figures notables du monde architectural ont tenté la prescription d'une solution aux défis de la reconstitution des lieux troublés. Pourtant leurs concepts se sont figés à l'approche de la réalité sur le terrain. Le doute peut indubitablement prendre place au moment où ces théories se proclament universelles. Dès lors nous rejoignons l'avis de l'architecte Esther Charlesworth, avec son riche bagage d'expérience pratique: il est impossible de trouver une règle de reconstruction générique « *étant donné les spécificités culturelles et politiques de chaque ville examinée.* »^[42] Des réflexions basées sur les nombreux workshops auxquelles elle a participé, notamment à Mostar, Beyrouth et Nicosie et déclare que de nos jours la dimension sociale est de plus en plus englobée dans le

processus d'élaboration d'« *un capital social et une capacité communautaire pour le contrôle local de la reconstruction* »^[43].

Le rôle que peut revêtir l'architecte est celui de guérisseur, sa tâche de diagnostic de la « pathologie » résultante d'une zone analysée est délicate mais essentielle. Il devient le médium entre les différents acteurs d'un projet, conscient du fait que la situation pourrait prendre des tournures néfastes pour le pays si elle tombe entre les mains de personnes malintentionnées.

Dans l'optique de déclencher un impact positif sur la communauté, l'architecte doit prendre connaissance du contexte communautaire dans lequel il s'engage en ouvrant le dialogue. L'identification du traumatisme subi par la population passe par la prise en considération des différents états d'esprit qu'elle peut adopter. Du choc à l'indifférence, de l'oubli à la conscience totale passant par une nostalgie accrue à la réminiscence du passé.

Médiatisation d'une reconstruction iconographique

C'est depuis les événements du 11 septembre qu'a débuté une course à la reconstruction médiatisée. Des architectes de renoms prenaient part au concours lancé pour la reconstruction post-traumatisme du World Trade Center. Avènement d'une architecture iconographique expliquée par l'auteur du livre *L'usage des ruines*, Jean-Yves Jouannais. Il nous fait part de la construction du navire *USS New York*, construit pour transporter les agents militaires qui sont engagés dans la lutte contre le terrorisme. La symbolique derrière cette construction tient dans le fait qu'une petite partie des décombres des tours jumelles a été récupéré pour former la proue du navire. Le matériau n'a pas été traité, pas de refonte, pour ne pas « *lui infliger de nouveau le traumatisme de la destruction* »...et « *y préserver les vertus des martyrs américains* »^[44]Un navire qui aura pour but de leur donner une justice.

Sur la scène internationale on voit apparaître des architectes devenus icônes par leurs multiples constructions symboliques, tels que Rem Koolhaas, Frank Gehry, Daniel Libeskind et Peter Eisenmann. Ainsi, à la suite du passage fracassant de la guerre, la prise de connaissance de l'état émotionnel des habitants est grandissante et offre ainsi la possibilité de devenir source de leur rétablissement. L'édification d'entités symboliques de mémoire de la guerre devient un élément popularisé dans le processus de reconstruction.

Le cas d'étude de Beyrouth a pu mettre en évidence la difficulté de cette mission. En effet sa reconstruction est fortement sujette aux critiques et débats. La planification élaborée par la société privée Solidere, fondée néanmoins par l'ancien Premier Ministre, a mis tous ses efforts dans la constitution d'une image médiatique nouvelle pour le pays ainsi qu'à l'échelle internationale. Dans cette optique, l'idée de la mémoire sélective prenait part à la reconstruction laissant apparaître des vestiges archéologiques du passé. Seulement ces interventions avaient un but touristique et économique, non de remède pour la communauté libanaise. Au contraire, les disparités se sont intensifiées avec un centre-ville flambant neuf destiné en priorité aux classes sociales aisées.

D'une autre part, il faut mettre en avant que l'image iconique du patrimoine architectural a été fréquemment utilisée à des fins économiques, politiques et sociales. En effet, de nombreuses tensions ethniques se sont exprimées à travers la manipulation de monuments symboliques « *qui sont instrumentalisés par des groupes voulant prendre le pouvoir, sous prétexte de nationalisme ou de religion* »^[45].

L'ampleur que prend la dimension médiatique devient un phénomène notable dans la communication des pensées. Nous avons pu cerner son impact pendant la guerre, comme ce qu'il se passe actuellement en Syrie. Lorsque la médiatisation devient un médium d'influence des mentalités au sein de la société, la réalité devient confuse tout autant que déformable. Il est probable que l'usage abusif dans le domaine architectural de cette fausse image, a pu faire perdre de la crédibilité à la profession sur les sites de guerre. Pour contrecarrer ce phénomène, la communication des projets ne doit pas dépasser le seuil de la réalité et devrait plutôt avoir l'objectif de les faire connaître dans leurs réussites et échecs, inspirant idéalement les reconstructions à venir.

Dégâts Psychologiques

Charlesworth nous met sur la piste du phénomène qu'elle appelle la dégradation socio-spatiale, juxtaposant la dévastation de l'espace et des traumatismes émotionnels résultant d'une guerre. Les dégâts psychologiques sont tels qu'ils affectent durablement leur perception des circonstances actuelles, intimement liées aux diverses positions politiques établies durant les assauts. Des cas d'études scientifiques ont montré une hausse significative des troubles psychiatriques qui apparaissent à la suite de crises. Durant la Seconde Guerre mondiale il

s'était avéré qu'au bout d'un certain temps pour survivre au traumatisme de la guerre, les gens passaient outre la catastrophe et reprennent leur routine, leur permettant de tenir le coup et de garder la raison. C'est ce que Sebald décrit dans son ouvrage^[46], qu'il découvre notamment dans les œuvres d'écrivains tels que Hans Erich Nossak ou Alexander Kluge. De la même façon Ivan Straus décrivait les civils vivant sous les bombardements lors du siège de Sarajevo. Au bout d'un certain temps les gens en ont eu marre et avaient décidé de ressortir de leurs caves qui les abritaient, afin de commencer à revivre à nouveau malgré les risques constants d'explosion. Ils avaient atteint un certain seuil d'anesthésie face à l'atrocité de la situation.^[47]

« L'aptitude des hommes à oublier ce qu'ils ne veulent pas savoir, à détourner le regard de ce qu'ils ont devant eux, a rarement été mise à l'épreuve comme dans l'Allemagne de cette époque. »^[48]

Sebald, 2004

Certaines autobiographies d'auteurs allemands relatent les expériences vécues après la guerre. Ils décrivent leur nouvelle vie quotidienne infestée de fragments douloureux des souvenirs passés lors des raids aériens. Tout événement brusque ou bruit d'alarme ravivait cette angoisse persistante. La dimension de la culpabilité est à prendre en compte car elle s'ensuit d'un certain mutisme sur les horreurs passées. C'était le cas en Allemagne avec les agissements des troupes allemandes sous la direction d'Hitler. Les atrocités subies par les victimes des camps de concentration ont anéanti les esprits à tel point que l'on ne pouvait plus en parler. Comme le disait Sebald, il semblait illégitime d'étudier et de parler des scènes des cadavres brûlés. Comme si c'était du voyeurisme. D'autres répercussions psychologiques apparurent lors de cette guerre et le soldat en souffra lui-même. En effet les villes rasées dans leur presque totalité, comme ce fut le cas de certaines villes allemandes, accueillirent le retour de soldats qui découvrirent le néant qui avait remplacé leur domicile. Non seulement ils durent faire face aux nombreux effets traumatisants de la guerre, dont une culpabilité probable rongant leurs esprits, mais ils se retrouvèrent en plus sans repères de leurs vies passées, effacées. Plus tard, lors de la chute du mur de Berlin, le psychiatre Muller-Hegemann énonçait les effets du « Berlin Wall Disease »^[49] dans l'est berlinois. Les patients présentaient des cas de schizophrénie, de paranoïa, de stress et d'angoisses, se sentant continuellement épiés et surveillés. La notion de victime de guerre est également importante lorsque l'on revoit les dégâts que produisirent les attaques. Le degré

de choc des victimes d'un génocide, une souffrance ancrée très profondément, est d'autant plus délicate à résoudre dans l'approche reconstructive de la ville.

Nous ne pouvons pas mettre de côté les altérations psychologiques vécues par les soldats sur les champs de bataille qui, conscients ou non de l'ampleur de leurs actes, ripostant ou attaquant l'ennemi, ont tous ôté la vie à des millions de personnes innocentes. Ils feront partie intégrante des villes rebâties, c'est pourquoi il est nécessaire d'établir le suivi inévitable de ses personnes marquées par les conflits, dont une part de leur humanité a été atteinte et qui doivent chercher eux aussi à reconstruire leur identité à travers la ville.

Les épreuves accablantes de la guerre ont fait voir la mort de près à des millions de personnes innocentes. L'impact est tel qu'il altère la nature humaine face à l'acte terrible du saccage de vies, certains restent choqués, perdus, traumatisés, alors que d'autres entrent dans un refus de la réalité. Il devient nécessaire de prendre en compte et de venir en aide à chaque individu faisant partie d'une communauté brisée. Pourtant comme nous avons pu le comprendre les tensions psychologiques sont profondément ancrées et il est très délicat de les changer. Parfois, même après la désintégration physique de la scission entre deux côtés opposés de la ville, la séparation et la distance finissent par persister dans l'esprit des habitants. C'est ce qui s'est déroulé à Beyrouth lorsque la ligne verte a été abolie, les voisins n'ont pas ressenti de changement réel dans leurs vies quotidiennes et les tensions sociales ont perduré. Cela a aussi été le cas à Mostar où les gens continuent de vivre comme deux sociétés parallèles au système social propre, malgré la reconstruction des ponts entre les côtés de la ville.

Comme le dit l'auteur Esther Charlesworth, les cas de reconstruction impliquant une réparation et reconnection sociale réussies sont rares. Pourtant derrière une collaboration avec une population civile qui a subi cette néfaste dégradation morale, se cache une dimension réparatrice non négligeable. En effet, s'il est englobé dans un flux d'actions concrètes, l'habitant prend conscience du processus de guérison entrepris et met de côté l'impuissance subie durant la guerre. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire d'identifier certains exemples de reconstruction montrant des résultats concluants issus de projets architecturaux liant fortement l'aspect social à la matérialisation du projet. Souvent l'on se concentre sur la reconstruction matérielle d'un espace détruit, de l'infrastructure restante, des épaves restantes, témoins de l'atrocité passée. Pourtant l'origine de l'antagonisme s'éternise dans un état non résolu. L'architecte possède les outils permettant de venir en aide aux communautés ayant subi le traumatisme de la violence, du massacre ainsi que de la ségrégation résultante.

27. Soldat bosniaque ému par son retour au village après trois ans de persécution, Bosnie, 1995. Emmanuel Ortiz





Implications politiques

Une question réside à propos de la limite d'intervention de l'architecte sur le front. Devrait-il prendre position face au conflit et construire ce qu'il considère juste, dans le but de défendre les valeurs et le respect des droits de l'homme ?

L'architecture se trouve souvent confrontée aux « *mentalités et cadres coloniaux* »^[50] des régions dans lesquelles elle est impliquée. En effet, l'architecture est parfois utilisée à des fins politiques, par sa capacité à générer une symbolique visant à gagner le suffrage de la population à travers la construction de certains édifices iconographiques ou de statues représentatives.

« Mais la théorie de la restauration la plus solide reste en partie impuissante face à ce qui peut être déterminant : la dimension politique, sociale et économique de l'architecture, la dimension symbolique des monuments, qui sont instrumentalisés par des groupes voulant prendre le pouvoir, sous prétexte de nationalisme ou de religion. »^[51]

Nicolas Detry et Vincent Veschambre

Il est donc important de cerner l'impact que peut avoir l'architecte dans ses manœuvres qui diffèrent d'un pays à l'autre selon la structure politico-culturelle dans laquelle il opère. Un pays qui possède un cadre de planification démocratique aurait tendance à mieux recevoir des interventions, alors qu'un système politique restrictif sera moins enclin aux nouveautés. Ce furent les difficultés explorées dans les cas de Mostar et de Beyrouth. L'architecte possède d'une certaine manière une opportunité d'agir à double tranchants. Soit il décide simplement d'accomplir l'ouvrage réclamé par le client, soit il va faire valoir des édifications réfléchies selon le contexte social dans lequel il s'insère, un aspect réformateur et parfois risqué. A Berlin cet aspect réformateur a été étouffé par le côté très médiatisé des projets faisant partis d'un étalage symbolique de la reconstruction. Par contre, ce processus a négligé ce qui subsistait de la guerre : les différentes disparités sociales et administratives entre l'est et l'ouest de la région laissant certaines traces de la tension passée.

La manière dont l'architecte opère, collabore et négocie avec les politiciens, les aides humanitaires, les communes et tous ceux qui ont le pouvoir de décider est une tâche sensible. Il s'agit donc aussi des paysagistes, ingénieurs en environnement, ingénieurs civiles, sociologues, psychiatres, économistes et des groupes représentant la communauté. En somme, l'architecte

n'œuvre jamais seul mais avec une panoplie d'intervenants aux langages très différents. Le devoir de l'architecte sera d'ouvrir le dialogue et trouver un terrain d'entente avec les autres responsables engagés dans le projet. Les multiples expériences sur le terrain ont pu démontrer les avantages que recèle une collaboration interdisciplinaire en comptant également le travail direct avec des professionnels locaux. Les différentes disciplines ont ainsi l'occasion de mettre en commun leurs visions. L'objectif de la reconstruction est donc l'élaboration d'un "pont" entre la dimension politique et ethno-sociale. Ce processus commence avec cette collaboration interdisciplinaire autour d'un master plan devenu l'outil primaire des négociations vers un retour à des relations interethniques sereines. L'architecture ne peut donc pas agir seule en vue d'une restauration des conditions de vie sociale saines pour la région. Esther Charlesworth cite un intervenant qui notait que « *l'avantage de base du master plan était de montrer qu'il y avait une forte volonté des deux partis de vivre dans un pays unifié* »^[52] L'exemple réussi d'un tel master plan est celui de la reconstruction de Nicosie, région sicilienne qui fut scindée à la suite d'une guerre interethnique. Par contre ce désir populaire d'unifier le pays faisait défaut dans les cas de Mostar et de Beyrouth, ce qui a probablement semé le trouble dans la procédure de construction.

Notons néanmoins que l'exercice des planificateurs n'est pas des moindres face aux embûches possibles sur le terrain. Esther Charlesworth avertit le lecteur à propos des divers ennuis pouvant survenir lors des interventions sur place. Elle affirme que parfois certaines organisations laissent entrevoir de la résistance lors du transfert des responsabilités aux intervenants locaux, pensant être plus capable qu'eux, ce qui ralentit l'avancement du projet. Il faut également savoir que les différents systèmes administratifs présents dans des pays que l'on connaît peu, peuvent être très lents dans les processus décisionnels. Chercher à comprendre la culture, communiquer et négocier les idées de façon convaincante et ouverte d'esprit deviendra un atout pour l'architecte.



28. Le quotidien reprend son cours, vue sur le Reichstag, Berlin, 1945. Werner Bischof

Par ailleurs, il reste primordial que l'architecte puisse préserver une position politiquement neutre dans ses prises de position, constituant un atout majeur pour le maintien de l'objectivité d'un plan de rétablissement. L'optique de construire pour tous permet d'éviter le phénomène problématique de de séparation inégale de la société, en vue d'un retour à la symbolique du *vivre ensemble*. Nous restons conscientes du fait qu'un programme de ce genre prend des années à prendre forme et doit commencer ponctuellement. L'optimisme de croire que l'on peut satisfaire tout le monde reste tout de même ancré dans la réalité du monde. L'erreur apparaît lorsque l'architecte pense mieux comprendre la situation que ses collègues d'autres domaines. Il se doit de se préserver une certaine garde face aux lourdes responsabilités auxquelles il se confronte.

L'engagement social de l'architecte et la communauté

« *Je pense que l'architecture peut produire, et produit, des effets positifs lorsque les intentions libératrices de l'architecte coïncident avec la pratique réelle des gens dans l'exercice de leur liberté* »...« *ne constitue donc pas seulement un élément de l'espace : elle est précisément pensée comme inscrite dans un champs de rapports sociaux...* »^[53]

Michel Foucault 1982

Énumérés dans le chapitre 1 de ce livret, l'architecte possède entre ses mains les outils permettant d'avoir un impact sur la société. A l'échelle de l'objet il peut opter pour une reconstruction arborant le style d'une architecture moderne ou s'interroger sur la manière de traiter la ruine. Ce dernier point s'oriente possiblement en deux directions : la conservation stricte du patrimoine protégé ou la reconstruction à l'identique dans la nostalgie d'une mémoire passée. Ces derniers points ont la capacité d'affecter l'état moral d'une nation. D'après le polémologue Gaston Bouthoul « *désacraliser la guerre* »^[54] permet d'établir un pas vers la stabilité de la paix. Pour ainsi faire il faudrait exprimer la justice. En érigeant des monuments iconiques on symbolise la fin, la victoire d'un parti meurtri par la guerre en mettant par la même enseigne le coupable visible aux yeux de tous. Alors la reconstruction post-conflit voit naître un paysage semé de places publiques relatant les moments passés tout en rehaussant la fierté perdue du peuple ou en marquant la victoire d'un peuple fier. Les conflits imbriqués de l'ex-Yougoslavie dévoilent un sens nouveau : « *la nouvelle mémoire nationale est une mémoire ethnique* »^[55]. Par contre cette dimension doit rester au seuil du symbolisme positif pour les citoyens, non sans risque de tomber dans un cercle politique vicieux de propagande venimeuse, laissant apparaître à nouveau les frictions entre les communautés.

A l'échelle urbaine de cette vision de ville non-exclusive, la planification se présente comme un médiateur entre les différentes parties engagées dans la reconstruction. En effet, la force de tout projet architectural urbain ou paysager tient du fait qu'il réunit tous les acteurs autour d'une réflexion commune démarrant les débats et les négociations. Comme présenté au chapitre 1, le master plan implémenté de recherches à travers des laboratoires d'études installés sur place, appelés workshops, deviennent des outils principaux de la reconstruction.

Un aspect récent du processus reconstructif se présente sous la forme de consultation publique qui prend sa place parmi les outils de planification. L'habitant a la possibilité de faire partie du programme de réhabilitation de sa ville et y avoir une opinion. En participant activement dans la réalisation, il se sent concrètement utile et amorce le processus de sa guérison morale. Par contre les résultats de ces réunions populaires se heurtent lors de l'application concrète des différentes requêtes.

C'est ce qui peut être tiré de l'expérience du Liban et de la Bosnie au chapitre précédent. A Beyrouth la voix du public a rencontré des difficultés à se faire entendre. Lorsque quelques conférences publiques commencèrent à avoir lieu le plan de reconstruction avait déjà démarré son action. Il y eu de nombreuses contestations dénonçant la perte de l'héritage du pays et l'expropriation forcée des zones à raser. Même si les oppositions au sujet du patrimoine furent écoutées cela ne modifia que légèrement le plan de départ que Solidere poursuivit ensuite allègrement. A Mostar les décisions projectuelles se déroulaient au niveau international et étaient prises par des professionnels étrangers sollicités par les agences internationales.

A Berlin ce système s'est présenté de manière plus favorable. Une façon innovatrice a pris place dans le programme de réédification après la chute du Mur en 1989 ; le forum. Ainsi ce sont tenus des « Stadtforum », où les opinions venant d'un éventail de collectifs différents étaient discutées lors de débats. Les deux parties scindées de l'est et l'ouest se sont reconnectées en partie avec cette initiative collaborative.

Pour promouvoir une participation publique équilibrée, tous les niveaux hiérarchiques de la structure urbaine devraient pouvoir être représentés. Ainsi il est essentiel de pouvoir connaître la composition démographique du pays et de sa répartition socio-économique. Dans la même perspective, l'établissement de suivis et de rapports des résultats observés, positifs ou négatifs, des diverses interventions apportent une base de données très utile pour pouvoir poursuivre les étapes suivantes de l'opération.



29. Jeune fille jouant lors d'un césé le feu à Mostar, Bosnie, 1993.
Wade Goddard



L'implication humanitaire

Alors que la profession architecturale essaie tant bien que mal de définir son rôle sur le terrain, d'autres domaines sont indéniablement irremplaçables dans la phase de reconstruction : l'ingénierie et la médecine. Afin de pouvoir instaurer des programmes indispensables aux nécessités vitales des civils dans des pays qui n'ont plus aucuns moyens de se rétablir seuls, des organisations non gouvernementales (ONG), sans buts lucratifs, se sont formées et dont les fonds proviennent de donations diverses. Parmi elles se trouve l'organisation d'ingénieurs RedR, Register of Engineers for Disaster, fondée en 1980, qui a pour objectif de « *reconstruire les vies en temps de désastres en formant, supportant et fournissant des aides humanitaires aux programmes de secours à travers le monde* »^[56]. Leurs efforts se dirigent vers une restauration de la sécurité, ainsi que de l'application de leurs compétences reconstructives. Un atout majeur de leurs interventions humanitaires tient dans les opportunités de participation des locaux dans les travaux ainsi que de l'instauration récente d'un programme de formation à l'échelle mondiale comptant en 2011 près de 6'124 personnes investies dans leurs rangs. Dans le domaine de la santé, l'organisation Médecin sans frontière (MSF) créée en 1971 et le Comité International de la Croix Rouge en 1863 possèdent un poids sans égal dans leurs assistances médicales, aides et interventions humanitaires en temps de crise. Leur statut neutre leur permet d'agir sur des fronts multiples, bravant les dangers de la guerre pouvant être toujours en cours.

Les actions humanitaires se sont démultipliées ces dernières années et font aujourd'hui partie intégrante des programmes reconstructifs des lieux dévastés. Des exemples d'interventions humanitaires montrent les effets positifs qui peuvent perdurer lorsque les initiatives forment par la même occasion des membres de la communauté locale. En laissant derrière eux un bagage pertinent de connaissances, les outils nécessaires pour faire durer la stabilité deviennent un atout pour la relance de la région. Cela évitera le risque de dépendance aux aides extérieures. La Bosnie représente bien une zone ciblée par les actes humanitaires comme a pu nous le démontrer le cas de Mostar. L'Association internationale de développement, IDA, est intervenue en Bosnie-Herzégovine en partenariat avec la Banque mondiale de 2002 à 2007 avec un projet d'intervention prometteur. Le but de l'action ciblait une amélioration des « *services et des infrastructures de base pour les communautés pauvres et à faible revenu résidant dans des municipalités mal desservies, grâce à des investissements dans 400 projets et programmes sans but lucratif et à orientation sociale* »^[57]. Un concept qui a généré la réunion des planificateurs, des gouvernements locaux, mais aussi des citoyens à travers des discussions publiques. Les priorités ont ainsi pu être efficacement identifiées au fil de décisions prises de façon transparente.

Le rapport du projet montre des études réalisées après les premiers résultats qui étaient concluants, indiquant un peu plus de la moitié de la population satisfaite de l'amélioration des conditions de vie. « *La synergie entre le projet de développement communautaire et les projets d'initiatives locales a permis de réhabiliter et de renforcer les communautés locales, d'une part en capitalisant les infrastructures et la capacité des gouvernements locaux, d'autre part en soutenant les petites entreprises.* »^[58] Pourtant ce pays peine, au même titre que d'autres dans la région, à se relancer tant économiquement que socialement. L'association française CCFD-Terre Solidaire, qui soutient les nombreuses institutions impliquées dans la restructuration communautaire du lieu, explique dans un rapport publié en 2015 que c'est au niveau politique que le pays reste buté à la suite des accords de Dayton qui scindait la structure politique en deux, la République serbe de Bosnie et la Fédération croato-musulmane. L'association comme bien d'autres prône l'aide communautaire pour passer outre les méfaits issus du conflit en travaillant sur la mémoire, la justice et du « vivre ensemble » pour ouvrir le dialogue d'un futur pour la région. Afin de faire face à la menace grandissante d'une économie locale écrasée par les produits importés par les membres de l'UE, elle encourage à « *valoriser l'agriculture familiale et les productions locales, sources de travail et de revenus, notamment en améliorant les circuits de commercialisation des produits, est essentiel pour la relance de l'activité économique dans les campagnes et le désenclavement communautaire.* »^[59]

Face à cette arrivée grandissante des œuvres humanitaires il faut tout de même émettre ses gardes entre l'image médiatique vendue et la réalité construite issus de leurs propos.

La question du réfugié

Migration : [nf]

Déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles^[60]

Réfugié : [nm]

Personne ayant quitté son pays d'origine pour des raisons politiques, religieuses ou raciales, et ne bénéficiant pas, dans le pays où elle réside, du même statut que les populations autochtones, dont elle n'a pas acquis la nationalité.^[61]

30. Réfugiés kosovars - albanais
fuyant la situation au Kosovo, 1999.
Jan Garup





Aujourd'hui la problématique autour des personnes déplacées est visiblement mise en avant sur les fronts médiatiques et la manière de les accueillir dans les différents pays du monde occupe les esprits. Certains trouvent ce phénomène alarmant tandis que d'autres le perçoivent comme leur devoir d'héberger des personnes dans le besoin.

Lors des épreuves de la guerre, la démographie d'un pays fluctue continuellement, variant selon la quantité de migration entrante et sortante du pays ainsi que le nombre de décès calculé. Il est par conséquent primordial de prévoir le retour des habitants dans leur ville et d'anticiper la nature de sa composition. Une ville anéantie ne peut pas se permettre de subir en plus le retour non prévu d'une population qui elle aussi a souffert de la crise. En effet, ces personnes ont dû fuir leur patrie pour sauver leur existence. Dans le cours de cette fuite, au péril de leur vie, ils ont vécu des parcours aux épreuves émotionnellement accablantes, se retrouvant dans des campements aux conditions désastreuses. Les séparations familiales étaient inévitables et parfois l'avenir de certaines d'entre-elles dépendaient grandement des opportunités offertes par les programmes d'accueil des réfugiés des pays environnants. En somme, la réalité des faits nous fera admettre qu'une partie importante des personnes déplacées n'ont plus aucun désir de revenir sur les terres où ils ont enduré tant de souffrance ou plus rien ne semble les attendre, leurs habitations détruites, leur ville méconnaissable. C'est alors que s'allonge la longue liste des défis auxquels l'architecture doit faire face dans la procédure de réhabilitation. En remettant la ville sur pieds, un visage attrayant se dresse à nouveau pour accueillir les futurs habitants. Il faut ajouter que la relance économique doit aussi prendre en compte cet aspect démographique pour qu'elle puisse considérer tous les éléments générateurs d'une ville. Leur intégration sera essentielle dans le but d'atteindre une mixité sociale saine pour tout le monde et d'éviter tout effet de privilège, de ségrégation sociale ou de gentrification.

Dimension éducative

L'aspect éducatif dans l'architecture ne doit pas être négligé si l'on souhaite transmettre le bagage d'expériences et de connaissances le long des générations à venir. La réalité du programme de formation en architecture prouve que le sujet urgent de la reconstruction est trop peu abordé. Pourtant le monde dans lequel nous vivons est infesté de conflits et de violence qui laissent derrière eux d'innombrables sites dévastés qui méritent d'être pris en considération. La richesse des workshops et programmes humanitaires établis est indéniable, par contre se savoir devrait avoir l'opportunité d'être transmis sur les bancs universitaires et lors de conférences.

Ainsi, l'architecture aura la possibilité de faire partie de la pensée culturelle d'un pays. De la même façon, le caractère interdisciplinaire au niveau pédagogique n'est pas assez encouragé lors du cursus de formation, malgré tous les attraits manifestes que peuvent apporter le mélange des disciplines. Un projet agencé à travers une variété de domaines et expériences emmagasine une richesse intellectuelle incomparable. Malheureusement nombreux sont les programmes éducatifs qui se cantonnent aux bases classiques de la théorie architecturale qui mettent en avant des « *catégorisations stéréotypées, des édifices comme de l'art, des architectes comme des célébrités et le design menant aux énormes profits.* »^[62] L'architecte Shigeru Ban est un exemple de figure connue qui a mis en place des logements efficaces pour les victimes du tremblement de terre de Kobe. Lebbeus Woods est aussi une figure importante dans ses visions de la reconstruction post-crise.

« *Les architectes devraient alors être encouragés à adopter un rôle de plaidoirie afin de défier les structures dominantes au pouvoir, là où besoin l'est, et de s'éloigner de leurs activités usuelles en tant que designers de simples « objets » pour s'engager dans une action politique qui affecterait autant le tissu spatial que social de nos villes.* »^[63]

Esther Charlesworth

Pourtant un silence semble régner aujourd'hui au sein de la communauté architecturale à propos des événements conflictuels récents. La cause serait probablement liée au manque de recul face aux atrocités perçues dans les médias, manifestant un danger incertain dans une grande partie des régions en crise.

Vers une désillusion

Toute région en guerre a pu vivre une phase de reconstruction qu'elle soit bonne ou mauvaise pour le pays. Souvent, l'accent est mis sur l'urgence des dégâts matériels et infrastructures, omettant les enjeux sociaux et économiques en détresse des lieux étudiés. Lorsqu'ils ne sont pas pris en compte ces problèmes s'amplifient et s'accumulent terriblement laissant apparaître de la ségrégation et des disparités dans la ville. Pourtant, même lorsque le plan de remise en forme d'une ville prend en compte ces derniers points, la bataille est loin d'être gagnée. Effectivement, toute action possède des effets secondaires et ne peut satisfaire tous les partis. Comme les précédents chapitres ont pu le présenter, la progression d'un projet dépend

indéniablement de la nature des investisseurs. Leurs intentions sont diverses et très souvent motivées par leurs intérêts personnels, la communauté ne faisant pas partie de leurs priorités. C'est là que l'objectivité de l'architecte devient utile afin de remettre en perspective une stratégie englobant toutes les entités constituant la ville.

Une temporalité illusoire

La notion de durabilité des bienfaits d'une démarche doit être la première à être approfondie. Nombreux sont les architectes, ingénieurs et planificateurs qui arrivent dans des villes post-guerre pensant avoir la capacité de les faire renaître de leurs cendres mais qui agissent en réalité comme des visiteurs. Leur contribution se limite aux reconstructions de quelques édifices emblématiques. Leur engagement prendrait une tournure moins temporaire si le savoir-faire des personnes impliquées, leurs méthodologies et techniques étaient transmises aux locaux comme cela commence à se faire lors de certaines interventions humanitaires.

En ce qui concerne le potentiel de relance économique, malgré des attraits relativement bénéfiques pour le pays qui paraît revivre, c'est en réalité souvent le fruit d'actions singulières, de constructions ponctuelles non adaptées à la trame urbaine ni au contexte environnant. D'une autre part lorsque cette relance économique s'appuie sur des fonds extérieurs, le risque de dépendance accrue pourrait détruire à nouveau l'ébauche de structure économique en formation. La perspective à long terme se retrouve mise en péril. L'exemple à Beyrouth le démontre bien. L'instabilité régionale a eu raison des efforts de l'agence Solidere. En effet, les projets consécutifs de l'agence, adossés sur des fonds régionaux, misaient sur la croissance du secteur tertiaire, le tourisme. Malheureusement un effet secondaire s'est produit lorsque les tensions entre les différentes communautés se sont manifestées plus que jamais, issues de l'instabilité évidente de la région libanaise et intensifiées par les événements se déroulant dans les pays voisins. Le cas d'étude de Mostar montre les déboires d'une économie qui ne parvient pas à remonter la pente. Les fonds internationaux finançant les efforts portés sur l'édification du pont n'ont pas eu l'effet économique escompté ni de réconciliation manifeste entre les différentes communautés ethniques de la région. Il aurait fallu repenser plutôt une implantation d'emplois nouveaux pour raviver le réseau administratif et économique du pays.

Par conséquent, il vaudrait mieux ne pas reposer entièrement une relance économique sur le secteur de la reconstruction puisqu'elle possède cette limite avec le temps.

Une illusion de la Mémoire

L'architecte fait face à de nombreuses prises de décisions lors de l'exercice de sa profession sur les zones accidentées. La restauration de la mémoire, la préservation du patrimoine ainsi que de l'élaboration de mémoriaux font partie intégrante de la réflexion du planning de reconstruction.

Les exemples étudiés et bien d'autres dans le monde ont prouvé que cette dimension de la reconstruction possède un impact indéniable à plusieurs niveaux. Tout d'abord le ravivement du passé active socialement le lieu en question, la vie renaît en quelque sorte. En redessinant l'image du pays, on tente de réveiller la fierté du pays d'antan en apaisant symboliquement l'esprit morose de la population. Comme il était question au point précédent, ces faits s'accompagnent d'une médiatisation souvent commerciale de l'événement visant la scène internationale et bien évidemment les fonds internationaux. Par contre ce côté prend facilement des ampleurs surmédiatisées, avantageuses pour ceux qui tiennent les rênes, donnant seulement l'illusion d'un retour à la paix. C'est sans aucun doute le cas à Beyrouth, où la nostalgie était ancrée comme un souvenir sentimental pour les habitants qui tenaient à leur ville passée. Pourtant le cas d'étude l'a mis en évidence. L'initiative de rétablissement du lieu a mis l'emphasis sur cette image médiatique d'une ville ravivant son histoire, mais qui a en réalité rasée une majeure partie des ruines afin d'ériger un visage moderne pour la cité. Malgré les plaintes des habitants la décision était prise, la demande réelle de la communauté mise sous silence. Certaines critiques déclaraient même que l'action de reconstruction avait amené plus de destruction que la guerre elle-même.

Une périphérie éclipsée

Comme nous l'avons vu dans les points précédents, les réflexions de reconstruction débutent majoritairement dans les centralités des villes et terminent trop souvent par négliger la périphérie. Cela peut survenir pour diverses raisons comme le manque de fonds extérieurs, un manque de temps face à la fin des contrats des personnes engagées, le retour du conflit empêchant la poursuite des manœuvres ou d'autres complications non prévues sur place. Ce résultat coïncide également avec le fait que les villes, surtout les grandes villes, incarnent l'urbanité par excellence, là où se constitue un noyau économique, se situent les archétypes de la société ainsi que la structure politique. Elles deviennent donc rapidement le centre d'intérêt des opérations de reconstruction.



31. Des habitants lavant leurs habits dans la rivière, Sarajevo, 1993.
Jon Jones



L'expérience et les interviews que mena l'architecte Charlesworth nous apprennent que les programmes de reconstructions étaient fréquemment obnubilés par le redressement des héritages culturels et quartier historiques des centres-villes anéanties. Les têtes pensantes de la planification misaient sur le rétablissement des centres iconiques car ils présumaient que cela « *restaurerait leurs villes détruites par la guerre vers son identité d'avant la guerre et de reconstruire l'esprit communautaire* »^[64]. Cela laisse apparaître des périmètres négligés, non planifiés ni résolus. En mettant leur dévolu sur le centre, la distance se crée avec les faubourgs restants et la division sociale que l'on croyait connaître redouble d'envergure donnant lieu à la l'exclusion des parties. Cela a empiré la situation scindée à Beyrouth tout comme à Mostar. Cette dernière a connu un déséquilibre entre une expansion du cœur de la vieille ville, Stari Grad, qui accueillait les multitudes d'interventions et le pont Mostar en construction face à une périphérie oubliée. Les efforts et les fonds se sont dirigés sur ces entités symboliques au lieu d'établir une relance économique globale et sociale pour le pays entier dans une recherche de rétablissement des ressources perdues dans le cours de la guerre.

Bilan

Ces derniers aspects, malgré leur apparence négative, deviennent une source de connaissance et d'anticipation nécessaire dans la conception du projet. Le défi indéniable de la phase de réparation des zones post-conflit fait ressortir la valeur d'une planification à long terme. Contrairement à ce qu'ont pu prôner les architectes de l'après-guerre, l'élaboration d'un master plan de l'ensemble de la région détient une dimension bien trop théorique et utopique face à la réalité manifestée sur le terrain de la reconstruction. Par contre, l'établissement de principes communs et d'une lecture fragmentée de la zone en détresse permet de mieux contrôler l'impact, positif et négatif, de chaque intervention. Ce type d'implantation urbaine se perçoit comme une série de centralités développées chacune dans un contexte géographique allant réactiver le territoire. L'identité socio-urbaine reste encadrée en ciblant une échelle plus modeste. Cela dit la trame urbaine analysée intègrera tout autant les centres urbains que périurbains ainsi que les zones recluses de la guerre.

Comme il en était question à plusieurs reprises dans les points qui ont précédés, la collaboration pluridisciplinaire en vue d'une mission commune est la clé pour pousser un raisonnement de façon complète. Cet approfondissement à une échelle resserrée permet alors l'intégration facilitée de tous ces protagonistes. Pour leurs connaissances et expériences concrètes de l'espace étudié

les professionnels locaux sont irremplaçables, d'autant plus que se sont eux qui vont prendre les rênes lorsque l'appui extérieur aura terminé sa tâche. A Mostar les architectes locaux ont eu beaucoup de difficultés à entrer dans le programme de relance alors qu'à Beyrouth ils ne se manifestaient que ponctuellement. Ces projets à échelle raisonnable nécessitent d'ailleurs un investissement moins important que les grands programmes de master plan territoriaux. Une des raisons qui a valu la réussite du rétablissement de la ville de Nicosie était exactement la petite échelle. Ils proposaient entre autres l'édification de logements pour les habitants aux revenus modestes ce qui mis d'accord une large partie des intervenants. Par la même occasion, cette échelle donna lieu à la prompte participation de la communauté. Cela engagea le cours de l'amélioration morale de la région. La conception de projets à l'échelle humaine peut se mettre rapidement en place et possède l'avantage de pouvoir s'appliquer avant même que la guerre ne soit officiellement terminée.

La systématique du workshop est une manière productive de faire évoluer les idées grâce aux éducateurs et leur association avec la jeunesse pensante des nouveaux architectes en formation. La théorie passe aussitôt à la pratique insitu par la suture des zones à problème. Ainsi l'architecte fait partie à part entière d'un programme de rétablissement complexe et de réinstauration de la dynamique sociale. Lorsqu'il devient planificateur il prend la forme d'un médium de communication entre les différents partis où la communication, la compréhension de la culture et de l'histoire locale deviennent essentielles. L'échec des programmes élaborés à Mostar et Beyrouth tient du manque de considération des opinions et de l'existence d'un objectif commun interculturel.

« Faut-il faire de l'architecture moderne ou locale ? Car ceux qui la posent montrent par-là qu'ils n'ont pas compris le problème... Ce qu'il vous faut donc chercher, c'est à être moderne, c'est-à-dire à concevoir et bâtir des maisons qui conviennent au genre de vie actuel... »^[65]

04 MANIFESTE

Manifeste

« Le droit à la ville se manifeste lui-même comme une forme supérieure des droits ; droit de la liberté, d'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et d'habiter n'était pas tant le domicile mais plutôt la ville qui exprimait et symbolisait l'existence complète d'une personne et sa conscience spirituelle »^[66].

Les guerres interethniques sont manifestement devenues représentatives des conflits de notre siècle et souvent dissimulées sous la forme de guerres civiles. La liste en est bien longue et fastidieuse. Atteignant une échelle de destruction alarmante, les moyens mis en place ont pris des tournures meurtrières sans égales. Les villes sont devenues les cibles des assaillants et la population, l'ennemi. Cette recherche d'annihilation de la communauté civile et de tout ce qui est d'importance symbolique au lieu donné, se retrouvent comme le dit l'architecte croate Bogdan Bogdanovic dans un « *massacre rituel des villes* »^[67]. Au fil des années les tensions prennent une ampleur subséquente effaçant toute humanité dans l'acte destructeur.

Ce risque constant de déclarations de guerre ethniques se présente souvent au sein de sociétés aux opinions divergentes, séparées concrètement en groupes où la structure gouvernementale ne possède ni le pouvoir ni l'intention d'apaiser ces tensions. Il est évident que tout pays recèle de discordes et de disparités à certains niveaux, pourtant la guerre n'implose pas partout. Cela s'explique sans doute par leurs récits passés qui ont influencé les mentalités et les états d'esprit des générations qui ont succédé. De manière indubitable, de tels problèmes non résolus vont s'accumuler avec le temps et les rixes risquent de reprendre dans le futur. De plus s'y ajoutent les préoccupations et difficultés économiques qui participent au désarroi global du pays. Ainsi, pour y pallier qu'un plan de réparation interne se présentent comme une ébauche de réparation en vue d'apaiser les esprits.

Notre étude a parcouru les siècles de conflits, passant en revue les diverses interventions de réédification à travers des régions aux antécédents variés. Le rôle de l'architecte est manifestement présent à toutes les échelles de la reconstruction et les outils qu'il a en main sont d'une importance stratégique pour l'avenir d'un pays en phase de rétablissement. Nos propos rejoignent la réflexion de l'auteur architecte Esther Charlesworth : une architecture

au caractère sensiblement symbolique et adaptée à la situation donnée, serait le premier pas primordial dans le processus de réconciliation en vue d'une paix durable. La dimension humaine ainsi que psychologique possède son implication essentielle dans la stratégie architecturale puisque c'est elle qui permet d'apaiser les tensions au sein du peuple, mettant en lumière l'ordre des priorités de reconstruction. Cette dernière devrait alors être propre à chaque situation conflictuelle.

Il en ressort de ce point la question du choix juste face aux défis de la planification. Opter pour une vision conservatrice ou innovatrice ? Préserver les vestiges passés, authentiques traces historiques, ou assumer la table rase et reconstruire une ville moderne ? La réponse absolue n'existe visiblement pas. Les décisions reconstructives vont naviguer le long du principe de la « Mémoire sélective » qui va dicter les différentes étapes. Cette optique encourage les allers-retours entre l'ancien et le nouveau, le reconstruit et déconstruit tout en étant articulée autour de l'histoire, la nostalgie et la modernité.

Nous avons pu découvrir à quel point la reconstruction est un long processus complexe au pouvoir réparateur d'une société étouffée par la guerre. Toutes les étapes se trouvent imbriquées les unes aux autres et déclenchent l'ouverture de la renaissance d'une entité civile. Le développement de « workshops » se révèle être une source de convergence des savoirs d'horizons différents. Une perspective nouvelle s'ouvre à la planification.

Toutefois ces projets risquent souvent de tomber dans des visions trop théoriques ou trop philosophiques se métamorphosant en architecture-objet, obsédée par l'image et l'adulation de la belle ruine laissée par la guerre. Par conséquent, il est primordial de s'imbiber du contexte du site, de son histoire, du récit des habitants ainsi que de connaître et d'apprendre des erreurs et réussites des prédécesseurs.

Le domaine architectural qui peine à prendre son envol reste cloîtré entre les décisions politiques des clients autant que les dogmes théoriques de la restructuration des villes. Les exemples architecturaux montrent que les projets prennent souvent la voie de l'architecture-objet iconique ainsi et du désir d'élaborer des constructions rapides et économiques. Leur adéquation au contexte et aux diverses gravités des situations données, ne se sont pas forcément pertinentes. Dès lors les efforts de l'architecte devraient se diriger vers les complications engendrées par les altérations démographiques des régions touchées, de la détérioration de l'environnement urbain, de la pauvreté, des sans-abris, de ceux qui se trouvent en marge de la société ainsi que de l'augmentation de la violence dans les cités. L'accumulation de ces facteurs risque à long terme de bloquer toute manœuvre de rétablissement.

L'importance de l'implication sociale dans le processus reconstructif d'une paix est trop souvent mise de côté, mais la renaissance morale en dépend. Après l'urgence passée, le facteur temps devient essentiel puisque la distanciation face à l'événement permet la maturation d'un regard plus amplement critique et avisé. De la même manière un projet de relance nécessite du temps avant d'avoir un impact réel et profond qui améliorera les conditions de vie vis-à-vis d'une population qui a besoin de se créer de nouveaux repères identitaires dans une ville qui ne leur est pas encore redevenue familière. La réédification d'un centre encourageant la mixité sociale, le concept de « city as heart », a le potentiel de faire renaître la ville. Cela à condition d'éviter la « island mentality » qui rejette le contexte de la région environnante. L'alternative est de voir la ville comme une épine dorsale, « city as spine », processus séquentiel basé sur l'implantation graduelle de petits projets de réactivation. La petite échelle favorise la collaboration avec les locaux et le gouvernement.

Les aspects avantageux mais également défavorables et illusoire décelés dans le chapitre précédent, prennent une tournure en fin de compte instructive qui instaure ainsi un cadre préparatoire d'une zone à reconstruire. C'est dans un but d'établir une méthodologie applicable aux diverses situations destructives auxquelles l'homme doit faire face, que nous achevons ce présent énoncé théorique par un Manifeste. Ce dernier ne se veut aucunement prendre la forme de principes absolus de la reconstruction mais plutôt une mise en lumière des pistes que peut suivre l'architecte réparateur engageant les prémisses d'un retour à la paix. Ces stratégies prônent les unes à la suite des autres un caractère adaptable aux infimes défis des pays explorés.

Sécuriser le lieu
Gestion des déchets
Identifier la pathologie du désaccord, ethnique, politique, territorial...
Prendre connaissance de l'histoire culturelle de la ville
Compréhension de la culture
Réinstauration du respect des Droits de l'Homme
Etat des lieux, ce qu'il reste
Bilan psychologique
Compréhension du "pattern" du tissu urbain
Réunification politique et ethnique autour d'objectifs communs
Favoriser la démocratie
Zones de tensions = Zones de connexions
Projet commun à tous, la planification, un outil d'entente pluridisciplinaire
[architectes, ingénieurs civils, urbanistes, paysagistes, psychologues,
sociologues, experts en environnement, designers, politiciens]
Architecte médiateur
Apolitisme de l'architecture
Trouver des fonds
Master Plan l'outil de communication et négociation
Inclusion des acteurs locaux
Opter pour des interventions à échelle modeste mais effectives au lieu de théories utopistes
Rapports actuels et prévisionnels démographiques

Penser la zone détruite en lien avec sa périphérie et le contexte global

Reconstruction balancée entre la mémoire et le moderne

Mémoire ne signifie pas attiser à nouveau les tensions ethniques

Moderne signifie prendre en compte les nouveaux modes de vie

Consultation populaire

Saisir ce que la population souhaite se remémorer, ce qu'elle souhaite oublier

Lier théorie et pratique

Le Workshop, clé d'une théorie testée in situ dans le cadre d'un processus

Une économie sociale de relance

Eviter les dépendances à long terme face aux aides extérieures

Transmission des connaissances aux successeurs locaux et extérieurs

Le Vivre Ensemble, dans le respect de l'autre

Suivi psychologique

Acceptation et assimilation du passé

Instauration des principes des droits de l'homme

Enjeux environnementaux

Favoriser la production locale

Création d'emplois

Durabilité de l'intervention

Pas de médiatisation illusoire

Rétablir l'identité culturelle

Préparer le pays vers une indépendance prochaine

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude à tous ceux qui nous ont suivi et soutenu durant notre travail. Nous remercions tout particulièrement notre professeur d'Enoncé Théorique Yves Pedrazzini pour ses précieux conseils et références avisées, ainsi que pour son enthousiasme, partagé, à nous suivre dans l'élaboration de ce travail.

Notes

- [1] TRATNJEK Bénédicte. *La notion d'urbicide : exemples en ex-Yougoslavie*. Géographie de la ville en guerre, 22 septembre 2008. <http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/2008/10/la-notion-durbicide-dimensions.html>, tiré du livre "une haine monumentale" de François Chaslin
- [2] CHARLESWORTH Esther, *Architects without frontiers, war, reconstruction and design responsibility*. Architectural Press, Elsevier, Burlington, USA, 2006, traduit par nos soins de l'anglais
- [3] BAUDOUI Rémi, *Les reconstructions en France 1914-1960, 1914 : l'événement bouleversant*. wbw.ch
- [4] Op. cit. 2, traduit par nos soins de l'anglais p.3
- [5] FOUCAULT Michel, *Nouveau millénaire, Défis libertaires* tiré de la conférence Des espaces autres (1967), Hétérotopie Dits Ecris Tome IV Texte n°360", 1libertaire.free.fr, 2001, consulté le 27.12.2016
- [6] Dictionnaire en ligne Larousse
- [7] Dictionnaire en ligne Reverso
- [8] Dictionnaire en ligne Larousse
- [9] BOCQUET Denis, *Hans Stimmann et l'urbanisme berlinois (1970-2006) : un tournant conservateur de la reconstruction critique ?* dans halshs.archives-ouvertes.fr, 29.04.2011, consulté le 08.01.2017
- [10] BAUDOUI Rémi, *Les reconstructions en France 1914-1960, 1914 : l'événement bouleversant*. wbw.ch, 11.2012, consulté le 27.12.16
- [11] COEN Lorette, *André Corboz, défricheur de nouveaux territoires*. letemps.ch, 05.06.2012, consulté le 06.01.17
- [12] CORBOZ André. *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*. Les Editions de l'Imprimeur, France, 2001. Préface par Sébastien Marot. p. 228
- [13] FISHMAN Robert, *L'utopie urbaine au XXe siècle*. Editions Mardaga, 1979. books.google.ch 27.12.16, p.13 [14] La reconstruction de Berlin au lendemain de la guerre - Débats sur le modernisme et division urbanistique de la ville - L'art à Berlin depuis 1945. sites.google.com, consulté le 26.12.2016, 27.12.16
- [15] FISHMAN Robert, *L'utopie urbaine au XXe siècle*. Editions Mardaga, 1979. books.google.ch 27.12.16, p.9
- [16] AKORS yul, *Rem KOOLHAAS Génie Réactionnaire*. laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.com, 2005. Consulté le 11.01.2017
- [17] Ibid.
- [18] DETRY Nicolas et VESCHAMBRE Vincent. *De l'urbicide à la réparation : Le cas de la bibliothèque de Sarajevo*. revue-urbanites.fr, 18.05.2015, consulté le 02.12.2016
- [19] ce chapitre fait explicitement référence à l'article cité, reprenant les points de vue exposés par les auteurs. GRAF Franz et MARINO Giulia. *Un observatoire du patrimoine moderne. Culture et matière pour le projet de sauvegarde*. wbw.ch, werk, bauen + wohnen, octobre 2013
- [20] Ibid.
- [21] Ibid.

- [22] Ibid.
- [23] Ibid.
- [24] Op. Cit. 19
- [25] Ibid.
- [26] Ibid.
- [27] Op. Cit. 18
- [28] Op. cit. 2, p.19
- [29] Op. cit. 2, traduit par nos soins p.20
- [30] TABELT Jade, GHORAYEB Marlène, HUYBRECHTS Eric et VERDEIL Eric. *Beirouth*. Collection Portrait de ville, Institut français d'architecture, Paris, France, 2001. p.42
- [31] GAVIN Angus et MALUF Ramez. *Beirut Reborn, The Restoration and Development of the Central District*. Editions Academy, Londres, Grande-Bretagne, 1996. p.29
- [32] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais, p.54
- [33] Ibid. p.55
- [34] Ibid. p.55
- [35] Op. Cit. 2
- [36] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais p.105
- [37] UNESCO : Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (unesco.org). AKTC : Aga Khan Trust for Culture (se concentre sur la revitalisation physique, sociale, culturelle et économique des communautés dans le monde arabe - akdn.org). WMF : World Monuments Fund (WMF et ses affiliés aide à assurer un futur aux monuments, bâtiments et site autour du globe - wmf.org).
- [38] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais, p. 70, 108
- [39] Ibid.
- [40] Op. Cit. 2, traduit de l'anglais par nos soins p.35
- [41] Op. Cit. 2, traduit de l'anglais par nos soins p.5
- [42] Op. cit. 2 traduit de l'anglais par nos soins p.2
- [43] Op. cit. 2 traduit de l'anglais par nos soins p.33
- [44] JOUANNAIS Jean-Yves. *L'usage des ruines portraits obsessionaux*. Editions Gallimard, France, 2012 p.145
- [45] DETRY Nicolas et VESCHAMBRES Vincent, *De l'urbicide à la réparation: Le cas de la bibliothèque de Sarajevo*. revue-urbanites.fr, 18.05.2015. Consulté le 02.12.2016
- [46] W. G. SEBALD. *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*. Actes Sud, France, 2004
- [47] STRAUS Ivan. *Sarajevo, l'architecture et les barbares*. 1994 Édition du Linteau, 52 Rue de Douai, 75009 Paris
- [48] Op. cit. 46
- [49] Op. cit. 2 traduit de l'anglais p.38-39
- [50] Op. Cit. 2 traduit de l'anglais par nos soins p.42

[51] Cit. Op. 18

[52] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais p.122

[53] FOUCAULT Michel, *Nouveau millénaire, Défis libertaires* tiré de la conférence *Des espaces autres (1967), Hétérotopie Dits Ecris Tome IV Texte n°360*. 1libertaire.free.fr, 2001. Consulté le 27.12.2016

[54] SAVON Hervé, *GASTON BOUTHOU (1896-1980)*, Encyclopædia Universalis. universalis.fr Consulté le 11.01.2017

[55] LUTARD-TAVARD Catherine, *Ex-Yougoslavie vers l'UE: des mémoires fracturées* diplomweb.com, 16.02.2014. Consulté le 11.01.2017

[56] Wikipedia, *RedR*, 16 mai 2016. Consulté le 04.01.2017

[57] Association internationale de développement (IDA), *Les communautés bosniaques et l'après-guerre*. web.worldbank.org, 04.2007. Consulté le 03.11.2016

[58] Op. Cit. 56

[59] CCFD-Terre Solidaire, *Vingt ans après en Bosnie-Herzégovine, une citoyenneté à construire*. CCFD-Terre Solidaire. Consulté le 11.01.2017

[60] Dictionnaire en ligne Larousse

[61] Dictionnaire en ligne Larousse

[62] Op. Cit 2 traduit de l'anglais p. 48

[63] Op. Cit. 2 traduit de l'anglais p.46

[64] Op. Cit 2 traduit de l'anglais p.120

[65] BAUDOUI Rémi, *Les reconstructions en France 1914-1960, 1914 : l'événement bouleversant*. wbw.ch (27.12.16)

[66] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais p.45

[67] Op. Cit. 2 traduit par nos soins de l'anglais p.35

Iconographie

image de couverture: US National Archives and Records Administration. wikipedia.org, consulté le 05.01.2017
https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombardements_strat%C3%A9giques_durant_la_Seconde_Guerre_mondiale#/media/File:%22Photograph_made_from_B-17_Flying_Fortress_of_the_8th_AAF_Bomber_Command_on_31_Dec._when_they_attacked_the_vital_CAM_bal_-_NARA_-_535712.jpg

1. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.75
2. DUWEL Jörn & GUTSCHOW Niels "A Blessing in Disguise, War and Town Planning in Europe 1940-1945." DOM Publishers, Berlin, 2013, p. 151
3. DUWEL Jörn & GUTSCHOW Niels "A Blessing in Disguise, War and Town Planning in Europe 1940-1945." DOM Publishers, Berlin, 2013, p. 150
4. SAYAG Alain "Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)." Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.23
5. DUWEL Jörn & GUTSCHOW Niels "A Blessing in Disguise, War and Town Planning in Europe 1940-1945." DOM Publishers, Berlin, 2013, p. 230
6. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.48
7. Nicolas Detry et Vincent Veschambre, "De l'urbicide à la réparation: Le cas de la bibliothèque de Sarajevo", www.revue-urbanites.fr, 18.05.2015. Consulté le 02.12.2016
8. "Arh: magazine for architecture, town planning and design. Warchitecture." Edition: Sarajevo, Bosnia-Herzegovina : Association of Architects Sarajevo, 1993
9. wikipedia utilisant la source du National Archives and Records Administration. LondonbombedWWII, consulté le 02.12.2016
10. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.111
11. GAVIN Angus & MALUF Ramez "Beirut Reborn, The Restoration and Development of the Central District." Editions Academy, Londres, Grande-Bretagne, 1996 p.59
12. BÜRKLE Stefanie & SAKSCHEWSKI Thomas "Deux villes en comparaison après la séparation Beyrouth-Berlin" Catalogue de l'exposition "Beyrouth-Berlin" Décembre 1996. Traduction française Nathalie Boulenger, p.79
13. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.107
14. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.109
15. " En images : revivez la chute du mur de Berlin". Consulté le 10 janvier 2017. <https://fr.news.yahoo.com/photos/en-images-revivez-la-chute-du-mur-de-berlin-1415381546-slideshow/>
16. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.65
17. BULLOCK Nicholas & VERPOEST Luc "Living with History 1914-1964". Leuven University Press, Leuven, 2011, p.334

18. "14 questions que vous vous posez peut-être sur le Mur de Berlin". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.berlinstanous.com/berlin-est-a-eux/14-questions-que-vous-vous-posez-peut-etre-sur-le-mur-de-berlin.html>.
19. ORTIZ Emmanuel "Broken Lights of Yugoslavia Aug 15 - 31 Oct 2012 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/broken-lights-of-yugoslavia28>.
20. ORTIZ Emmanuel "Broken Lights of Yugoslavia Aug 15 - 31 Oct 2012 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/broken-lights-of-yugoslavia28>
21. GODDARD Wade "Enclave Aug 1st - 21st Sept 2013 | War Photo Limited". Consulté le 10.01.2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/enclave29>
22. "Arh: magazine for architecture, town planning and design. Warchitecture." Edition: Sarajevo, Bosnia-Herzegovina : Association of Architects Sarajevo, 1993
23. HAVIV Ron "Blood and Honey War Photo Limited, A Decade of War 1st April 19.09.2004 Consulté le 10.01.17 <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/a-decade-of-war2>
24. ORTIZ Emmanuel "Broken Lights of Yugoslavia Aug 15 - 31 Oct 2012 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/broken-lights-of-yugoslavia28>
25. "War and Peace". Our World In Data. Consulté le 11 janvier 2017. <https://ourworldindata.org/war-and-peace/>.
26. "The Evolution of Weapons and Warfare | Mystics & Statistics". Consulté le 11.01.2017. <http://www.dupuyinstitute.org/blog/tag/the-evolution-of-weapons-and-warfare/>
27. ORTIZ Emmanuel "Broken Lights of Yugoslavia Aug 15 - 31 Oct 2012 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/broken-lights-of-yugoslavia28>
28. SAYAG Alain Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010). Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011, p.60
29. GODDARD Wade "Enclave Aug 1st - 21st Sept 2013 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/enclave29>
30. GRARUP Jan "A Decade of War 1st April - 19th July 2004 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/a-decade-of-war2>
31. JONES Jon "A Decade of War 1st April - 19th July 2004 | War Photo Limited". Consulté le 10 janvier 2017. <http://www.warphotoltd.com/exhibitions/a-decade-of-war2>

Bibliographie

LIVRES

W. G. SEBALD. *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*. Actes Sud, France, 2004
traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, titre original: Luftkrieg und Literatur. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 1999

Stig DAGERMAN. *Automne allemand*. Actes Sud, France, 1980
traduit du suédois par Philippe Bouquet, titre original: Tysk Höst. Norstedts, Stockholm, 1967

Jean-Yves JOUANNAIS. *L'usage des ruines portraits obsidionaux*. Editions Gallimard, France, 2012

François CHASLIN. *Une haine monumentale essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*. Descartes et Cie, France, 1997

John BRINCKERHOFF JACKSON. *De la nécessité des ruines et autres sujets*. Editions du Linteau, Cahor, France, 2005
traduit de l'américain et présenté par Sébastien Marot, titre original: The Necessity for ruins and Other Topics. The University of Massachusetts Press, Amherst, Etats-Unis 1979

Yves MICHAUD. *La violence*. Collection *Que sais-je?*, éditions PUF (Presses Universitaires de France), Paris, France, 6ème édition refondue, de janvier 2007, édition originale de 1986.

Séminaire de Françoise HERITIER. *De la violence*. Collection Opus, éditions Odile Jacob, Paris, France, septembre 1996

Gaston BOUTHOU. *Le phénomène-guerre*. Méthodes de la Polémologie, morphologie des guerres, leurs infrastructures (technique, démographique, économique). Editions Petite Bibliothèque Payot, Paris, France, 1962.

Hans Erich NOSSAK. *Interview avec la mort*. Collection nrf, éditions Gallimard, France, 1950
traduit de l'allemand par Denise Naville, titre original: Interview mit dem Tode

Eric ALLIEZ, Maurizio LAZZARATO. *Guerres et capital*. Editions Amsterdam, 2016. Diffusion-distribution: Les Belles Lettres.

STRAUS Ivan. *Sarajevo, l'architecture et les barbares*. 1994 Édition du Linteau, 52 Rue de Douai, 75009 Paris. Préface de François Chaslin, traduction de Mauricette Begic

BURKLE Stefanie et SAKSCHEWSKI Thomas. *Deux villes en comparaison après la séparation Beyrouth-Berlin Catalogue de l'exposition "Beyrouth-Berlin"* Décembre 1996.
Traduction française Nathalie Boulenger

BOURNEUF Pierre-Etienne. *Bombarder l'Allemagne*. L'offensive alliée sur les villes pendant la Deuxième Guerre mondiale. The Graduate Institute Geneva, Presses Universitaires de France (PUF), Paris, 2014

DUWEL Jörn et GUTSCHOW Niels *A Blessing in Disguise, War and Town Planning in Europe 1940-1945*. DOM Publishers, Berlin, 2013

BULLOCK Nicholas et VERPOEST Luc *Living with History 1914-1964*. Leuven University Press, Leuven, 2011

CHARLESWORTH Esther. *Architects without frontiers, war, reconstruction and design responsibility*. Architectural Press, Elsevier, Burlington, USA, 2006

LUKIC Renéo. *La désintégration de la yougoslavie et l'émergence de sept états successeurs (1986-2013)*. Editions Hermann, Presses de l'Université Laval, France, 2014

SAYAG Alain. *Apocalypses, la disparition des villes. De Dresde à Détroit (1944-2010)*. Collection le pavillon des images, Democratic Books, Paris, France, 2011

TABET Jade, GHORAYEB Marlène, HUYBRECHTS Eric et VERDEIL Eric. *Beyrouth*. Collection Portrait de ville, Institut français d'architecture, Paris, France, 2001

GAVIN Angus et MALUF Ramez Beirut Reborn, *The Restoration and Development of the Central District*. Editions Academy, Londres, Grande-Bretagne, 1996

CORBOZ André. *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*. Les Editions de l'Imprimeur, France, 2001. Préface par Sébastien Marot.

Arh: magazine for architecture, town planning and design. Warchitecture. Edition: Sarajevo, Bosnia-Herzegovina : Association of Architects Sarajevo, 1993

ARTICLES JOURNAUX

MCCAIN Colum. Klay Phil, *Vérités de guerre*. Le Monde, Le Monde des Livres, cahier du Monde, n°21796, 13 février 2015.

Macha Séry. *Explorer l'acte de tuer*. Le Monde, Le Monde des Livres, cahier du Monde, n°21796, 13 février 2015.

CHEVILLARD Eric. *La guerre toujours recommencée*, Chroniques, dans "Le Monde", 17 novembre 2014

Sur tous les fronts. Le Monde, cahier du Monde, Le Monde europa, n°21790, 6 février 2015

WEBOGRAPHIE

ALLEMAGNE

Encyclopédie Larousse en ligne. *Seconde Guerre mondiale*. Consulté le 11 janvier 2017
http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Seconde_Guerre_mondiale/184615.

HOLMAN Brett. *From blitzkrieg to blitz – Airminded* . Consulté le 11 janvier 2017
<http://airminded.org/2007/06/20/from-blitzkrieg-to-blitz/>

Bombardements stratégiques durant la Seconde Guerre mondiale, wikipedia.org. Consulté le 11 janvier 2017
https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombardements_strat%C3%A9giques_durant_la_Seconde_Guerre_mondiale.

Reconstruction en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale, wikipedia.org. Consulté le 11 janvier 2017
https://fr.wikipedia.org/wiki/Reconstruction_en_Alemagne_apr%C3%A8s_la_Seconde_Guerre_mondiale

Pertes humaines pendant la Seconde Guerre mondiale, wikipedia.org. Consulté le 11 janvier 2017
https://fr.wikipedia.org/wiki/Pertes_humaines_pendant_la_Seconde_Guerre_mondiale

Bureau international des Expositions, *1957 Berlin*, bie-paris.org, consulté le 26.12.2016
<http://www.bie-paris.org/site/fr/1957-berlin>

Das offizielle Hauptstadtportal. *Berlin - vue d'ensemble : Berlin après 1945*, berlin.de, 01.03.2016, consulté le 27.12.2016
<https://www.berlin.de/berlin-im-ueberblick/fr/histoire/berlin-apres-1945/index.php>.

Berlin-Est, wikipedia.org, 12.08.2016, consulté le 03.01.2017
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Berlin-Est&oldid=128578780>

Berlin-Ouest, wikipedia.org, 24.11.2016, consulté le 03.01.2017
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Berlin-Ouest&oldid=132113307>

Château de Berlin, wikipedia.org, consulté le 17.12.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Ch%C3%A2teau_de_Berlin&oldid=132782472

Église du Souvenir de Berlin, wikipedia.org, consulté le 23.12.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=%C3%89glise_du_Souvenir_de_Berlin&oldid=132964354

Frontière interallemande, wikipedia.org, consulté le 26.11.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fronti%C3%A8re_interallemande&oldid=132182623.

La chute du Mur et l'unité allemande, deutschland.de, consulté le 4.01.2017
<https://www.deutschland.de/fr/topic/politique/allemande-europe/la-chute-du-mur-et-lunite-allemande>

La reconstruction de Berlin au lendemain de la guerre - Débats sur le modernisme et division urbanistique de la ville - L'art à Berlin depuis 1945". sites.google.com, consulté le 26.12.2016
<https://sites.google.com/site/artberlin1945/reconstruction-et-separation>

Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe, wikipedia.org, consulté le 05.12.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=M%C3%A9morial_aux_Juifs_assassin%C3%A9s_d%27Europe&oldid=132421266

Mur de Berlin, wikipedia.org, consulté le 27.12.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mur_de_Berlin&oldid=133071111

ACFAPONTARLIER, blog officiel de l'association culturelle franco-allemande. *Novembre 2009: Témoignage d' un Allemand de Berlin Ouest âgé de 8 ans à l' époque*. acfapontarlier.wordpress.com, 12 décembre 2009.
Consulté le 04.01.2017
<https://acfapontarlier.wordpress.com/2009/12/13/temoignage-d-un-allemand-de-berlin-ouest-age-de-8-ans-a-l-epoque/>

Porte de Brandebourg, wikipedia.org, consulté le 26.11.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Porte_de_Brandebourg&oldid=132162062

Potsdamer Platz, wikipedia.org, consulté le 5.11.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Potsdamer_Platz&oldid=131525515

Remodelage de Berlin, wikipedia.org, 22.01.2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Remodelage_de_Berlin&oldid=122621381

Visite du Berlin underground, lapresse.ca, avril 2014, consulté le 04.01.2017
<http://www.lapresse.ca/voyage/destinations/europe/allemande/201404/30/01-4762262-visite-du-berlin-underground.php>

MOSTAR

Mostar, wikipedia.org, consulté le 03.01.2017
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mostar&oldid=129298591>

HELANDER David. *Mostar – a city forever divided?* euroviews.eu, 20.04.2016, consulté 04.01.2017
<http://www.euroviews.eu/2016/04/20/mostar-a-city-forever-divided/>

Stari Most, wikipedia.org, consulté le 26 août 2016
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Stari_Most&oldid=128996973

BEYROUTH

KRAVETZ Marc. *Beyrouth. Le palimpseste de Beyrouth*, liberation.fr, 22.08.2002, consulté le 26.12.2016
http://www.liberation.fr/cahier-special/2002/08/22/beyrouth-le-palimpseste-de-beyrouth_413244

SCHWARTZBROD Alexandra. *Beyrouth se rebâtit sur 20 ans de ruines*, liberation.fr, 13.04.1995
http://www.liberation.fr/planete/1995/04/13/beyrouth-se-rebatit-sur-20-ans-de-ruines_130478

SOLIDERE. *Conservation Area*, consulté le 23.12.2016
<http://city-center/urban-overview/districts-main-axes/conservation-area>

LONS, Camille. *Beirut urban memory : Downtown, chronique d'une ville fantôme*, 30.08.2015, consulté le 26.12.2016
<https://beiruturbanmemory.wordpress.com/2015/08/30/downtown-beyrouth-ville-fantome/>

WAINWRIGHT Oliver. *Is Beirut's Glitzy Downtown Redevelopment All That It Seems?*, the guardian, sect. Cities, 22.01.2015, consulté le 23.12.2016
<https://www.theguardian.com/cities/2015/jan/22/beirut-lebanon-glitzy-downtown-redevelopment-gucci-prada>

MAROT, Bruno, et YAZIGI Serge. *La reconstruction de Beyrouth : vers de nouveaux conflits ?*, metropolitiques.eu, 5.11.2012, consulté le 23.12.2016. <http://www.metropolitiques.eu/La-reconstruction-de-Beyrouth-vers.html>

NOHRA Céline. *Le Centre-ville de Beyrouth entre images du passé et reconstruction d'aujourd'hui*, babelmed.net, consulté le 23 décembre 2016
<http://www.babelmed.net/cultura-e-societa/47-libano/5700-le-centre-ville-de-beyrouth-entre-images-du-pass-et-reconstruction-d-aujourd-hui.html>

Save Beirut Heritage, wikipedia.org, consulté le 25 mars 2016
https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Save_Beirut_Heritage&oldid=711930933

SYRIE

Cinq ans de guerre en Syrie: les chiffres qui révèlent l'horreur, rts.ch, 02.11.2016, consulté le 06.01.2017
<https://www.rts.ch/info/monde/7488133-cinq-ans-de-guerre-en-syrie-les-chiffres-qui-revelent-l-horreur.html>

Confédération suisse. *Crise humanitaire en Syrie*. 22.04.2016, consulté le 06.01.2017
<https://www.sem.admin.ch/sem/fr/home/asyl/syrien.html>

MORIN Violaine. *Dans une guerre civile, les réseaux sociaux deviennent une machine dangereuse*. lemonde.fr, 14 mars 2016, consulté le 05.01.2017
<http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2016/03/14/dans-une-guerre-civile-les-reseaux-sociaux-deviennent-une-machine-dangereuse-syrie5ans/#>

MATHIEU Luc, DORMAN Véronique, KODMANI Hala et MOULLOT Pauline. *Alep : faux et usage de faux*, liberation.fr, 16 décembre 2016, consulté le 05.01.2017
http://www.liberation.fr/planete/2016/12/16/alep-faux-et-usage-de-faux_1535920

RENOULT Mylène. *Bachar el-Assad, les réseaux sociaux et la communication politique*, rfi.fr, 8 août 2013
<http://www.rfi.fr/technologies/20130807-bachar-el-assad-syrie-reseaux-sociaux-facebook-twitter-instagram/>
EID Joseph et Agence France-Presse. *Du Liban à la Tunisie, derniers adieux aux morts de l'attentat d'Istanbul*
24matins.fr, 03.01.2017
<http://www.24matins.fr/topnews/une/du-liban-a-la-tunisie-derniers-adioux-aux-morts-de-lattentat-distanbul-456590>

Guerre civile syrienne, wikipedia.org, consulté le 03.01.2017
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Guerre_civile_syrienne&oldid=133274337

SALLON Héléne. *La blogueuse de Damas Amina A. était... un Américain*. lemonde.fr, sect. International, 13.06.2011,
consulté le 06.01.2017
http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2011/06/13/la-blogueuse-de-damas-amina-a-etait-un-ecosais_1535330_3218.html

FAURE Bruno. *La petite Bana, qui tweete la guerre à Alep, forcée de fuir sa maison*, rfi.fr, 05.12.2016
consulté le 05.01.2017
<http://www.rfi.fr/moyen-orient/20161205-syrie-compte-twitter-fillette-enfant-bana-al-abed-guerre-siege-alep>

Agence France-Presse. *Les réseaux sociaux, nerfs de la guerre du Printemps arabe*, leparisien.fr, 14.06.2013
consulté le 05.01.2017
<http://www.leparisien.fr/high-tech/les-reseaux-sociaux-nerfs-de-la-guerre-du-printemps-arabe-14-06-2013-2896039.php>

LE DOUARAN Marie. *Marketing et réseaux sociaux: la communication de pro des djihadistes de l'EILL*, leexpress.fr,
19.06.2014, consulté le 05.01.2017
http://www.leexpress.fr/actualite/monde/proche-moyen-orient/marketing-et-reseaux-sociaux-la-communication-de-pro-des-djihadistes-de-l-eiil_1552390.html

SACHS. *Mettre un terme à la guerre en Syrie*. letemps.ch, 7.03.2016, consulté le 06.01.2017
<https://www.letemps.ch/opinions/2016/03/07/mettre-un-terme-guerre-syrie>

Qui participe à la coalition contre l'Etat islamique ? lemonde.fr, sect. International, 15.09.2014, consulté le 06.01.2017
http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2014/09/15/etat-des-lieux-des-participants-a-la-coalition-contre-l-etat-islamique_4487310_3218.html

MOUTERDE Perrine. *Réfugiés syriens : les chiffres de l'accueil en France*, lemonde.fr, 15.03.2016
consulté le 09.01.2017
http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2016/03/15/refugies-syriens-les-chiffres-de-l-accueil-en-france-syrie5ans_4883220_3218.html

HUMAN RIGHTS WATCH. *Russie / Syrie: Crimes de guerre liés aux bombardements d'Alep*. hrw.org, consulté le
01.12.2016. <https://www.hrw.org/fr/news/2016/12/01/russie/syrie-crimes-de-guerre-lies-aux-bombardements-dalep>

UNESCO. *Héritage Syrien - Patrimoine bâti*, Consulté le 06.01.2017. <https://fr.unesco.org/syrian-observatory/patrimoine-b%C3%A2ti>

HCR. *Urgence en Syrie*, unhcr.org, consulté le 06.01.2017
<http://www.unhcr.org/fr/urgence-en-syrie.html>

GRAF Franz et MARINO Giulia. *Un observatoire du patrimoine moderne. Culture et matière pour le projet de sauvegarde*, Revue architecturale. wbw.ch. Consulté le 06.01.2017
https://www.wbw.ch/fr/revue/articles/textes-originale/2013-10-un-observatoire-du-patrimoine-moderne.html?search_term=reconstruction

SUR LA RECONSTRUCTION:

TRATNJEK Bénédicte. *La notion d'urbicide : exemples en ex-Yougoslavie*. Géographie de la ville en guerre, 22 septembre 2008, tiré du livre *une haine monumentale*, de François Chaslin
<http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/2008/10/la-notion-durbicide-dimensions.html>

Collectif, AUZIAS Dominique, LABOURDETTE Jean-Paul, *Croatie 2011 - Le petit futé 2011-2012*. books.google.ch
Consulté le 11.01.2017

OLAGNOL Julie, *Les stigmates de la guerre à Dubrovnik*. Evaneos.com, 09.09.2015. Consulté le 11.01.2017.
<http://www.evaneos.com/croatie/voyage/explorer/10345-1-guerre-a-dubrovnik/>

VUKADINOVIC Nebojsa, *La reconstruction des Balkans: un projet sans contenu ? - REGARD SUR L'EST*
regard-est.com, 01.09.2011. Consulté le 11.01.2017
http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=145

JOLICOEUR Pierre, *La reconstruction après conflit dans les Balkans. Impact du Pacte de stabilité de l'Europe du Sud-Est*. Études internationales 34, no 3 (2003): 459-75. doi:10.7202/038794ar, erudit.org
<http://id.erudit.org/iderudit/038794ar>

Commission Européenne - COMMUNIQUES DE PRESSE - Communiqué de presse - PROCESSUS DE RECONSTRUCTION EN EX-YOUGOSLAVIE, europa.eu, 20.12.2016 Consulté le 11.01.2017
http://europa.eu/rapid/press-release_IP-96-744_fr.htm

La Documentation française, *Chronologie*, Dossier d'actualité. ladocumentationfrancaise.fr, 01.02.2008.
Consulté le 11.01.2017
<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/europe-balkans/chronologie.shtml>

BOULANGER Philippe, *La Bosnie-Herzégovine: une géopolitique de la déchirure*. KARTHALA Editions, 2002
books.google.com Consulté le 11.01.2017

Association internationale de développement (IDA), *Les communautés bosniaques et l'après-guerre*
web.worldbank.org, 04.2007. Consulté le 03.11.2016
<http://go.worldbank.org/71PB14I6R0>

CCFD-Terre Solidaire *Vingt ans après en Bosnie-Herzégovine, une citoyenneté à construire*, CCFD-Terre Solidaire.
Consulté le 11.01.2017
<http://ccfd-terresolidaire.org/projets/europe/bosnie-herzegovine/en-bosnie-herzegovine-2897>

SCHWARTZBROD Alexandra, *La course aux travaux est ouverte. La reconstruction de la Yougoslavie aigüise les appétits en Europe*, Libération.fr, 18.06.1999, consulté le 10.12.2016
http://www.liberation.fr/evenement/1999/06/18/la-course-aux-travaux-est-ouverte-la-reconstruction-de-la-yougoslavie-aigüise-les-appetits-en-europe_275858

La documentation Française, *L'action européenne face aux guerres dans les Balkans 1991-1999*
ladocumentationfrancaise.fr, 01.02.2008, consulté le 10.12.2016
<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/europe-balkans/action-europeenne-guerre-balkans.shtml>

LEGENDRE-DE-KONINCK Hélène, *Dubrovnik: l'urgence de reconstruire*. erudit.org tiré de la revue Vie des Arts, vol 38, n° 151, 1993, p.50-53, consulté le 10.12.2016
<https://www.erudit.org/culture/va1081917/va1160661/53599ac.pdf>

DETRY Nicolas et VESCHAMBRES Vincent, *De l'urbicide à la réparation: Le cas de la bibliothèque de Sarajevo* revue-urbanites.fr, 18.05.2015, consulté le 02.12.2016
<http://www.revue-urbanites.fr/5-de-lurbicide-a-la-reparation-le-cas-de-la-bibliotheque-de-sarajevo/>
THEORIES DE LA RECONSTRUCTION:

FOUCAULT Michel, *Nouveau millénaire, Défis libertaires*. tiré de la conférence *Des espaces autres (1967), Hétérotopie Dits Ecris Tome IV Texte n°360*, 1libertaire.free.fr, 2001. Consulté le 27.12.2016
<http://1libertaire.free.fr/MFoucault120.html>

BOCQUET Denis, *Hans Stimmann et l'urbanisme berlinois (1970-2006): un tournant conservateur de la reconstruction critique?* halshs.archives-ouvertes.fr, 29.04.2011 Consulté le 08.01.2017
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00589639>

BAUDOUI Rémi, *Les reconstructions en France 1914-1960, 1914 : l'événement bouleversant*, wbw.ch, 11.2012. Consulté le 27.12.16
<https://www.wbw.ch/fr/revue/articles/textes-originale/2012-11-les-reconstructions-en-france-1914-1960.html>

COEN Lorette, *André Corboz, défricheur de nouveaux territoires*. www.letemps.ch, 05.06.2012. Consulté le 06.01.17
<https://www.letemps.ch/culture/2012/06/05/andre-corboz-defricheur-nouveaux-territoires>

FISHMAN Robert, *L'utopie urbaine au XXe siècle*, Editions Mardaga, 1979. books.google.ch Consulté le 27.12.16

Cité de l'architecture et du patrimoine, *Dossier de presse. Mouvement moderne: Première autocritiques TEAM10 Une utopie du présent (1953-1981)* citechaillot.fr, 11.05.2008. Consulté le 10.12.2016
http://www.citechaillot.fr/data/expositions_bc521/fiche/22829/dpteam10net_e28b3.pdf

AKORS yul, *Rem KOOLHAAS Génie Réactionnaire*, laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.com, 2005. Consulté le 11 janvier 2017
<http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.com/2011/05/rem-koolhaas-un-genie-reactionnaire.html>

LUKAS Emmanuelle, *Des villes mémoires, tirent les leçons de leur reconstruction* La Croix, 25 mai 2016 sect. France. la-croix.com, 25.05.2016. Consulté le 11 janvier 2017
<http://www.la-croix.com/France/Des-villes-memoires-tirent-lecons-leur-reconstruction-2016-05-25-1200762835>

CAUSA Honoris, *André Corboz*, Article de l'université de Genève. unige.ch. Consulté le 27.12.2016.
<http://www.unige.ch/evenements/dies/2003/pdf/corboz>

VERS UNE SOCIOLOGIE:

Wikipedia, *Non-Governmental Organization*. 9 janvier 2017. Consulté le 04.01.2017
https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Non-governmental_organization&oldid=759193722

Wikipedia, *RedR*. 16 mai 2016. Consulté le 04.01.2017
<https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=RedR&oldid=720603041>

Wikipédia, *Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge*, 25 mai 2016. Consulté le 04.01.2017
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mouvement_international_de_la_Croix-Rouge_et_du_Croissant-Rouge&oldid=126494379

GRANDIN Jules, *Le nombre de réfugiés dans le monde équivaut à l'ensemble de la population française*. lemonde.fr 23.06.2016. Consulté le 11.01.2017
http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/06/23/le-nombre-de-refugies-dans-le-monde-equivaut-a-l-ensemble-de-la-population-francaise_4956340_4355770.html

SAVON Hervé, *GASTON BOUTHOU (1896-1980)*, Encyclopædia Universalis. universalis.fr Consulté le 11.01.2017
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaston-bouthoul/>
LUTARD-TAVARD Catherine, *Ex-Yougoslavie vers l'UE: des mémoires fracturées*. diploweb.com, 16.02.2014.
Consulté le 11.01.2017
<http://www.diploweb.com/Les-pays-ex-Yougoslaves-vers-l.html>

WOODFORD Shawn, *The Evolution of Weapons and Warfare Mystics & Statistics*, dupuyinstitute.org, 21.11.2016
Consulté le 11.01.2017
<http://www.dupuyinstitute.org/blog/tag/the-evolution-of-weapons-and-warfare/>.

MAX Roser, *War and Peace*. Our World In Data.org Consulté le 11.01.2017
<https://ourworldindata.org/war-and-peace/>

Tratnjek Bénédicte. La notion d'urbicide : exemples en ex-Yougoslavie. Géographie de la ville en guerre
22 septembre 2008
<http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/2008/10/la-notion-durbicide-dimensions.html>, tiré du livre *une haine monumentale* de François Chaslin